This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

William Ferrand.

~~Vol. Fr. II A. 1101~~

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

VR3. E. 1764 (3)

ZAHAROFF FUND

W.T.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

TOME TROISIEME.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

Sanabilibus ægrotamus malis ; ipſaque nos in rectum genitos natura, ſi emendari velimus, juvat.

Sen. de irâ L. II. c. 13.

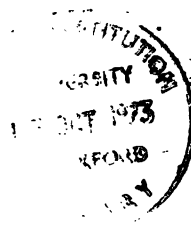
TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,

Chez JEAN NÉAULME, Libraire.

M. DCC. LXIV.

Avec Privilege de Noſſeigneurs les Etats de Hollande & de Weſtfriſe.


HTITUTION
RSITY
T 1973
KFORD
RY

Frontispice du Tome III.

Orphée

ÉMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

Suite du Livre quatrieme.

» IL y a trente ans que dans une
» ville d'Italie, un jeune homme
» expatrié ſe voyoit réduit à la
» derniere miſere. Il étoit né
» Calviniſte ; mais par les ſuites
» d'une étourderie, ſe trouvant fugitif en pays
» étranger, ſans reſſource, il changea de re-
» ligion pour avoir du pain. Il y avoit dans
» cette ville un Hoſpice pour les Proſélytes ;
» il y fut admis. En l'inſtruiſant ſur la con-
» troverſe, on lui donna des doutes qu'il n'a-
» voit pas, & on lui apprit le mal qu'il
» ignoroit : il entendit des dogmes nou-
» veaux ; il vit des mœurs encore plus nou-
» velles ; il les vit, & faillit en être la vic-

» time. Il voulut fuir, on l'enferma ; il se
» plaignit, on le punit de ses plaintes ; à
» la merci de ses tyrans, il se vit traiter en
» criminel pour n'avoir pas voulu céder au
» crime. Que ceux qui savent combien la
» premiere épreuve de la violence & de l'in-
» justice irrite un jeune cœur sans expé-
» rience, se figurent l'état du sien. Des
» larmes de rage couloient de ses yeux,
» l'indignation l'étouffoit. Il imploroit le ciel
» & les hommes, il se confioit à tout le
» monde, & n'étoit écouté de personne.
» Il ne voyoit que de vils domestiques sou-
» mis à l'infame qui l'outrageoit, ou des
» complices du même crime, qui se rail-
» loient de sa résistance, & l'excitoient à les
» imiter. Il étoit perdu sans un honnête Ec-
» clésiastique qui vint à l'Hospice pour quel-
» que affaire, & qu'il trouva le moyen de
» consulter en secret. L'Ecclésiastique étoit
» pauvre, & avoit besoin de tout le monde ;
» mais l'opprimé avoit encore plus besoin
» de lui, & il n'hésita pas à favoriser son
» évasion, au risque de se faire un dange-
» reux ennemi.

» Echappé au vice pour rentrer dans
» l'indigence, le jeune homme luttoit sans
» succès contre sa destinée ; un moment il se
» crut au dessus d'elle. A la premiere lueur
» de fortune, ses maux & son protecteur
» furent oubliés. Il fut bientôt puni de
» cette ingratitude ; toutes ses espérances

» s'évanouirent : ſa jeuneſſe avoit beau le
» favoriſer, ſes idées romaneſques gâtoient
» tout. N'ayant ni aſſez de talent, ni aſ-
» ſez d'adreſſe pour ſe faire un chemin
» facile ; ne ſçachant être ni modéré, ni
» méchant, il prétendit à tant de choſes,
» qu'il ne ſut parvenir à rien. Retombé
» dans ſa premiere détreſſe, ſans pain, ſans
» aſyle, prêt à mourir de faim, il ſe reſſou-
» vint de ſon bienfaicteur.

» Il y retourne, il le trouve, il en eſt
» bien reçu ; ſa vue rappelle à l'Eccléſiaſ-
» tique une bonne action qu'il avoit faite,
» un tel ſouvenir réjouit toujours l'ame.
» Cet homme étoit naturellement humain,
» compâtiſſant ; il ſentoit les peines d'autrui
» par les ſiennes, & le bien-être n'avoit
» point endurci ſon cœur ; enfin les leçons
» de la ſageſſe & une vertu éclairée avoient
» affermi ſon bon naturel. Il accueille le
» jeune homme, lui cherche un gîte, l'y re-
» commande ; il partage avec lui ſon néceſ-
» ſaire, à peine ſuffiſant pour deux. Il fait
» plus ; il l'inſtruit, le conſole, il lui apprend
» l'art difficile de ſupporter patiemment l'ad-
» verſité. Gens à préjugés, eſt-ce d'un
» Prêtre, eſt-ce en Italie que vous euſſiez
» eſpéré tout cela ?

» Cet honnête Eccléſiaſtique étoit un
» pauvre Vicaire Savoyard, qu'une aven-
» ture de jeuneſſe avoit mis mal avec ſon
» Evêque, & qui avoit paſſé les monts

» pour chercher les reſſources qui lui manquoient dans ſon Pays. Il n'étoit ni ſans eſprit, ni ſans lettres ; & avec une figure intéreſſante, il avoit trouvé des protecteurs » qui le placerent chez un Miniſtre pour » élever ſon fils. Il préféroit la pauvreté à » la dépendance, & il ignoroit comment il » faut ſe conduire chez les Grands. Il ne » reſta pas long-temps chez celui-ci : en le » quittant, il ne perdit point ſon eſtime ; » & comme il vivoit ſagement, & ſe faiſoit » aimer de tout le monde, il ſe flattoit de » rentrer en grace auprès de ſon Evêque, » & d'en obtenir quelque petite Cure dans » les montagnes, pour y paſſer le reſte de » ſes jours. Tel étoit le dernier terme de » ſon ambition.

» Un penchant naturel l'intéreſſoit au jeune fugitif, & le lui fit examiner avec » ſoin. Il vit que la mauvaiſe fortune avoit » déja flétri ſon cœur, que l'opprobre & » le mépris avoient abattu ſon courage, & » que ſa fierté, changée en dépit amer, ne » lui montroit dans l'injuſtice & la dureté » des hommes, que le vice de leur nature » & la chimere de la vertu. Il avoit vu que » la Religion ne ſert que de maſque à » l'intérêt, & le culte ſacré de ſauvegarde à l'hypocriſie ; il avoit vu, dans la » ſubtilité des vaines diſputes, le Paradis » & l'Enfer mis pour prix à des jeux de » mots ; il avoit vu la ſublime & primi-

» tive idée de la Divinité, défigurée par les » fantaſques imaginations des hommes; & » trouvant que, pour croire en Dieu, il » falloit renoncer au jugement qu'on avoit » reçu de lui, il prit dans le même dédain » nos ridicules rêveries, & l'objet auquel » nous les appliquons: ſans rien ſavoir de » ce qui eſt, ſans rien imaginer ſur la gé- » nération des choſes, il ſe plongea dans ſa » ſtupide ignorance, avec un profond mé- » pris pour tous ceux qui penſoient en ſa- » voir plus que lui.

» L'oubli de toute Religion conduit à » l'oubli des devoirs de l'homme. Ce pro- » grès étoit déja plus d'à moitié fait dans » le cœur du libertin. Ce n'étoit pas pour- » tant un enfant mal né; mais l'incrédu- » lité, la miſere, étouffant peu-à-peu le » naturel, l'entraînoient rapidement à ſa » perte, & ne lui préparoient que les » mœurs d'un gueux, & la morale d'un » Athée.

» Le mal, preſqu'inévitable, n'étoit pas » abſolument conſommé. Le jeune hom- » me avoit des connoiſſances, & ſon édu- » cation n'avoit pas été négligée. Il étoit » dans cet âge heureux, où le ſang en fer- » mentation commence d'échauffer l'ame » ſans l'aſſervir aux fureurs des ſens. La » ſienne avoit encore tout ſon reſſort. Une » honte native, un caractere timide ſup- » pléoient à la gêne, & prolongeoient

» pour lui cette époque dans laquelle vous
» maintenez votre Eleve avec tant de soins.
» L'exemple odieux d'une dépravation bru-
» tale, & d'un vice sans charme, loin d'ani-
» mer son imagination, l'avoit amortie.
» Long-temps le dégoût lui tint lieu de ver-
» tu pour conserver son innocence ; elle ne
» devoit succomber qu'à de plus douces sé-
» ductions.

» L'Ecclésiastique vit le danger & les res-
» sources. Les difficultés ne le rebuterent
» point ; il se complaisoit dans son ouvra-
» ge, il résolut de l'achever, & de rendre
» à la vertu la victime qu'il avoit arrachée à
» l'infamie. Il s'y prit de loin pour exécuter
» son projet ; la beauté du motif animoit
» son courage, & lui inspiroit des moyens
» dignes de son zele. Quel que fut le suc-
» cès, il étoit sûr de n'avoir pas perdu son
» temps : on réussit toujours quand on ne
» veut que bien faire.

» Il commença par gagner la confiance
» du Prosélyte, en ne lui vendant point ses
» bienfaits, en ne se rendant point im-
» portun, en ne lui faisant point de ser-
» mons, en se mettant toujours à sa por-
» tée, en se faisant petit pour s'égaler à
» lui. C'étoit, ce me semble, un specta-
» cle assez touchant, de voir un homme
» grave devenir le camarade d'un polis-
» son, & la vertu se prêter au ton de la
» licence, pour en triompher plus sûre-

» ment. Quand l'étourdi venoit lui faire ſes
» folles confidences, & s'épancher avec lui,
» le Prêtre l'écoutoit, le mettoit à ſon aiſe;
» ſans approuver le mal, il s'intéreſſoit à
» tout. Jamais une indiſcrete cenſure ne
» venoit arrêter ſon babil, & reſſerrer ſon
» cœur. Le plaiſir avec lequel il ſe croyoit
» écouté, augmentoit celui qu'il prenoit
» à tout dire. Ainſi ſe fit ſa confeſſion
» générale, ſans qu'il ſongeât à rien con-
» feſſer.

» Après avoir bien étudié ſes ſenti-
» ments & ſon caractere, le Prêtre vit
» clairement que, ſans être ignorant pour
» ſon âge, il avoit oublié tout ce qu'il lui
» importoit de ſavoir, & que l'opprobre
» où l'avoit réduit la fortune, étouffoit
» en lui tout vrai ſentiment du bien & du
» mal. Il eſt un degré d'abrutiſſement qui
» ôte la vie à l'ame; & la voix intérieure
» ne ſait point ſe faire entendre à celui
» qui ne ſonge qu'à ſe nourrir. Pour ga-
» rantir le jeune infortuné de cette mort
» morale dont il étoit ſi près, il com-
» mença par réveiller en lui l'amour-pro-
» pre & l'eſtime de ſoi-même. Il lui mon-
» troit un avenir plus heureux dans le bon
» emploi de ſes talents; il ranimoit dans
» ſon cœur une ardeur généreuſe, par le
» recit des belles actions d'autrui; en lui
» faiſant admirer ceux qui les avoient fai-
» tes, il lui rendoit le deſir d'en faire de

» ſemblables. Pour le détacher inſenſible-
» ment de ſa vie oiſive & vagabonde, il
» lui faiſoit faire des extraits de livres choi-
» ſis; & feignant d'avoir beſoin de ces ex-
» traits, il nourriſſoit en lui le noble ſenti-
» ment de la reconnoiſſance. Il l'inſtrui-
» ſoit indirectement par ces livres; il lui
» faiſoit reprendre aſſez bonne opinion de
» lui-même pour ne pas ſe croire un être
» inutile à tout bien, & pour ne vouloir
» plus ſe rendre mépriſable à ſes propres
» yeux.

» Une bagatelle fera juger de l'art
» qu'employoit cet homme bienfaiſant,
» pour élever inſenſiblement le cœur de
» ſon Diſciple au deſſus de la baſſeſſe, ſans
» paroître ſonger à ſon inſtruction. L'Ec-
» cléſiaſtique avoit une probité ſi bien re-
» connue, & un diſcernement ſi ſûr, que
» pluſieurs perſonnes aimoient mieux faire
» paſſer leurs aumônes par ſes mains, que
» par celles des riches Curés des villes.
» Un jour qu'on lui avoit donné quel-
» qu'argent à diſtribuer aux pauvres, le
» jeune homme eut, à ce titre, la lâche-
» té de lui en demander. Non, dit-il,
» nous ſommes freres, vous m'appartenez,
» & je ne dois pas toucher à ce dépôt
» pour mon uſage. Enſuite il lui donna de
» ſon propre argent autant qu'il en avoit
» demandé. Des leçons de cette eſpece
» ſont rarement perdues dans le cœur des

» jeunes gens qui ne ſont pas tout-à-fait » corrompus.

» Je me laſſe de parler en tierce perſon- » ne, & c'eſt un ſoin fort ſuperflu ; car » vous ſentez bien, cher Concitoyen, que » ce malheureux fugitif, c'eſt moi-même : » je me crois aſſez loin des déſordres de » ma jeuneſſe, pour oſer les avouer ; & la » main qui m'en tira, mérite bien qu'aux » dépens d'un peu de honte, je rende au » moins quelque honneur à ſes bienfaits.

» Ce qui me frappoit le plus, étoit de » voir dans la vie privée de mon digne » Maître, la vertu ſans hypocriſie, l'hu- » manité ſans foibleſſe, des diſcours tou- » jours droits & ſimples, & une conduite » toujours conforme à ſes diſcours. Je ne » le voyois point s'inquiéter ſi ceux qu'il » aidoit, alloient à Vêpres ; s'ils ſe confeſ- » ſoient ſouvent ; s'ils jeûnoient les jours » preſcrits ; s'ils faiſoient maigre ; ni leur » impoſer d'autres conditions ſemblables, » ſans leſquelles, dût-on mourir de miſe- » re, on n'a nulle aſſiſtance à eſpérer des » dévots.

» Encouragé par ſes obſervations, loin » d'étaler moi-même à ſes yeux le zele af- » fecté d'un nouveau converti, je ne lui » cachois point trop mes manieres de pen- » ſer, & ne l'en voyois pas plus ſcandaliſé. » Quelquefois j'aurois pu me dire : il me » paſſe mon indifférence pour le culte que

» j'ai embrassé, en faveur de celle qu'il » me voit aussi pour le culte dans lequel » je suis né ; il sait que mon dédain n'est » plus une affaire de parti. Mais que de- » vois-je penser, quand je l'entendois quel- » quefois approuver des dogmes contrai- » res à ceux de l'Eglise Romaine, & paroî- » tre estimer médiocrement toutes ses cé- » rémonies ? Je l'aurois cru Protestant dé- » guisé, si je l'avois vu moins fidele à ces » mêmes usages dont il sembloit faire assez » peu de cas ; mais, sachant qu'il s'acquit- » toit sans témoins de ses devoirs de Prêtre » aussi ponctuellement que sous les yeux » du Public, je ne savois plus que juger de » ces contradictions. Au défaut près, qui » jadis avoit attiré sa disgrace, & dont il » n'etoit pas trop bien corrigé, sa vie étoit » exemplaire, ses mœurs étoient irrépro- » chables, ses discours honnêtes & judi- » cieux. En vivant avec lui dans la plus » grande intimité, j'apprenois à le respec- » ter chaque jour davantage ; & tant de » bontés m'ayant tout-à-fait gagné le cœur, » j'attendois avec une curieuse inquiétude » le moment d'apprendre sur quel princi- » pe il fondoit l'uniformité d'une vie aussi » singuliere.

» Ce moment ne vint pas si-tôt. Avant » de s'ouvrir à son Disciple, il s'efforça de » faire germer les semences de raison & de » bonté qu'il jettoit dans son ame. Ce qu'il

» y avoit en moi de plus difficile à détrui-
» re, étoit une orgueilleuse misanthropie,
» une certaine aigreur contre les riches &
» les heureux du monde, comme s'ils l'eus-
» sent été à mes dépens, & que leur pré-
» tendu bonheur eût été usurpé sur le mien.
» La folle vanité de la jeunesse qui regim-
» be contre l'humiliation, ne me donnoit
» que trop de penchant à cette humeur
» colere; & l'amour-propre que mon
» Mentor tâchoit de réveiller en moi, me
» portant à la fierté, rendoit les hommes
» encore plus vils à mes yeux; & ne fai-
» soit qu'ajouter, pour eux, le mepris à
» la haine.

» Sans combattre directement cet or-
» gueil, il l'empêcha de se tourner en du-
» reté d'ame; & sans m'ôter l'estime de moi-
» même, il la rendit moins dédaigneuse
» pour mon prochain. En écartant tou-
» jours la vaine apparence, & me mon-
» trant les maux réels qu'elle couvre, il
» m'apprenoit à déplorer les erreurs de
» mes semblables, à m'attendrir sur leurs
» miseres, & à les plaindre plus qu'à les
» envier. Ému de compassion sur les foi-
» blesses humaines, par le profond senti-
» ment des siennes, il voyoit par-tout les
» hommes victimes de leurs propres vices
» & de ceux d'autrui; il voyoit les pau-
» vres gémir sous le joug des riches, &
» les riches sous le joug des préjugés.

» Croyez-moi, disoit-il; nos illusions, loin » de nous cacher nos maux, les augmen- » tent, en donnant un prix à ce qui n'en » a point, & nous rendant sensibles à mille » fausses privations que nous ne sentirions » pas sans elles. La paix de l'ame con- » siste dans le mépris de tout ce qui peut » la troubler : l'homme qui fait le plus de » cas de la vie, est celui qui sait le moins » en jouir; & celui qui aspire le plus avi- » dement au bonheur, est toujours le plus » misérable.

» Ah, quels tristes tableaux, m'écriois- » je avec amertume ! s'il faut se refuser à » tout, que nous a donc servi de naître ; » & s'il faut mépriser le bonheur même, » qui est-ce qui sait être heureux ? C'est » moi, répondit un jour le Prêtre, d'un » ton dont je fus frappé. Heureux, vous, » si peu fortuné, si pauvre, exilé, perse- » cuté ; vous êtes heureux ! Et qu'avez- » vous fait pour l'être ? Mon enfant reprit- » il, je vous le dirai volontiers.

» Là-dessus il me fit entendre qu'après » avoir reçu mes confessions, il vouloit » me faire les siennes. J'épancherai dans » votre sein, me dit-il en m'embrassant, » tous les sentiments de mon cœur. Vous » me verrez, sinon tel que je suis, au » moins tel que je me vois moi-même. » Quand vous aurez reçu mon entiere » profession de foi, quand vous connoî-

» trez bien l'état de mon ame, vous sau-
» rez pourquoi je m'estime heureux, &,
» si vous pensez comme moi, ce que vous
» avez à faire pour l'être. Mais ces aveux
» ne sont pas l'affaire d'un moment; il faut
» du temps pour vous exposer tout ce que
» je pense sur le sort de l'homme, & sur
» le vrai prix de la vie; prenons une heu-
» re, un lieu commode, pour nous livrer
» paisiblement à cet Entretien.

» Je marquai de l'empressement à l'en-
» tendre. Le rendez-vous ne fut pas ren-
» voyé plus tard qu'au lendemain matin.
» On étoit en Eté; nous nous levâmes à
» la pointe du jour. Il me mena hors de la
» ville, sur une haute colline, au dessous
» de laquelle passoit le Pô, dont on voyoit
» le cours à travers les fertiles rives qu'il
» baigne. Dans l'éloignement, l'immense
» chaine des Alpes couronnoit le payſage.
» Les rayons du Soleil levant rasoient déja
» les plaines; & projettant sur les champs,
» par longues ombres, les arbres, les cô-
» teaux, les maisons, enrichissoient de mille
» accidents de lumiere le plus beau tableau
» dont l'œil humain puisse être frappé. On
» eût dit que la nature étaloit à nos yeux
» toute sa magnificence, pour en offrir le
» texte à nos Entretiens. Ce fut-là qu'après
» avoir quelque temps contemplé ces ob-
» jets en silence, l'homme de paix me parla
» ainsi »:

PROFESSION DE FOI

DU VICAIRE SAVOYARD.

MON enfant, n'attendez de moi ni des discours savants, ni de profonds raisonnements. Je ne suis pas un grand Philosophe, & je me soucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon sens, & j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre ; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours ; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne foi ; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime ; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela : si je pense bien, la raison nous est commune, & nous avons le même intérêt à l'écouter ; pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi ?

Je suis né pauvre, & paysan destiné par mon état à cultiver la terre ; mais on crut plus beau que j'apprisse à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Assurément ni mes parents ni moi ne songions guere à

chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il falloit ſavoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'appriſſe; je dis ce qu'on vouloit que je diſſe; je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre : mais je ne tardai pas à ſentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés; cependant je ſais par mon expérience qu'elle s'obſtine à ſuivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela; le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raiſon ce qu'elle nous preſcrit. O bon jeune homme! elle n'a rien dit encore à vos ſens; vivez long-temps dans l'état heureux où ſa voix eſt celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offenſe encore plus quand on la prévient, que quand on la combat; il faut commencer par apprendre à réſiſter, pour ſavoir quand on peut céder ſans crime.

Dès ma jeuneſſe, j'ai reſpecté le mariage comme la premiere & la plus ſainte inſtitution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y ſoumettre, je réſolus de ne le point profaner; car malgré mes claſſes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & ſimple, j'avois conſervé

dans mon esprit toute la clarté des lumieres primitives ; les maximes du monde ne les avoient point obscurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les sophismes du vice.

Cette résolution fut précisément ce qui me perdit ; mon respect pour le lit d'autrui laissa mes fautes à découvert. Il fallut expier le scandale ; arrêté, interdit, chassé, je fus bien plus la victime de mes scrupules que de mon innocence ; & j'eus lieu de comprendre, aux reproches dont ma disgrace fut accompagnée, qu'il ne faut souvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'expériences pareilles menent loin un esprit qui réfléchit. Voyant par de tristes observations renverser les idées que j'avois du juste, de l'honnête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues : celles qui me restoient ne suffisant plus pour faire ensemble un corps qui pût se soutenir par lui-même, je sentis peu à peu s'obscurcir dans mon esprit l'évidence des principes ; & réduit enfin à ne savoir plus que penser, je parvins au même point où vous êtes ; avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formé avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces dispositions d'incertitude

&

& de doute, que Deſcartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état eſt peu fait pour durer, il eſt inquiétant & pénible; il n'y a que l'intérêt du vice ou la pareſſe de l'ame qui nous y laiſſe. Je n'avois point le cœur aſſez corrompu pour m'y plaire; & rien ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.

Je méditois donc ſur le triſte ſort des mortels flottants ſur cette mer des opinions humaines, ſans gouvernail, ſans bouſſole, & livrés à leurs paſſions orageuſes, ſans autre guide qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoît ſa route, & qui ne ſait ni d'où il vient, ni où il va. Je me diſois: j'aime la vérité, je la cherche, & ne puis la reconnoître; qu'on me la montre, & j'y demeure attaché: pourquoi faut-il qu'elle ſe dérobe à l'empreſſement d'un cœur fait pour l'adorer?

Quoique j'aie ſouvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie auſſi conſtamment déſagréable que dans ces temps de troubles & d'anxiétés, où, ſans ceſſe errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obſcurité, contradictions ſur la cauſe de mon être, & ſur la regle de mes devoirs.

Comment peut-on être ſceptique par ſyſtême & de bonne-foi? je ne ſaurois le

comprendre. Ces Philoſophes, ou n'exiſtent pas, ou ſont les plus malheureux des hommes. Le doute ſur les choſes qu'il nous importe de connoître, eſt un état trop violent pour l'eſprit humain; il n'y réſiſte pas long-temps, il ſe décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux ſe tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit qu'étant né dans une Egliſe qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un ſeul point réjetté me faiſoit rejetter tout le reſte; & que l'impoſſibilité d'admettre tant de déciſions abſurdes, me détachoit auſſi de celles qui ne l'étoient pas. En me diſant, croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne ſavois plus où m'arrêter.

Je conſultai les Philoſophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverſes opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur ſcepticiſme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, ſe moquant les uns des autres; & ce point, connu à tous, me parut le ſeul ſur lequel ils ont tous raiſon. Triomphants quand ils attaquent, ils ſont ſans vigueur en ſe défendant. Si vous peſez les raiſons, ils n'en ont que pour détruire; ſi vous comptez les voix, chacun eſt réduit à la ſienne; ils ne s'accordent que pour diſputer: les écouter, n'étoit pas le moyen de ſortir de mon incertitude.

Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la premiere cause de cette prodigieuse diversité de sentiments, & que l'orgueil est la seconde. Nous n'avons point les mesures de cette machine immense, nous n'en pouvons calculer les rapports; nous n'en connoissons ni les premieres loix, ni la cause finale : nous nous ignorons nous-mêmes ; nous ne connoissons ni notre nature, ni notre principe actif; à peine savons-nous si l'homme est un être simple ou composé : des mysteres impénétrables nous environnent de toutes parts ; ils sont au dessus de la région sensible : pour les percer nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun se fraie, à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne; nul ne peut savoir si la sienne mene au but : cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La seule chose que nous ne savons point, est d'ignorer ce que nous ne pouvons savoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hazard, & croire ce qui n'est pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui est. Petite partie d'un grand tout dont les bornes nous échappent, & que son Auteur livre à nos folles disputes, nous sommes assez vains pour vouloir décider ce qu'est ce tout en lui-même, & ce que nous sommes par rapport à lui.

Quand les Philopsophes seroient en état

de découvrir la vérité, qui d'entr'eux prendroit intérêt à elle ? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le soutient, parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connoître le vrai & le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé, à la vérité découverte par un autre. Où est le Philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain ? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer ? Pourvu qu'il s'élève au dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrens, que demande-t-il de plus ! L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les Croyants il est Athée, chez les Athées il seroit Croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner mes recherches à ce qui m'intéressoit immédiatement ; à me reposer dans une profonde ignorance sur tout le reste, & à ne m'inquiéter, jusqu'au doute, que des choses qu'il m'importoit de savoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer des mes doutes inutiles, les Philosophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en résoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis : consultons la lumiere intérieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent,

ou du moins mon erreur ſera la mienne, & je me dépraverai moins, en ſuivant mes propres illuſions, qu'en me livrant à leurs menſonges.

Alors repaſſant dans mon eſprit les diverſes opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naiſſance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût aſſez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers degrés de vraiſemblance, & que l'aſſentiment intérieur s'y prêtoit ou s'y refuſoit à différentes meſures. Sur cette premiere obſervation, comparant entr'elles toutes ces différentes idées dans le ſilence des préjugés, je trouvai que la premiere, & la plus commune, étoit auſſi la plus ſimple & la plus raiſonnable, & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les ſuffrages, que d'avoir été propoſée la derniere. Imaginez tous vos Philoſophes anciens & modernes, ayant d'abord épuiſé leurs bizarres ſyſtêmes de forces, de chances, de fatalité, de néceſſité, d'atomes, de monde animé, de matiere vivante, de matérialiſme, de toute eſpece; & après eux tous l'illuſtre Clarke éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre des Etres & le diſpenſateur des choſes: avec quelle univerſelle admiration. Avec quel applaudiſſement unanime n'eût point été reçu ce nouveau ſyſtême, ſi grand, ſi conſolant, ſi ſublime, ſi propre à élever l'a-

me, à donner une baſe à la vertu, & en même-temps ſi frappant, ſi lumineux, ſi ſimple, &, ce me ſemble, offrant moins de choſes incompréhenſibles à l'eſprit humain, qu'il n'en trouve d'abſurdes en tout autre ſyſtême! Je me diſois : les objections inſolubles ſont communes à tous, parce que l'eſprit de l'homme eſt trop borné pour les réſoudre ; elles ne prouvent donc contre aucun par préférence ; mais quelle différence entre les preuves directes! Celui-là ſeul qui explique tout, ne doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres.

Portant donc en moi l'amour de la vérité pour toute Philoſophie, & pour toute méthode une regle facile & ſimple, qui me diſpenſe de la vaine ſubtilité des arguments, je reprends, ſur cette regle, l'examen des connoiſſances qui m'intéreſſent, réſolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la ſincérité de mon cœur, je ne pourrai refuſer mon conſentement ; pour vraies, toutes celles qui me paroîtront avoir une liaiſon néceſſaire avec ces premieres; & de laiſſer toutes les autres dans l'incertitude, ſans les rejetter ni les admettre, & ſans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui ſuis-je ? Quel droit ai-je de juger les choſes, & qu'eſt-ce qui détermine

mes jugements ? S'ils ſont entraînés, forcés par les impreſſions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches ; elles ne ſe feront point, ou ſe feront d'elles-mêmes, ſans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards ſur moi, pour connoître l'inſtrument dont je veux me ſervir, & juſqu'à quel point je puis me fier à ſon uſage.

J'exiſte, & j'ai des ſens par leſquels je ſuis affecté. Voilà la premiere vérité qui me frappe, & à laquelle je ſuis forcé d'acquieſcer. Ai-je un ſentiment propre de mon exiſtence, ou ne la ſens-je que par mes ſenſations ? Voilà mon premier doute qu'il m'eſt, quant à préſent, impoſſible de réſoudre. Car étant continuellement affecté de ſenſations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je ſavoir ſi le ſentiment du *moi* eſt quelque choſe hors de ſes mêmes ſenſations, & s'il peut être indépendant d'elles ?

Mes ſenſations ſe paſſent en moi, puiſqu'elles me font ſentir mon exiſtence ; mais leur cauſe m'eſt étrangere, puiſqu'elles m'affectent malgré que j'en aie, & qu'il ne dépend de moi, ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma ſenſation, qui eſt moi, & ſa cauſe ou ſon objet, qui eſt hors de moi, ne ſont pas la même choſe.

Ainſi, non-ſeulement j'exiſte, mais il

exiſte d'autres êtres, ſavoir les objets de mes ſenſations, & quand ces objets ne ſeroient que des idées, toujours eſt-il vrai que ces idées ne ſont pas moi.

Or, tout ce que je ſens hors de moi & qui agit ſur mes ſens, je l'appelle matiere; & toutes les portions de matiere que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainſi toutes les diſputes des Idéaliſtes & des Matérialiſtes ne ſignifient rien pour moi: leurs diſtinctions ſur l'apparence & la réalité des corps ſont des chimeres.

Me voici déjà tout auſſi ſûr de l'exiſtence de l'Univers, que de la mienne. Enſuite je réfléchis ſur les objets de mes ſenſations; & trouvant en moi la faculté de les comparer, je me ſens doué d'une force active que je ne ſavois pas avoir auparavant.

Appercevoir, c'eſt ſentir; comparer, c'eſt juger; juger & ſentir ne ſont pas la même choſe. Par la ſenſation, les objets s'offrent à moi ſéparés, iſolés, tels qu'ils ſont dans la Nature; par la comparaiſon, je les remue, je les tranſporte, pour ainſi dire, je les poſe l'un ſur l'autre, pour prononcer ſur leur différence ou ſur leur ſimilitude, & généralement ſur tous leurs rapports. Selon moi, la faculté diſtinctive de l'être actif ou intelligent, eſt de pouvoir donner un ſens à ce mot *eſt*. Je cherche en vain, dans l'être purement ſenſitif, cette force

force intelligente, qui superpose, & puis qui prononce ; je ne la saurois voir dans sa nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément, ou même il sentira l'objet total formé des deux; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois, ce n'est pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences ; appercevoir plusieurs objets les uns hors des autres, n'est pas les nombrer. Je puis avoir au même instant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton sans les comparer, sans juger que l'un est plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere sans faire le compte de mes doigts. * Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numériques d'*un*, de *deux*, &c. ne sont certainement pas des sensations, quoique mon esprit ne les produise qu'à l'occasion de mes sensations.

On nous dit que l'être sensitif distingue les sensations les unes des autres par les différences qu'ont entr'elles ces mêmes sensations : ceci demande explication. Quand

* Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne savoit compter que jusqu'à trois. Cependant les hommes qui composoient ce peuple, ayant des mains, avoient souvent apperçu leurs doigts, sans savoir compter jusqu'à cinq.

les ſenſations ſont différentes, l'être ſenſitif les diſtingue par leurs différences : quand elles ſont ſemblables, il les diſtingue parce qu'il ſent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une ſenſation ſimultanée, diſtingueroit-il deux objets égaux ? il faudroit néceſſairement qu'il confondît ces deux objets, & les prît pour le même, ſur-tout dans un ſyſtême où l'on prétend que les ſenſations repréſentatives de l'étendue ne ſont point étendues.

Quand les deux ſenſations à comparer ſont apperçues, leur impreſſion eſt faite, chaque objet eſt ſenti, les deux ſont ſentis ; mais leur rapport n'eſt pas ſenti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une ſenſation, & me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puiſqu'il n'eſt jamais faux que je ſente ce que je ſens.

Pourquoi donc eſt-ce que je me trompe ſur le rapport de ces deux bâtons, ſur-tout s'ils ne ſont pas paralleles ? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton eſt le tiers du grand, tandis qu'il n'en eſt que le quart ? Pourquoi l'image, qui eſt la ſenſation, n'eſt-elle pas conforme à ſon modele, qui eſt l'objet ? C'eſt que je ſuis actif quand je juge, que l'opération qui compare eſt fautive, & que mon entendement, qui juge les rapports, mêle ſes erreurs à la vérité des ſenſations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'assure, quand vous y aurez pensé ; c'est que si nous étions purement passifs dans l'usage de nos sens, il n'y auroit entr'eux aucune communication ; il nous seroit impossible de connoître que le corps que nous touchons, & l'objet que nous voyons, sont le même. Ou nous ne sentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq substances sensibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon esprit qui rapproche & compare mes sensations ; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra : toujours est-il vrai qu'elle est en moi & non dans les choses, que c'est moi seul qui la produis, quoique je ne la produise qu'à l'occasion de l'impression que font sur moi les objets. Sans être maître de sentir ou de ne pas sentir, je le suis d'examiner plus ou moins ce que je sens.

Je ne suis donc pas simplement un être sensitif & passif, mais un être actif & intelligent ; & quoiqu'en dise la philosophie, j'oserai prétendre à l'honneur de penser. Je sais seulement que la vérité est dans les choses, & non pas dans mon esprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugements que j'en porte, plus je suis sûr d'approcher de la vérité : ainsi ma ré-

gle de me livrer au ſentiment plus qu'à la raiſon, eſt confirmée par la raiſon même.

M'étant, pour ainſi dire, aſſuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me conſidere, avec une ſorte de frémiſſement, jetté, perdu dans ce vaſte Univers, & comme noyé dans l'immenſité des êtres, ſans rien ſavoir de ce qu'ils ſont, ni entr'eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les obſerve, & le premier objet qui ſe préſente à moi pour les comparer, c'eſt moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les ſens eſt matiere, & je déduis toutes les propriétés eſſentielles de la matiere, des qualités ſenſibles qui me la font appercevoir, & qui en ſont inſéparables. Je la vois tantôt en mouvement, & tantôt en repos, * d'où j'infere que ni le repos, ni le mouvement ne lui ſont eſſentiels; mais le mouvement étant une action, eſt l'effet d'une cauſe dont le repos n'eſt que l'abſence. Quand donc rien n'agit ſur la matiere, elle ne ſe meut point: & par cela même qu'elle eſt indifférente au repos & au mouve-

* Ce repos n'eſt, ſi l'on veut, que relatif; mais puiſque nous obſervons du plus & du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui eſt le repos, & nous le concevons ſi bien, que nous ſommes enclins même à prendre pour abſolu le repos qui n'eſt que relatif. Or il n'eſt pas vrai que le mouvement ſoit de l'eſſence de la matiere, ſi elle peut être conçue en repos.

ment, ſon état naturel eſt d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux ſortes de mouvement, ſavoir; mouvement communiqué, & mouvement ſpontané ou volontaire. Dans le premier, la cauſe motrice eſt étrangere au corps mu; & dans le ſecond, elle eſt en lui-même. Je ne conclurai pas de là que le mouvement d'une montre, par exemple, eſt ſpontané; car ſi rien d'étranger au reſſort n'agiſſoit ſur lui, il ne tendroit point à ſe redreſſer, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raiſon, je n'accorderai point non plus la ſpontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité. *

Vous me demanderez ſi les mouvements des animaux ſont ſpontanés; je vous dirai que je n'en ſais rien, mais que l'analogie eſt pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je ſais donc qu'il y a des mouvements ſpontanés; je vous dirai que je le ſais, parce que je le ſens. Je veux mouvoir mon bras, & je le meus, ſans que ce mouvement ait d'autre cauſe immédiate que ma volonté. C'eſt en vain qu'on voudroit raiſonner pour détruire en moi ce ſentiment, il eſt plus fort que toute évi-

* Les Chymiſtes regardent le Flogiſtique ou l'élément du feu comme épars, immobile, & ſtagnant dans les mixtes dont il fait partie, juſqu'à ce que des cauſes étrangeres le dégagent, le réuniſſent, le mettent en mouvement, & le changent en feu.

dence ; autant vaudroit me prouver que je n'existe pas.

S'il n'y avoit aucune spontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui se fait sur la terre, on n'en seroit que plus embarrassé à imaginer la premiere cause de tout mouvement. Pour moi, je me sens tellement persuadé que l'état naturel de la matiere est d'être en repos, & qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement, je juge aussi-tôt, ou que c'est un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon esprit refuse tout acquiescement à l'idée de la matiere non organisée, se mouvant d'elle-même, ou produisant quelque action.

Cependant cet univers visible est matiere ; matiere éparse & morte, * qui n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation, du sentiment commun des parties d'un corps animé, puisqu'il est certain que nous qui sommes parties ne nous sentons nullement dans le tout. Ce même univers est en mouvement, & dans ses mouvemens réglés, uniformes, assujettis à des

* J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, sans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere, sentant sans avoir des sens, me paroît inintelligible & contradictoire. Pour adopter ou rejetter cette idée, il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là.

loix conſtantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvements ſpontanés de l'homme & des animaux. Le monde n'eſt donc pas un grand animal qui ſe meuve de lui-même ; il y a donc de ſes mouvements quelque cauſe étrangere à lui ; laquelle je n'apperçois pas : mais la perſuaſion intérieure me rend cette cauſe tellement ſenſible, que je ne puis voir rouler le Soleil ſans imaginer une force qui le pouſſe, ou que, ſi la terre tourne, je crois ſentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports eſſentiels avec la matiere, de quoi ſerai-je avancé ? Ces loix, n'étant point des êtres réels, des ſubſtances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'eſt inconnu. L'expérience & l'obſervation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets ſans montrer les cauſes ; elles ne ſuffiſent point pour expliquer le ſyſtême du monde & la marche de l'Univers. Deſcartes avec des dés formoit le ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu ſa force centrifuge, qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction, mais l'attraction ſeule réduiroit bientôt l'univers en une maſſe immobile : à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps

céleſtes. Que Deſcartes nous diſe quelle loi phyſique a fait tourner ſes tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planettes ſur la tangente de leurs orbites.

Les premieres cauſes du mouvement ne ſont point dans la matiere ; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'obſerve l'action & réaction des forces de la Nature agiſſant les unes ſur les autres, plus je trouve que d'effets en effets il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cauſe : car ſuppoſer un progrès de cauſes à l'infini, c'eſt n'en point ſuppoſer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'eſt pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte ſpontané, volontaire ; les corps inanimés n'agiſſent que par le mouvement, & il n'y a point de véritable action ſans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers, & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action phyſique & corporelle ? Je n'en ſais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis ; je veux mouvoir mon corps, & mon corps ſe meut ; mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à ſe mouvoir de lui-même, ou produiſe le mouvement, cela eſt incompréhenſible & ſans exemple. La volonté m'eſt connue par

les actes ; non par ſa nature. Je connois cette volonté comme cauſe motrice ; mais concevoir la matiere productrice du mouvement, c'eſt clairement concevoir un effet ſans cauſe, c'eſt ne concevoir abſolument rien.

Il ne m'eſt pas plus poſſible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes ſenſations affectent mon ame. Je ne ſais pas même pourquoi l'un de ces myſteres a paru plus explicable que l'autre. Quant à moi, ſoit quand je ſuis paſſif, ſoit quand je ſuis actif, le moyen d'union des deux ſubſtances me paroit abſolument incompréhenſible. Il eſt bien étrange qu'on parte de cette incompréhenſibilité même pour confondre les deux ſubſtances, comme ſi des opérations de natures ſi différentes s'expliquoient mieux dans un ſeul ſujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir eſt obſcur, il eſt vrai ; mais enfin il offre un ſens, & il n'a rien qui répugne à la raiſon, ni à l'obſervation : en peut-on dire autant du matérialiſme ? N'eſt-il pas clair que ſi le mouvement étoit eſſentiel à la matiere, il en ſeroit inſéparable, il y ſeroit toujours en même dégré, toujours le même dans chaque portion de matiere il ſeroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me

dit que le mouvement ne lui eſt pas eſſentiel, mais néceſſaire, on veut me donner le change par des mots qui ſeroient plus aiſés à refuter s'ils avoient un peu plus de ſens. Car, ou le mouvement de la matiere lui vient d'elle-même, & alors il lui eſt eſſentiel; ou s'il lui vient d'une cauſe étrangere, il n'eſt néceſſaire à la matiere qu'autant que la cauſe motrice agit ſur elle; nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idées générales & abſtraites ſont la ſource des plus grandes erreurs des hommes; jamais le jargon de la Métaphyſique n'a fait découvrir une ſeule vérité, & il a rempli la Philoſophie d'abſurdités dont on a honte, ſi-tôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, ſi, quand on vous parle d'une force aveugle, répandue dans toute la Nature, on porte quelque véritable idée à votre eſprit? On croit dire quelque choſe par ces mots vagues de force univerſelle, de mouvement néceſſaire; & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'eſt autre choſe que l'idée du tranſport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement ſans quelque direction; car un être individuel ne ſauroit ſe mouvoir à la fois dans tous les ſens. Dans quel ſens donc la matiere ſe meut-elle néceſſairement? Toute la matiere en corps a-t elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il ſon mouvement pro-

pre? Selon la premiere idée, l'Univers entier doit former une masse solide & indivisible ; selon la seconde, il ne doit former qu'un fluide épars & incohérent, sans qu'il soit jamais possible que deux atomes se réunissent. Sur quelle direction se fera ce mouvement commun de toute la matiere ? Sera-ce en droite ligne, en haut, en bas, à droite ou à gauche ? Si chaque molécule de matiere a sa direction particuliere, quelles seront les causes de toutes ces directions & de toutes ces différences ? Si chaque atome ou molécule de matiere ne faisoit que tourner sur son propre centre, jamais rien ne sortiroit de sa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué ; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fut déterminé dans quelque sens. Donner à la matiere le mouvement par abstraction, c'est dire des mots qui ne signifient rien ; & lui donner un mouvement déterminé, c'est supposer une cause qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles causes à expliquer, sans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des éléments, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'est plus inconcevable que son harmonie. Je comprends que la méchanisme du monde peut n'être pas intelligible à

l'esprit humain ; mais si-tôt qu'un homme se mêle de l'expliquer, il doit dire des choses que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue, selon de certaines loix, me montre une intelligence : c'est mon second article de foi. Agir, comparer, choisir, sont des opérations d'un être actif & pensant : donc cet être existe. Où le voyez-vous exister, m'allez-vous dire ? Non-seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire : non-seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde, quoique j'en ignore la fin, parce que, pour juger de cet ordre, il me suffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leurs concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers existe ; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié ; je ne laisse pas d'appercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent, se prêtent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une montre ouverte, & qui ne laisseroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine, & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne sais, diroit-il, à quoi le tout est bon ; mais je vois que chaque piece est faite pour

les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien ſûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpece, puis écoutons le ſentiment intérieur : quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage ; à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'Univers n'annonce-t-il pas une ſuprême intelligence, & que de ſophiſmes ne faut-il point pour entaſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conſervation des autres ? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances ; que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion, & comment m'ôterez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi ? Si les corps organiſés ſe ſont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes conſtantes, s'il s'eſt formé d'abord des eſtomacs ſans bouches, des pieds ſans têtes, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpece qui ſont péris faute de pouvoir ſe conſerver, pourquoi nul de ces informes eſſais ne frappe-t-il plus nos regards, pourquoi la Nature s'eſt-elle enfin preſcrit des loix auxquelles elle n'étoit pas d'abord aſ-

ſujettie ? Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'événement eſt compenſée par la quantité des jets ; j'en conviens. Cependant, ſi l'on me venoit dire que des caracteres d'Imprimerie, projettés au hazard, ont donné l'Enéïde toute arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller vérifier le menſonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets ; mais de ces jets-là, combien faut-il que j'en ſuppoſe pour rendre la combinaiſon vraiſemblable ? Pour moi, qui n'en vois qu'un ſeul, j'ai l'infini à parier contre un, que ſon produit n'eſt point l'effet du hazard. Ajoutez que des combinaiſons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les éléments combinés, que l'organiſation & la vie ne réſulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chymiſte, combinant des mixtes, ne les fera point ſentir & penſer dans ſon creuſet. *

* Croiroit-on, ſi l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point ? *Amatus Lufitanus* aſſuroit d'avoir vu un petit homme long d'un pouce, enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhée, avoit fait par la ſcience Alchymique. Paracelſe, *de naturâ rerum*, enſeigne la façon de produire ces petits hommes, & ſoutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la Chymie. En effet je ne vois pas trop qu'il reſte déſormais autre choſe à faire pour établir la poſſibilité de ces faits,

J'ai lu Nieuwentyt avec ſupriſe, & preſque avec ſcandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un Livre des merveilles de la Nature, qui montrent la ſageſſe de ſon Auteur ? Son Livre ſeroit auſſi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet; & ſi-tôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du tout. La ſeule génération des corps vivants & organiſés eſt l'abyme de l'eſprit humain; la barriere inſurmontable que la Nature a miſe entre les diverſes eſpeces afin qu'elles ne ſe confondiſſent pas, montre ſes intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'eſt pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des meſures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puiſſe, à quelqu'égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils ſont tous ordonnés, enſorte qu'ils ſont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'eſprit ſe confond & ſe perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'eſt confondu ni perdu dans la foule. Que d'abſurdes ſuppoſitions pour déduire toute cette

---

ſi ce n'eſt d'avancer que la matiere organique réſiſte à l'ardeur du feu, & que ſes molécules peuvent ſe conſerver en vie dans un fourneau de réverbere.

harmonie de l'aveugle méchaniſme de la matiere mue fortuitement ! Ceux qui nient l'unité d'intention qui ſe manifeſte dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimatias d'abſtractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblématiques ; quoi qu'ils faſſent, il m'eſt impoſſible de concevoir un ſyſtême d'êtres ſi conſtamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere paſſive & morte a pu produire des êtres vivants & ſentants, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligents, que ce qui ne penſe point a pu produire des êtres qui penſent.

Je crois donc que le monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage ; je le vois, ou plutôt je le ſens, & cela m'importe à ſavoir : mais ce même monde eſt-il éternel ou créé ? Y a-t-il un principe unique des choſes ? Y en a-t-il deux ou pluſieurs, & quelle eſt leur nature ? Je n'en ſais rien ; & que m'importe ? A meſure que ces connoiſſances me deviendront intéreſſantes, je m'efforcerai de les acquerir ; juſques-là je renonce à des queſtions oiſeuſes qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui ſont inutiles à ma conduite, & ſupérieures à ma raiſon.

Souvenez-vous toujours que je n'enſei-

gne

gne point mon ſentiment, je l'expoſe. Que la matiere ſoit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe paſſif, ou qu'il n'y en ait point, toujours eſt-il certain que le tout eſt un, & annonce une intelligence unique : car je ne vois rien qui ne ſoit ordonné dans le même ſyſtême, & qui ne concoure à la même fin, ſavoir la conſervation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même, cet Etre enfin, quel qu'il ſoit, qui meut l'Univers, & ordonne toutes choſes, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiſſance, de volonté, que j'ai raſſemblées, & celle de bonté qui en eſt une ſuite néceſſaire ; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné : il ſe dérobe également à mes ſens & à mon entendement ; plus j'y penſe, plus je me confonds. Je ſais très-certainement qu'il exiſte, & qu'il exiſte par lui-même ; je ſais que mon exiſtence eſt ſubordonnée à la ſienne, & que toutes les choſes qui me ſont connues, ſont abſolument dans le même cas ; j'apperçois Dieu par-tout dans ſes œuvres, je le ſens en moi, je le vois tout autour de moi : mais ſi-tôt que je veux le contempler en lui-même, ſi-tôt que je veux chercher où il eſt, ce qu'il eſt, quelle eſt ſa ſubſtance, il m'échappe, & mon eſprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon inſuffiſance, je ne rai-

ſonnerai jamais ſur la nature de Dieu, que je n'y ſois forcé par le ſentiment de ſes rapports avec moi. Ces raiſonnements ſont toujours téméraires ; un homme ſage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & ſûr qu'il n'eſt pas fait pour les approfondir : car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité, n'eſt pas de n'y point penſer, mais d'en mal penſer.

Après avoir découvert ceux de ſes attributs par leſquels je connois ſon exiſtence, je reviens à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choſes qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve inconteſtablement au premier par mon eſpece ; car par ma volonté, & par les inſtruments qui ſont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir ſur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir ſur moi malgré moi par la ſeule impulſion phyſique, &, par mon intelligence, je ſuis le ſeul qui ait inſpection ſur le tout. Quel être ici-bas, hors l'homme, ſait obſerver tous les autres, meſurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainſi dire, le ſentiment de l'exiſtence commune à celui de ſon exiſtence individuelle ? Qu'y a-t-il de ſi ridicule à penſer que tout eſt fait pour moi, ſi je ſuis le ſeul qui ſache tout rapporter à lui ?

Il eſt donc vrai que l'homme eſt le Roi de la terre qu'il habite ; car non-ſeulement il dompte tous les animaux, non-ſeulement il diſpoſe des élémens par ſon induſtrie ; mais lui ſeul ſur la terre en ſait diſpoſer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les aſtres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la terre qui ſache faire uſage du feu, & qui ſache admirer le ſoleil. Quoi ! je puis obſerver, connoître les êtres & leurs rapports ; je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, & je me compare rois aux bêtes ? Ame abjecte, c'eſt ta triſte philoſophie qui te rend ſemblable à elles ! ou plutôt tu veux en vain t'avilir ; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de ſyſtême à ſoutenir, moi, homme ſimple & vrai, que la fureur d'aucun parti n'entraîne, & qui n'aſpire point à l'honneur d'être chef de ſecte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon eſpece ; & ſi j'avois à choiſir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choiſir de plus que d'être homme ?

Cette réflexion m'énorgueillit moins

qu'elle ne me touche ; car cet état n'eſt point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'exiſtoit pas encore. Puis-je me voir ainſi diſtingué, ſans me féliciter de remplir ce poſte honorable, & ſans bénir la main qui m'y a placé ? De mon premier retour ſur moi naît dans mon cœur un ſentiment de reconnoiſſance & de bénédiction pour l'Auteur de mon eſpece & de ce ſentiment, mon premier hommage à la Divinité bienfaiſante. J'adore la Puiſſance ſuprême, & je m'attendris ſur ſes bienfaits. Je n'ai pas beſoin qu'on m'enſeigne ce culte, il m'eſt dicté par la nature elle-même. N'eſt-ce pas une conſéquence naturelle de l'amour de ſoi, d'honorer ce qui nous protege, & d'aimer ce qui nous veut du bien ?

Mais quand, pour connoître enſuite ma place individuelle dans mon eſpece, j'en conſidere les divers rangs, & les hommes qui les rempliſſent, que deviens-je ? Quel ſpectacle ! Où eſt l'ordre que j'avois obſervé ? Le tableau de la Nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions ; celui du genre humain ne m'offre que confuſion, déſordre ! Le concert regne entre les éléments, & les hommes ſont dans le cahos ! Les animaux ſont heureux, leur roi ſeul eſt miſérable ! O Sageſſe, où ſont tes loix ? ô Providence, eſt-ce ainſi que tu régis le monde ? Être bienfaiſant, qu'eſt devenu ton pouvoir ? Je vois le mal ſur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces triſtes réflexions, & de ces contradictions apparentes, ſe formerent dans mon eſprit les ſublimes idées de l'ame, qui n'avoient point juſques-là réſulté de mes recherches ? En méditant ſur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes diſtincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la juſtice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel, dont la contemplation fait les délices du Sage, & dont l'autre le ramenoit baſſement en lui-même, l'aſſerviſſoit à l'empire des ſens, aux paſſions qui ſont leurs miniſtres, & contrarioit par elles tout ce que lui inſpiroit le ſentiment du premier. En me ſentant entraîné, combattu, par ces deux mouvemens contraires, je me diſois : non, l'homme n'eſt point un ; je veux & je ne veux pas, je me ſens à la fois eſclave & libre ; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal : je ſuis actif quand j'écoute la raiſon, paſſif quand mes paſſions m'entraînent ; & mon pire tourment, quand je ſuccombe, eſt de ſentir que j'ai pu réſiſter.

Jeune homme, écoutez avec confiance ; je ſerai toujours de bonne foi. Si la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, ſans doute, & il n'y a point de morale démontrée ; mais ſi ſe préférer à tout eſt un penchant naturel à l'homme, & ſi pourtant le premier ſentiment de la juſtice eſt inné :

dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme une être ſimple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une ſubſtance.

Vous remarquerez que, par ce mot de ſubſtance, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive, & abſtraction faite de toutes modifications particulieres ou ſecondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous ſont connues peuvent ſe réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une ſubſtance; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverſes ſubſtances qu'on peut faire de pareilles excluſions. Vous réfléchirez ſur cela; pour moi je n'ai beſoin, quoi qu'en diſe Locke, de connoître la matiere que comme étendue & diviſible, pour être aſſuré qu'elle ne peut penſer; & quand un Philoſophe viendra me dire que les arbres ſentent, & que les rochers penſent *, il

* Il me ſemble que loin de dire que les rochers penſent, la Phiſophie moderne a découvert au contraire que les hommes ne penſent point. Elle ne reconnoît plus que des êtres ſenſitifs dans la Nature, & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, eſt que l'homme eſt un être ſenſitif qui a des ſenſations, & la pierre un être ſenſitif qui n'en a pas. Mais s'il eſt vrai que toute matiere ſente, où concevrai-je l'unité ſenſitive, ou le moi individuel, ſera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps aggrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les ſolides, dans les

aura beau m'embarraſſer dans ſes argu-ments ſubtils, je ne puis voir en lui qu'un ſophiſte de mauvaiſe foi, qui aime mieux donner le ſentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Suppoſons un ſourd qui nie l'exiſtence des ſons, parce qu'ils n'ont jamais frappé ſon oreille. Je mets ſous ſes yeux un inſtrument à corde, dont je fais ſonner l'uniſſon par un autre inſtrument caché : le ſourd voit frémir la corde ; je lui dis, c'eſt le ſon qui fait cela. Point du tout, répond-il ; la cau-

---

mixtes & dans les élémens ? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature : mais quels ſont ces individus ? cette pierre eſt-elle un individu, ou une aggrégation d'individus ? eſt-elle un ſeul être ſenſitif, ou en contient-elle autant que de grains de ſable ? ſi chaque atome élémentaire eſt un être ſenſitif, comment concevrai-je cette intime communication par laquelle l'un ſe ſent dans l'autre, enſorte que leurs deux *moi* ſe confondent en un ? L'attraction peut être une loi de la Nature, dont le myſtere nous eſt inconnu ; mais nous concevons au moins que l'attraction, agiſſant ſelon les maſſes, n'a rien d'incompatible avec l'étendue & la diviſibilité. Concevez-vous la même choſe du ſentiment ? Les parties ſenſibles ſont étendues, mais l'être ſenſitif eſt indiviſible & un ; il ne ſe partage pas, il eſt tout entier ou nul : l'être ſenſitif n'eſt donc pas un corps. Je ne ſais comment l'entendent nos Matérialiſtes ; mais il me ſemble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejetter la penſée, leur devroient faire auſſi rejetter le ſentiment, & je ne vois pas pourquoi, ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas auſſi l'autre : que leur en coûteroit-il de plus ; & puiſqu'ils ſont ſûrs qu'ils ne penſent pas, comment oſent-ils affirmer qu'ils ſentent ?

ſe du frémiſſement de la corde eſt en elle-même ; c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi. Montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde ? Je ne puis, replique le ſourd ; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos ſons, dont je n'ai pas la moindre idée ? C'eſt expliquer un fait obſcur par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas.

Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des Matérialiſtes reſſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds en effet à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : Une machine ne penſe point ; il n'y a ni mouvement ni figure qui produiſe la réflexion : quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment : l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi ; tes ſentiments, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Nul être matériel n'eſt actif par lui-même ; & moi je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens, & ce ſentiment qui me parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat.

combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent, & qui agit sur eux ; cette action réciproque n'est pas douteuse : mais ma volonté est indépendante de mes sens, je consens ou je résiste, je succombe ou je suis vainqueur, & je sens parfaitement en moi même, quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon l'impulsion des objets externes. Quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma volonté ; je suis esclave par mes vices, & libre par mes remords : le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le sentiment de la mienne, & l'entendement ne m'est pas mieux connu. Quand on me demande quelle est la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle est la cause qui détermine mon jugement ; car il est clair que ces deux causes n'en sont qu'une ; & si l'on comprend bien que l'homme est actif dans ses jugements, que son entendement n'est que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable, ou dérivé de celui-là : il choisit le bon, comme il a jugé le vrai ; s'il juge faux, il choisit mal.

Quelle eſt donc la cauſe qui détermine ſa volonté ? C'eſt ſon jugement. Et quelle eſt la cauſe qui détermine ſon jugement ? C'eſt ſa faculté intelligente, c'eſt ſa puiſſance de juger ; la cauſe déterminante eſt en lui-même : paſſé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne ſuis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne ſuis pas libre de vouloir mon mal ; mais ma liberté conſiſte en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'eſt convenable, ou que j'eſtime tel, ſans que rien d'étranger à moi me détermine. S'enſuit-il que je ne ſois pas mon maître, parce que je ne ſuis pas le maître d'être un autre que moi.

Le principe de toute action eſt dans la volonté d'un être libre, on ne ſauroit remonter au delà. Ce n'eſt pas le mot de liberté qui ne ſignifie rien ; c'eſt celui de néceſſité. Suppoſer quelqu'acte, quelqu'effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'eſt vraiment ſuppoſer des effets ſans cauſe, c'eſt tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulſion, ou toute premiere impulſion n'a nulle cauſe antérieure, & il n'y a point de véritable volonté ſans liberté. L'homme eſt donc libre dans ſes actions, & comme tel, animé d'une ſubſtance immatérielle ; c'eſt mon troiſieme article de foi. De ces trois premiers, vous déduirez aiſément tous les autres, ſans que je continue à les compter.

Si l'homme eſt actif & libre, il agit de lui-même : tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le ſyſtême ordonné de la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme en abuſant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire ; ſoit que de la part d'un être ſi foible, ce mal ſoit nul à ſes yeux ; ſoit qu'elle ne pût l'empêcher ſans gêner ſa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant ſa nature. Elle l'a fait libre, afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en uſant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ſes forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laiſſe ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe ſur lui, ſans rien changer au ſyſtême du monde, ſans empêcher que l'eſpece humaine elle-même ne ſe conſerve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'eſt murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ſes actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La ſuprême jouiſſance eſt dans le contentement de ſoi-même ; c'eſt pour mériter ce contentement que nous ſommes placés ſur la terre, & doués de la liberté, que nous ſommes tentés par les paſſions, & retenus par la

conſcience. Que pouvoit de plus en notre faveur la Puiſſance divine elle-même ? pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre Nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire ? Quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'inſtinct, & le faire bête ? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir fait à ton image, afin que je puſſe être libre, bon & heureux comme toi !

C'eſt l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchants. Nos chagrins, nos ſoucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral eſt inconteſtablement notre ouvrage, & le mal phyſique ne ſeroit rien ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible. N'eſt-ce pas pour nous conſerver que la Nature nous fait ſentir nos beſoins ? La douleur du corps n'eſt-elle pas un ſigne que la machine ſe dérange, & un avertiſſement d'y pourvoir ? La mort... les méchants n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre ? Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort eſt le remede aux maux que vous vous faites ; la Nature a voulu que vous ne ſouffriſſiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la ſimplicité primitive eſt ſujet à peu de maux ! il vit preſque ſans maladies ainſi que ſans paſſions, & ne prévoit ni ne ſent la mort ; quand il la ſent, ſes miſeres la lui rendent deſirables ; dès-

lors elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous ſommes, nous n'aurions point à déplorer notre ſort ; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne ſait pas ſupporter un peu de ſouffrance, doit s'attendre à beaucoup ſouffrir. Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes ; au mal qu'on ſent, on ajoute celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere ; plus on la veut fuir, plus on la ſent, & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie, en murmurant contre la Nature des maux qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur, c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſtême du monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre ; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

TAYLOR INST. OXFORD

Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La juſtice eſt inſéparable de la bonté : or, la bonté eſt l'effet néceſſaire d'une puiſſance ſans bornes, & de l'amour de ſoi eſſentiel à tout être qui ſe ſent. Celui qui peut tout, étend, pour ainſi dire, ſon exiſtence avec celle des êtres. Produire & conſerver, ſont l'acte perpétuel de la puiſſance ; elle n'agit point ſur ce qui n'eſt pas. Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, il ne pourroit être deſtructeur & méchant ſans ſe nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui eſt bien. * Donc l'Être ſouverainement bon, parce qu'il eſt ſouverainement puiſſant, doit être auſſi ſouverainement juſte ; autrement il ſe contrediroit lui-même : car l'amour de l'ordre qui le produit, s'appelle *bonté* ; & l'amour de l'ordre qui le conſerve, s'appelle *juſtice*.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures ; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or, c'eſt leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée, & de leur en faire ſentir le beſoin. Plus je rentre en moi, plus je me conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans

* Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu ſuprême, ils diſoient très-vrai ; mais en diſant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance : il eſt bon, parce qu'il eſt grand.

mon ame ; *ſois juſte, & tu ſeras heureux.* Il n'en eſt rien pourtant, à conſidérer l'état préſent des choſes : le méchant proſpere, & le juſte reſte opprimé. Voyez auſſi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente eſt fruſtrée ! La conſcience s'éleve & murmure contre ſon auteur ; elle lui crie en gémiſſant : tu m'as trompé !

Je t'ai trompé, téméraire ! & qui te l'a dit ? Ton ame eſt-elle anéantie ? As-tu ceſſé d'exiſter ? O Brutus ! ô mon fils ! ne ſouille point ta noble vie en la finiſſant : ne laiſſe point ton eſpoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : la vertu n'eſt rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penſes-tu ; non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompenſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer leur vertu d'avance. O, ſoyons bons premierement, & puis nous ſerons heureux ! N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce n'eſt point dans la Lice, diſoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux ſacrés ſont couronnés, c'eſt après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame eſt immatérielle, elle peut ſurvivre au corps ; & ſi elle lui ſurvit, la Providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'au-

tre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppreſſion du juſte en ce monde, cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Une ſi choquante diſſonance dans l'harmonie univerſelle, me feroit chercher à la réſoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où eſt l'homme, quand tout ce qu'il avoit de ſenſible eſt détruit. Cette queſtion n'eſt plus une difficulté pour moi, ſi-tôt que j'ai reconnu deux ſubſtances. Il eſt très-ſimple que durant ma vie corporelle n'appercevant rien que par mes ſens, ce qui ne leur eſt point ſoumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame eſt rompue, je conçois que l'un peut ſe diſſoudre, & l'autre ſe conſerver. Pourquoi la deſtruction de l'un entraîneroit-elle la deſtruction de l'autre ? Au contraire, étant de natures ſi différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent ; & quand cette union ceſſe, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La ſubſtance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la ſubſtance paſſive & morte. Hélas! je le ſens trop par mes vices ; l'homme ne vit qu'à moitié durant ſa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle eſt cette vie, & l'ame eſt-

elle immortelle par ſa nature ? Mon entendement borné ne conçoit rien ſans bornes : tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis je nier, affirmer ; quels raiſonnements puis-je faire ſur ce que je ne puis concevoir ? Je crois que l'ame ſurvit au corps aſſez pour le maintien de l'ordre ; qui ſait ſi ç'eſt aſſez pour durer toujours ? Toutefois je conçois comment le corps s'uſe & ſe détruit par la diviſion des parties, mais je ne puis concevoir une deſtruction pareille de l'être penſant ; & n'imaginant point comment il peut mourir, je préſume qu'il ne meurt pas. Puiſque cette préſomption me conſole, & n'a rien de déraiſonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer ?

Je ſens mon ame, je la connois par le ſentiment & par la penſée ; je ſais qu'elle eſt, ſans ſavoir quelle eſt ſon eſſence ; je ne puis raiſonner ſur des idées que je n'ai pas. Ce que je ſais bien, c'eſt que l'identité du *moi* ne ſe prolonge que par la mémoire ; & que, pour être le même en effet, il faut que je me ſouvienne d'avoir été. Or, je ne ſaurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle auſſi ce que j'ai ſenti, par conſéquent ce que j'ai fait ; & je ne doute point que ce ſouvenir ne faſſe un jour la félicité des bons & le tourment des méchants. Ici-bas mille paſſions ardentes abſorbent le ſentiment interne, & donnent le change

aux remords. Les humiliations, les disgraces qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font le corps & les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre suprême, & des vérités éternelles dont il est la source, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre ame, & que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'est alors que la voix de la conscience reprendra sa force & son empire; c'est alors que la volupté pure, qui naît du contentement de soi-même, & le regret amer de s'être avili, distingueront, par des sentiments inépuisables, le sort que chacun se sera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres sources de bonheur & de peines: je l'ignore; & c'est assez de celles que j'imagine, pour me consoler de cette vie, & m'en faire espérer une autre. Je ne dis point que les bons seront récompensés; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exister selon sa nature? Mais je dis qu'ils seront heureux, parce que leur auteur, l'auteur de toute justice, les ayant faits sensibles, ne les a pas faits pour souffrir; & que n'ayant point abusé de leur liberté sur la terre, ils n'ont pas trompé leur destination par leur faute: ils ont souffert pourtant dans cette

vie, ils seront donc dédommagés dans une autre. Ce sentiment est moins fondé sur le mérite de l'homme, que sur la notion de bonté qui me semble inséparable de l'essence divine. Je ne fais que supposer les loix de l'ordre observées, & Dieu constant à lui-même. *

Ne me demandez pas non plus si les tourments des méchants seront éternels; je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curiosité d'éclaircir des questions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchants? je prends peu d'intérêt à leur sort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils soient condamnés à des tourments sans fin. Si la suprême justice se venge, elle se venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô nations! êtes ses ministres. Elle emploie les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'est dans vos cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au sein de vos fausses prospérités, les passions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? il est dès celle-ci dans le cœur des méchants.

Où finissent nos besoins périssables, où cessent nos desirs insensés, doivent cesser

* *Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur, mais pour ton nom, mais pour ton propre honneur. O Dieu, fais-nous revivre!* Ps. 115.

auſſi nos paſſions & nos crimes. De quelle perverſité de purs eſprits ſeroient-ils ſuſceptibles? n'ayant beſoin de rien ; pourquoi ſeroient-ils méchants? Si, deſtitués de nos ſens groſſiers, tout leur bonheur eſt dans la contemplation des êtres, ils ne ſauroient vouloir que le bien ; & quiconque ceſſe d'être méchant, peut-il être à jamais miſérable? voilà ce que j'ai du penchant à croire, ſans prendre peine à me décider là-deſſus. O Être clément & bon! quels que ſoient tes décrets, je les adore. Si tu punis les méchants, j'anéantis ma foible raiſon devant ta juſtice : mais ſi les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le temps, ſi leurs maux doivent finir, & ſi la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'eſt-il pas mon frere? Combien de fois j'ai été tenté de lui reſſembler? Que, délivré de ſa miſere, il perde auſſi la malignité qui l'accompagne ; qu'il ſoit heureux ainſi que moi : loin d'exciter ma jalouſie, ſon bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'eſt ainſi que contemplant Dieu dans ſes œuvres, & l'étudiant par ceux de ſes attributs qu'il m'importoit de connoître, je ſuis parvenu à étendre & augmenter par degrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faiſois de cet Etre immenſe. Mais ſi cette idée eſt devenue plus noble & plus grande, elle eſt auſſi moins propor-

tionnée à la raiſon humaine. A meſure que j'approche en eſprit de l'éternelle lumiere, ſon éclat m'éblouit, me trouble, & je ſuis forcé d'abandonner toutes les notions terreſtres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'eſt plus corporel & ſenſible, la ſuprême intelligence qui régit le monde, n'eſt plus le monde même : j'éleve & fatigue en vain mon eſprit à concevoir ſon eſſence. Quand je penſe que c'eſt elle qui donne la vie & l'activité à la ſubſtance vivante & active, qui régit les corps animés ; quand j'entends dire que mon ame eſt ſpirituelle, & que Dieu eſt un eſprit, je m'indigne contre cet aviliſſement de l'eſſence divine, comme ſi Dieu & mon ame étoient de même nature, comme ſi Dieu n'étoit pas le ſeul être abſolu, le ſeul vraiment actif, ſentant, penſant, voulant par-lui-même, & duquel nous tenons la penſée, le ſentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne ſommes libres que parce qu'il veut que nous le ſoyons, & ſa ſubſtance inexplicable eſt à nos ames ce que nos ames ſont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les eſprits, le monde, je n'en ſais rien. L'idée de création me confond & paſſe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir ; mais je ſçais qu'il a formé l'Univers & tout ce qui exiſte, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu eſt éternel ſans doute ; mais mon eſprit peut-il embraſſer l'idée de l'é-

ternité ? pourquoi me payer de mots sans idée ? Ce que je conçois, c'est qu'il est avant les choses ; qu'il sera tant qu'elles subsisteront, & qu'il seroit même au delà, si tout devoit finir un jour. Qu'un être que je ne conçois pas donne l'existence à d'autres êtres, cela n'est qu'obscur & incompréhensible, mais que l'être & le néant se convertissent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'est une contradiction palpable, c'est une claire absurdité.

Dieu est intelligent ; mais comment l'est-il ? L'homme est intelligent quand il raisonne, & la suprême intelligence n'a pas besoin de raisonner ; il n'y a pour elle ni prémisses, ni conséquences, il n'y a pas même de proposition ; elle est purement intuitive, elle voit également tout ce qui est & tout ce qui peut être ; toutes les vérités ne sont pour elle qu'une seule idée, comme tous les lieux un seul point, & tous les temps un seul moment. La puissance humaine agit par des moyens, la puissance divine agit par elle-même : Dieu peut, parce qu'il veut, sa volonté fait son pouvoir Dieu est bon, rien n'est plus manifeste : mais la bonté dans l'homme est l'amour de ses semblables, & la bonté de Dieu est l'amour de l'ordre ; car c'est par l'ordre qu'il maintient ce qui existe, & lie chaque partie avec le tout. Dieu est juste : j'en suis convaincu, c'est une suite de sa bon-

té ; l'injuſtice des hommes eſt leur œuvre & non pas la ſienne : le déſordre moral qui dépoſe contre la Providence aux yeux des Philoſophes, ne fait que la démontrer aux miens. Mais la juſtice de l'homme eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la juſtice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que ſi je viens à découvrir ſucceſſivement ces attributs, dont je n'ai nulle idée abſolue, c'eſt par des conſéquences forcées, c'eſt par le bon uſage de ma raiſon : mais je les affirme ſans les comprendre, & dans le fond, c'eſt n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu eſt ainſi ; je le ſens, je me le prouve, je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainſi.

Enfin, plus je m'efforce de contempler ſon eſſence infinie, moins je la conçois ; mais elle eſt, cela me ſuffit ; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis : Être des Etres, je ſuis, parce que tu es ; c'eſt m'élever à ma ſource, que de te méditer ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon, eſt de s'anéantir devant toi ; c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le charme de ma foibleſſe, de me ſentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainſi de l'impreſſion des objets ſenſibles, & du ſentiment intérieur qui me porte à juger des cauſes ſelon les lumieres naturelles, déduit les principales ré-

rités qu'il m'importoit de connoître, il me reste a chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles regles je dois me prescrire pour remplir ma destination sur la terre, selon l'intention de celui qui m'y a placé. En suivant toujours ma méthode, je ne tire point ces regles des principes d'un haute Philosophie ; mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire ; tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal : le meilleur de tous les Casuistes est la conscience, & ce n'est que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux subtilités du raisonnement. Le premier de tous les soins est celui de soi-même ; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal ! Nous croyons suivre l'impulsion de la Nature, & nous lui résistons en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous mépriſons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages, se contredisent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la recuser ; mais la conscience ne

trompe

trompe jamais, elle eſt le vrai guide de l'homme, elle eſt à l'ame ce que l'inſtinct eſt au corps * ; qui la ſuit, obéit à la Na-

* La Philoſophie moderne, qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obſcure faculté appellée *inſtinct*, qui paroît guider, ſans aucune connoiſſance acquiſe, les animaux vers quelque fin. L'inſtinct, ſelon l'un de nos plus ſages Philoſophes, n'eſt qu'une habitude privée de réflexion, mais acquiſe en réfléchiſſant; &, de la maniere dont il explique ce progrès, on doit conclure que les enfants réfléchiſſent plus que les hommes : paradoxe aſſez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette diſcuſſion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, & à l'habileté avec laquelle il les ſaiſit, les jette hors terre au moment qu'elles pouſſent, & les tue enſuite pour les laiſſer là, ſans que jamais perſonne l'ait dreſſé à cette chaſſe, & lui ait appris qu'il y avoit là des taupes ? je demande encore, & ceci eſt plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'eſt jetté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude ſuppliante, & la plus propre à me toucher; poſture dans laquelle il ſe fût bien gardé de reſter, ſi, ſans me laiſſer fléchir, je l'euſſe battu dans cet état ? Quoi, mon chien tout petit encore, & ne faiſant preſque de naître, avoit-il acquis déja des idées morales ? avoit-il ce que c'étoit que clémence & généroſité ? ſur quelles lumieres acquiſes eſpéroit-il m'appaiſer, en s'abandonnant ainſi à ma diſcrétion ? Tous les chiens du monde font à peu près la même choſe dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puiſſe vérifier. Que les Philoſophes, qui rejettent ſi dédaigneuſement l'inſtinct, veuillent bien expliquer ce fait par le ſeul jeu des ſenſations & des connoiſſances qu'elles nous font acquérir ? qu'ils l'expliquent d'une maniere ſatisfaiſante pour tout homme ſenſé.

ture, & ne craint point de s'égarer. Ce point eſt important, pourſuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre ; ſouffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

Toute la moralité de nos actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; & le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique. Si la bonté morale eſt conforme à notre nature, l'homme ne ſauroit être ſain d'eſprit ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si elle ne l'eſt pas, & que l'homme ſoit méchant naturellement, il ne peut ceſſer de l'être ſans ſe corrompre, & la bonté n'eſt en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ſes ſemblables, comme le loup pour égorger ſa proie, un homme humain ſeroit un animal auſſi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu ſeule nous laiſſeroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami ! examinons, tout intérêt perſonnel à part, à quoi nos penchants nous portent. Quel ſpectacle nous flatte le plus, celui des tourments ou du bonheur d'autrui ? Qu'eſt-ce qui nous eſt le plus doux à fai-

---

alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'inſtinct.

re, & nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfeance ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir, est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt : & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines ; & même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissements d'amour pour les grandes ames ? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentiments délicieux ; celui qui, à force de se concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transport, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, ne vit plus, il est déja mort.

Mais quel que ſoit le nombre des méchants ſur la terre, il eſt peu de ces ames cadavéreuſes, devenues inſenſibles, hors leur intérêt, à tout ce qui eſt juſte & bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reſte on veut que l'innocent ſoit protégé. Voit-on dans une rue ou ſur un chemin quelqu'acte de violence & d'injuſtice: à l'inſtant un mouvement de colere & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défenſe de l'opprimé; mais un devoir plus puiſſant nous retient, & les Loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, ſi quelqu'acte de clémence ou de généroſité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inſpire! Qui eſt-ce qui ne ſe dit pas, j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe ſûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juſte il y a deux mille ans; & cependant le même intérêt nous affecte dans l'hiſtoire ancienne, que ſi tout cela s'étoit paſſé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être ſa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïſſons pas ſeulement les méchants parce qu'ils nous nuiſent, mais parce qu'ils ſont méchants. Non-ſeulement nous voulons être heureux, nous voulons auſſi le bonheur d'autrui; & quand ce bonheur ne coûte

rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré ſoi, pitié des infortunés; quand on eſt témoin de leur mal, on en ſouffre. Les plus pervers ne ſauroient perdre tout-à-fait ce penchant : ſouvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les paſſans, couvre encore la nudité du pauvre; & le plus feroce aſſaſſin ſoutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en ſecret les crimes cachés, & les met ſi ſouvent en évidence. Hélas, qui de nous n'entendit jamais cette importune voix! On parle par expérience, & l'on voudroit étouffer ce ſentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéiſſons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle regne, & quel charme on trouve, après l'avoir écoutée, à ſe rendre un bon témoignage de ſoi. Le méchant ſe craint & ſe fuit; il s'égaie en ſe jettant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuſe : ſans la ſatyre amere, ſans la raillerie inſultante, il ſeroit toujours triſte, le ris moqueur eſt ſon ſeul plaiſir. Au contraire, la ſérénité du juſte eſt intérieure : ſon ris n'eſt point de malignité, mais de joie : il en porte la ſource en lui-même; il eſt auſſi gai ſeul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas ſon contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jettez les yeux sur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Histoires. Parmi tant de cultes inhumains & bizarres ; parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien Paganisme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre, & des passions à contenter. Mais le vice armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel ; l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate ; la chaste Lucrece adoroit l'impudique Vénus ; l'intrépide Romain sacrifioit à la Peur ; il invoquoit le Dieu qui mutila son pere, & mouroit sans murmure de la main du sien : les plus mépriſables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, & semblioit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond des ames un principe inné de justice & de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises ; & c'est à ce principe

que je donne le nom de conscience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus sages : erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert ! il n'y a rien dans l'esprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience ; & nous ne jugeons d'aucune chose que sur des idées acquises. Ils font plus : cet accord évident & universel de toutes les Nations, ils l'osent rejetter ; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténébres quelqu'exemple obscur & connu d'eux seuls, comme si tous les penchants de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un Peuple, & que, si-tôt qu'il est des monstres, l'espece ne fut plus rien. Mais que servent au sceptique Montaigne les tourments qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice ? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux Ecrivains les plus célébres ? Quelques usages incertains & bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les Peuples, opposés en tout le reste, & d'accord sur ce seul point ? O Montaigne ! toi qui te piques de franchise & de vérité, sois sincere & vrai, si un Philosophe peut l'être, & dis-moi s'il est quelque Pays sur la

terre où ce ſoit un crime de garder ſa foi ; d'être clément, bienfaiſant, généreux ; où l'homme de bien ſoit mépriſable, & le perfide honoré.

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour ſon intérêt ; mais d'où vient donc que le Juſte y concourt à ſon préjudice ? Qu'eſt-ce qu'aller à la mort pour ſon intérêt ? Sans doute nul n'agit que pour ſon bien ; mais s'il n'eſt un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchants. Il eſt même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce ſeroit une trop abominable Philoſophie que celle où l'on ſeroit embarraſſé des actions vertueuſes, où l'on ne pourroit ſe tirer d'affaire qu'en leur controuvant des actions baſſes & des motifs ſans vertu, où l'on ſeroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la Nature, ainſi que celle de la raiſon, s'éleveroient inceſſamment contr'elles, & ne laiſſeroient jamais à un ſeul de leurs Partiſans l'excuſe de l'être de bonne foi.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer ici dans des diſcuſſions métaphyſiques qui paſſent ma portée & la vôtre, & qui, dans le fond, ne menent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas philoſopher avec vous, mais vous aider à conſulter votre cœur.

Quand

Quand tous les Philoſophes prouveroient que j'ai tort, ſi vous ſentez que j'ai raiſon, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut pour cela que vous faire diſtinguer nos idées acquiſes de nos ſentiments naturels; car nous ſentons avant de connoître : & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien, & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haine du mauvais nous ſont auſſi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conſcience ne ſont pas des jugements, mais des ſentiments ; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les ſentiments qui les apprécient ſont au dedans de nous, & c'eſt par eux ſeuls que nous connoiſſons la convenance ou diſconvenance qui exiſte entre nous & les choſes que nous devons rechercher ou fuir.

Exiſter pour nous, c'eſt ſentir ; notre ſenſibilité eſt inconteſtablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des ſentiments avant des idées. Quelle que ſoit la cauſe de notre être, elle a pourvu à notre conſervation en nous donnant des ſentiments convenables à notre nature, & l'on ne ſauroit nier qu'au moins ceux-là ne ſoient innés. Ces ſentiments, quant à l'individu, ſont l'amour de ſoi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le deſir du bien-être. Mais ſi, comme on n'en peut dou-

ter, l'homme eſt ſociable par ſa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres ſentiments innés, relatifs à ſon eſpece ; car, à ne conſidérer que le beſoin phyſique, il doit certainement diſperſer les hommes au lieu de les rapprocher. Or c'eſt du ſyſtême moral, formé par ce double rapport à ſoi-même & à ſes ſemblables, que naît l'impulſion de la conſcience. Connoître le bien, ce n'eſt pas l'aimer ; l'homme n'en a pas la connoiſſance innée : mais ſi-tôt que ſa raiſon le lui fait connoître, ſa conſcience le porte à l'aimer ; c'eſt ce ſentiment qui eſt inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il ſoit impoſſible d'expliquer par des conſéquences de notre nature, le principe immédiat de la conſcience indépendant de la raiſon même ; & quand cela ſeroit impoſſible, encore ne ſeroit-il pas néceſſaire : car puiſque ceux qui nient ce principe, admis & reconnu par tout le Genre-humain, ne prouvent point qu'il n'exiſte pas, mais ſe contentent de l'affirmer ; quand nous affirmons qu'il exiſte, nous ſommes tout auſſi bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage intérieur, & la voix de la conſcience qui dépoſe pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous éblouiſſent & confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos foibles yeux ſe rouvrent, ſe raffermiſſent, & bientôt nous

reverrons, ces mêmes objets aux lumieres de la raiſon, tels que nous les montroit d'abord la Nature : ou plutôt, ſoyons plus ſimples & moins vains ; bornons-nous aux premiers ſentiments que nous trouvons en nous-mêmes, puiſque c'eſt toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conſcience ! conſcience ! inſtinct divin ! immortelle & céleſte voix, guide aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre ; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme ſemblable à Dieu : c'eſt toi qui fais l'excellence de ſa nature, & la moralité de ſes actions; ſans toi je ne ſens rien en moi qui m'éleve au deſſus des bêtes, que le triſte privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement ſans regle, & d'une raiſon ſans principe.

Graces au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de Philoſophie ; nous pouvons être hommes ſans être ſavants : diſpenſés de conſumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres frais un guide plus aſſuré dans ce dédale immenſe des opinions humaines. Mais ce n'eſt pas aſſez que ce guide exiſte, il faut ſavoir le reconnoître & le ſuivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il ſi peu qui l'entendent ? Eh, c'eſt qu'il nous parle la langue de la Nature,

que tout nous a fait oublier ! La conſcience eſt timide, elle aime la retraite & la paix ; le monde & le bruit l'épouvantent ; les préjugés dont on la fait naître ſont ſes plus cruels ennemis ; elle fuit ou ſe tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la ſienne, & l'empêche de ſe faire entendre ; le fanatiſme oſe la contrefaire, & dicter le crime en ſon nom. Elle ſe rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus ; & après de ſi long mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me ſuis laſſé dans mes recherches de la froideur que je ſentois en moi ! Combien de fois la triſteſſe & l'ennui, verſant leur poiſon ſur mes premieres méditations, me les rendirent inſupportables ! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zele languiſſant & tiede à l'amour de la vérité. Je me diſois, pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'eſt pas ? Le bien moral n'eſt qu'une chimere ; il n'y a rien de bon que les plaiſirs des ſens. O quand on a une fois perdu le goût des plaiſirs de l'ame, qu'il eſt difficile de le reprendre ! Qu'il eſt plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu ! S'il exiſtoit un homme aſſez miſérable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie dont le ſouvenir le rendit content de lui-même, & bien aiſe d'avoir vécu, cet homme ſeroit incapable de

jamais ſe connoître ; & faute de ſentir quelle bonté convient à ſa nature, il reſteroit méchant par force, & ſeroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait ſur la terre entiere un ſeul homme aſſez dépravé, pour n'avoir jamais livré ſon cœur à la tentation de bien faire ? Cette tentation eſt ſi naturelle & ſi douce, qu'il eſt impoſſible de lui réſiſter toujours ; & le ſouvenir du plaiſir qu'elle a produit une fois, ſuffit pour la rappeller ſans ceſſe. Malheureuſement elle eſt d'abord pénible à ſatisfaire, on a mille raiſons pour ſe refuſer au penchant de ſon cœur ; la fauſſe prudence le reſſerre dans les bornes du *moi* humain, il faut mille efforts de courage pour oſer les franchir. Se plaire à bien faire eſt le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'eſt plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embraſſer, ſemblable au Prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne ſe montre enfin ſous ſa ſienne qu'à ceux qui n'ont point lâché priſe.

Combattu ſans ceſſe par mes ſentiments naturels qui parloient pour l'intérêt commun, & par ma raiſon qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faiſant le mal, aimant le bien, & toujours contraire à moi-

même, ſi de nouvelles lumieres n'euſſent éclairé mon cœur; ſi la vérité, qui fixa mes opinions, n'eût encore aſſuré ma conduite & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raiſon ſeule, quelle ſolide baſe peut-on lui donner? La vertu, diſent-ils, eſt l'amour de l'ordre: mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi ſur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raiſon claire & ſuffiſante pour le préférer. Dans le fond, leur prétendu principe eſt un pur jeu de mots; car je dis auſſi moi, que le vice eſt l'amour de l'ordre, pris dans un ſens différent. Il y a quelqu'ordre moral, par-tout où il y a ſentiment & intelligence. La différence eſt, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci ſe fait le centre de toutes choſes, l'autre meſure ſon rayon, & ſe tient à la circonférence. Alors il eſt ordonné, par rapport au centre commun, qui eſt Dieu, & par rapport à tous les cercles concentriques, qui ſont les créatures. Si la divinité n'eſt pas, il n'y a que le méchant qui raiſonne, le bon n'eſt qu'un inſenſé.

O mon enfant! puiſſiez-vous ſentir un jour de quel poids on eſt ſoulagé, quand, après avoir épuiſé la vanité des opinions humaines, & goûté l'amertume des paſſions, on trouve enfin ſi près de ſoi la route de la

ſageſſe, le prix des travaux de cette vie, & la ſource du bonheur dont on a déſeſpéré ! Tous les devoirs de la Loi naturelle, preſqu'effacés de mon cœur par l'injuſtice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle Juſtice qui me les impoſe, & qui me les voit remplir. Je ne ſens plus en moi que l'ouvrage & l'inſtrument du grand Etre, qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux ſiennes, & par le bon uſage de ma liberté : j'acquieſce à l'ordre qu'il établit, ſûr de jouir moi-même un jour de cet ordre, & d'y trouver ma félicité ; car quelle félicité plus douce que de ſe ſentir ordonné dans un ſyſtême où tout eſt bien ? En proie à la douleur, je la ſupporte avec patience, en ſongeant qu'elle eſt paſſagere, & qu'elle vient d'un corps qui n'eſt point à moi. Si je fais une bonne action ſans témoin, je ſais qu'elle eſt vue, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En ſouffrant une injuſtice, je me dis : l'Etre juſte, qui régit tout, ſaura bien m'en dédommager. Les beſoins de mon corps, les miſeres de ma vie, me rendent l'idée de la mort plus ſupportable ; ce ſeront autant de liens de moins à rompre quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame eſt-elle ſoumiſe à mes ſens, & enchainée à ce corps qui l'aſſervit & la gêne ? Je n'en ſais rien ; ſuis-je

entré dans les décrets de Dieu ? Mais je puis, ſans témérité, former de modeſtes conjectures. Je me dis : ſi l'eſprit de l'homme fût reſté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & ſuivre l'ordre qu'il verroit établi, & qu'il n'auroit nul intérêt à troubler ? Il ſeroit heureux, il eſt vrai : mais il manqueroit à ſon bonheur le degré le plus ſublime ; la gloire de la vertu & le bon témoignage de ſoi ; il ne ſeroit que comme les Anges, & ſans doute l'homme vertueux ſera plus qu'eux. Unie à un corps mortel par des liens non moins puiſſants qu'incompréhenſibles, le ſoin de la conſervation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle eſt pourtant capable de voir & d'aimer ; c'eſt alors que le bon uſage de ſa liberté devient à la fois le mérite & la récompenſe, & qu'elle ſe prépare un bonheur inaltérable, en combattant ſes paſſions terreſtres, & ſe maintenant dans ſa premiere volonté.

Que ſi même, dans l'état d'abaiſſement où nous ſommes durant cette vie, tous nos premiers penchans ſont légitimes, ſi tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons-nous d'être ſubjugués par eux ? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des choſes, les maux que nous nous faiſons, & les ennemis que nous armons contre nous-mêmes ? Ah, ne gâtons point

l'homme : il ſera toujours bon ſans peine, & toujours heureux ſans remords. Les coupables qui ſe diſent forcés au crime, ſont auſſi menteurs que méchants : comment ne voient-ils point que la foibleſſe dont ils ſe plaignent, eſt leur propre ouvrage ; que leur premiere dépravation vient de leur volonté : qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cedent enfin malgré eux, & les rendent irréſiſtibles ? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchants & foibles ; mais il dépendit d'eux de ne le pas devenir. O que nous reſterions aiſément maîtres de nous & de nos paſſions, même durant cette vie, ſi, lorſque nos habitudes ne ſont point encore acquiſes, lorſque notre eſprit commence à s'ouvrir, nous ſavions l'occuper des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoît pas ; ſi nous voulions ſincérement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & ſages ſelon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs ! Cette étude nous paroît ennuyeuſe & pénible, parce que nous n'y ſongeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos paſſions. Nous fixons nos jugements & notre eſtime avant de connoître le bien & le mal ; & puis rapportant tout à cette fauſſe meſure, nous ne donnons rien à ſa juſte valeur.

Il eſt un âge où le cœur libre encore, mais, ardent inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoît pas, le cherche avec une curieuſe incertitude, & trompé par les ſens, ſe fixe enfin ſur ſa vaine image, & croit le trouver où il n'eſt point. Ces illuſions ont duré trop long-temps pour moi. Hélas, je les ai trop tard connues, & n'ai pu tout-à-fait les détruire; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cauſe! Au moins elles ont beau me ſéduire, elles ne m'abuſent plus; je les connois pour ce qu'elles ſont, en les ſuivant je les mépriſe. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois ſon obſtacle. J'aſpire au moment où, délivré des entraves du corps, je ſerai *moi* ſans contradiction, ſans partage, & n'aurai beſoin que de moi pour être heureux; en attendant je le fuis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme preſque étrangere à mon être, & que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il ſe peut à cet état de bonheur, de force & de liberté, je m'exerce aux ſublimes contemplations. Je médite ſur l'ordre de l'Univers, non pour l'expliquer par de vains ſyſtêmes, mais pour l'admirer ſans ceſſe, pour adorer le ſage Auteur qui s'y fait ſentir. Je converſe avec lui, je pénetre toutes mes facultés de ſa divine eſſence; je

m'attendris à ſes bienfaits, je le bénis de ſes dons ; mais je ne le prie pas : que lui demanderois-je ? qu'il changeât pour moi le cours des choſes, qu'il fît des miracles en ma faveur ? Moi qui dois aimer par-deſſus tout l'ordre établi par ſa ſageſſe & maintenu par ſa Providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi ? Non, ce vœu téméraire mériteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire ; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné ? Ne m'a-t-il pas donné la conſcience pour aimer le bien, la raiſon pour le connoître ; la liberté pour le choiſir ? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuſe ; je le fais parce que je le veux : lui demander de changer ma volonté, c'eſt lui demander ce qu'il me demande ; c'eſt vouloir qu'il faſſe mon œuvre, & que j'en recueille le ſalaire : n'être pas content de mon état, c'eſt ne vouloir plus être homme, c'eſt vouloir autre choſe que ce qui eſt, c'eſt vouloir le déſordre & le mal. Source de juſtice & de vérité, Dieu clément & bon, dans ma confiance en toi, le ſuprême vœu de mon cœur eſt que ta volonté ſoit faite ! En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquieſce à ta bonté ; je crois partager d'avance la ſuprême félicité qui en eſt le prix.

Dans la juſte défiance de moi-même, la ſeule choſe que je lui demande, ou plutôt

que j'attends de ſa juſtice, eſt de redreſſer mon erreur ſi je m'égare, & ſi cette erreur m'eſt dangereuſe. Pour être de bonne foi, je ne me crois pas infaillible; mes opinions qui me ſemblent les plus vraies, ſont peut-être autant de menſonges : car quel homme ne tient pas aux ſiennes, & combien d'hommes ſont d'accord en tout? L'illuſion qui m'abuſe a beau me venir de moi, c'eſt lui ſeul qui m'en peut guérir. J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité; mais ſa ſource eſt trop élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable? c'eſt à elle à s'approcher.

LE BON PRÊTRE avoit parlé avec véhémence; il étoit ému, je l'étois auſſi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premieres Hymnes, & apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire; je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins ſolides qu'embarraſſantes, & que la perſuaſion étoit pour lui. A meſure qu'il me parloit ſelon ſa conſcience, la mienne ſembloit me confirmer ce qu'il m'avoit dit.

Les ſentiments que vous venez de m'expoſer, lui dis-je, me paroiſſent plus nouveaux par ce que vous avouez ignorer, que par ce que vous dites croire. J' y vois,

à peu de choſes près, le Théiſme ou la Religion naturelle, que les Chrétiens affectent de confondre avec l'Athéiſme ou l'irréligion, qui eſt la Doctrine directement oppoſée. Mais dans l'état actuel de ma Foi j'ai plus à remonter qu'à deſcendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de reſter préciſément au point où vous êtes, à moins d'être auſſi ſage que vous. Pour être au moins auſſi ſincere, je veux conſulter avec moi. C'eſt le ſentiment intérieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous-même qu'après lui avoir long-temps impoſé ſilence, le rappeller n'eſt pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos diſcours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si, après m'être bien conſulté, j'en demeure auſſi convaincu que vous, vous ſerez mon dernier apôtre, & je ſerai votre proſélyte juſqu'à la mort. Continuez cependant à m'inſtruire; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois ſavoir. Parlez-moi de la révélation, des Ecritures, de ces dogmes obſcurs, ſur leſquels je vais errant dès mon enfance, ſans pouvoir les concevoir ni les croire, & ſans ſavoir ni les admettre ni les rejetter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embraſſant, j'acheverai de vous dire ce que je penſe; je ne veux point vous ouvrir mon cœur à demi; mais le deſir que vous me

témoignez étoit néceſſaire ; pour m'autoriſer à n'avoir aucune réſerve avec vous. Je ne vous ai rien dit juſqu'ici que je ne cruſſe pouvoir vous être utile, & dont je ne fuſſe intimement perſuadé. L'examen qui me reſte à faire eſt bien différent : je n'y vois qu'embarras, myſtere, obſcurité, je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant ; & je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos ſentiments étoient plus ſtables, j'héſiterois de vous expoſer les miens ; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penſer comme moi *. Au reſte, ne donnez à mes diſcours que l'autorité de la raiſon ; j'ignore ſi je ſuis dans l'erreur. Il eſt difficile, quand on diſcute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif ; mais ſouvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne ſont que des raiſons de douter. Cherchez la vérité vous-même ; pour moi je ne vous promets que de la bonne foi.

Vous ne voyez dans mon expoſé que la Religion naturelle : il eſt bien étrange qu'il en faille un autre ! Par où connoîtrai-je cette néceſſité ? De quoi puis-je être coupable en ſervant Dieu ſelon les lumieres qu'il donne à mon eſprit, & ſelon les ſentiments qu'il inſpire à mon cœur ? Quelle

* Voila, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à préſent au Public.

pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à ſon auteur, puis-je tirer d'une doctrine poſitive, que je ne puiſſe tirer ſans elle du bon uſage de mes facultés? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la ſociété, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne ſoit pas une conſéquence du mien? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raiſon ſeule. Voyez le Spectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conſcieuce, à notre jugement? Qu'eſt-ce que les hommes nous diront de plus? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les paſſions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir, ils les aviliſſent; qu'aux myſteres inconcevables qui l'environnent, ils ajoutent des contradictions abſurdes; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel; qu'au lieu d'établir la paix ſur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, ſans ſavoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes, & les miſeres du genre humain.

On me dit qu'il falloit une révélation pour apprendre aux hommes la maniere

dont Dieu vouloit être ſervi : on aſſigne en preuve la diverſité des cultes bizarres qu'ils ont inſtitués ; & l'on ne voit pas que cette diverſité même vient de la fantaiſie des révélations. Dès que les Peuples ſe ſont aviſés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à ſa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une Religion ſur la terre.

Il falloit un culte uniforme ; je le veux bien : mais ce point étoit il donc ſi important, qu'il fallut tout l'appareil de la Puiſſance divine pour l'établir ? Ne confondons point le cérémonial de la Religion avec la Religion. Le culte que Dieu demande eſt celui du cœur, & celui-là, quand il eſt ſincere, eſt toujours uniforme : c'eſt avoir une vanité bien folle de s'imaginer que Dieu prenne un ſi grand intérêt à la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux geſtes qu'il fait à l'Autel, & à toutes ces génuflexions. Eh, mon ami, reſte de toute ta hauteur, tu ſeras toujours aſſez près de terre. Dieu veut être adoré en eſprit & en vérité : ce devoir eſt de toutes les Réligions, de tous les Pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'eſt purement une affaire de Police ; il ne faut point de révélation pour cela.

Je

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions jusqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaisser jusqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés qu'il a mis entre sa nature & la mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des instructions plus particulieres, & non content de faire Dieu semblable à l'homme, pour être privilégié moi-même parmi mes semblables, je voulois des lumieres surnaturelles ; je voulois un culte exclusif ; je voulois que Dieu m'eut dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu comme le point commun d'où partoient tous les croyants pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans la Religion naturelle que les éléments de toute Religion. Je considérois cette diversité de Sectes qui regnent sur la terre, & qui s'accusent mutuellement de mensonges & d'erreurs ; je demandois, *quelle est la bonne* ? Chacun me répondoit, c'est la mienne * ;

* *Tous*, dit un bon & sage Prêtre, *disent qu'ils la tiennent & la croient*, (*& tous usent de ce jargon*,) *que*

chacun disoit, moi seul & mes Partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. *Et comment sçavez-vous que votre Secte est la bonne ?* Parce que Dieu l'a dit. Et qui vous dit que Dieu l'a dit ? Mon Pasteur qui le sait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi croire, & ainsi je crois ; il m'assure que tous ceux qui disent autrement que lui mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi, pensois-je, la vérité n'est-elle pas une ? & ce qui est vrai chez-moi, peut-il être faux chez-vous ? si la méthode de celui qui suit la bonne route & celle de celui qui s'égare est la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre ? Leur choix est l'effet du hazard, le leur imputer est

---

non des hommes, ni d'aucune créature, ains de Dieu.

Mais à dire vrai, sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien ; elles sont, quoi qu'on die, tenues par mains & moyens humains : tesmoin premièrement la manière que les Religions ont été reçues au monde, & sont encore tous les jours par les particuliers. La Nation, le Pays le lieu donne la Religion ; l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient : nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahométans, Chrestiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes ; la Religion n'est pas de notre choix & élection : tesmoin après la vie & les mœurs si mal accordantes avec la Religion ; tesmoin que par occasions humaines & bien légeres, l'on va contre l'honneur de sa Religion. Charron, de la sagesse. L. II. Chap. 5. p. 257. Edition de Bordeaux 1601.

Il y a grande apparence que la sincere profession de foi du vertueux Théologal de Condom, n'eût pas été fort différente de celle du Vicaire Savoyard.

iniquité ; c'eſt récompenſer ou punir, pour être né dans tel ou dans tel Pays. Oſer dire que Dieu nous juge ainſi, c'eſt outrager ſa juſtice.

Ou toutes les Religions ſont bonnes & agréables à Dieu, ou s'il en eſt une qu'il preſcrive aux hommes, & qu'il les puniſſe de méconnoître, il lui a donné des ſignes certains & manifeſtes pour être diſtinguée & connue pour la ſeule véritable. Ces ſignes ſont de tous les temps & de tous les lieux, également ſenſibles à tous les hommes, grands & petits, ſavants & ignorants, Européens, Indiens, Afriquains, Sauvages. S'il étoit une Religion ſur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un ſeul mortel de bonne foi n'eût pas été frappé de ſon évidence, le Dieu de cette Religion ſeroit le plus inique & le plus cruel des Tyrans.

Cherchons-nous donc ſincérement la vérité ? Ne donnons rien au droit de la naiſſance & à l'autorité des Peres & des Paſteurs, mais rappellons à l'examen de la conſcience & de la raiſon tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier, ſoumets ta raiſon : autant m'en peut dire celui qui me trompe ; il me faut des raiſons pour ſoumettre ma raiſon.

Toute la Théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inſpection de l'univers, & par le bon uſage de mes facultés, ſe borne

à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en savoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne sauroient être l'autorité des hommes : car nul homme n'étant d'une autre espece que moi, tout ce qu'un homme connoît naturellement, je puis aussi le connoître, & un autre homme peut se tromper aussi-bien que moi : quand je crois ce qu'il dit, ce n'est pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'est donc au fond que celui de ma raison même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

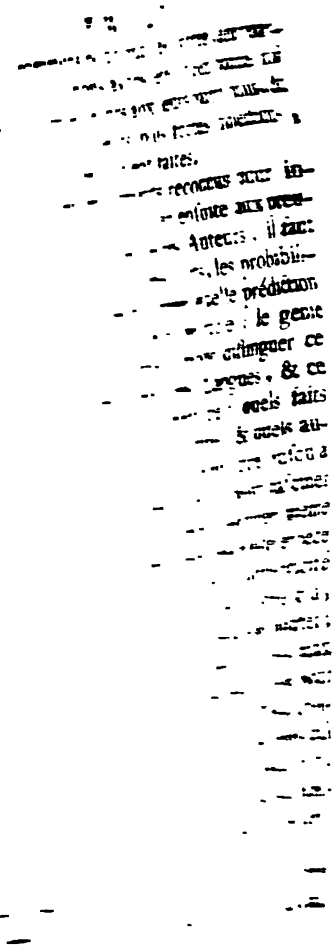
Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le juge ? Dieu lui-même a parlé ; écoutez sa révélation. C'est autre chose. Dieu a parlé ! voilà certes un grand mot. Et à qui a-t-il parlé ? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu ? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole. J'entends : ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même ; il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la séduction. Il vous en garantit, en manifestant la mission de ses Envoyés. Comment cela ? Par des prodiges. Et où sont ces prodiges ? Dans des livres. Et qui a fait ces livres ? Des hommes. Et qui a vu

ces prodiges ? Des hommes qui les attestent. Quoi ! toujours des témoignages humains ? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ? Que d'hommes entre Dieu & moi ? Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O si Dieu eût daigné me dispenser de tout ce travail, l'en aurois-je servi de moins bon cœur ?

Considérez, mon ami, dans quelle horrible discussion me voilà engagé : de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités : pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monuments de foi proposés dans tous les Pays du monde ; pour en assigner les temps, les lieux, les Auteurs, les occasions ! Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les pieces authentiques des pieces supposées ; pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux ; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumieres ; pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifié ; pour lever les contradictions qui restent ; pour juger quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux : si ces allégations leur ont été connues ; s'ils en ont fait assez de cas pour daigner y répondre ; si les livres étoient as-

à ce que je v
en savoir d
moyens ex
sauroient é
nul homme
moi, tout
rellement,
autre hor
que moi :
n'eſt pas p
le prouve
n'eſt donc
même, &
rels que
vérité.

Apô
à me d
lui-mê
C'eſt a
un gr
parlé
je rien
mes de
ce fo
que
en



l'organe de ſes volontés ſacrées : eſt-il raiſonnable, eſt-il juſte d'exiger que tout le genre humain obéiſſe à la voix de ce Miniſtre, ſans le lui faire connoître pour tel. Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques ſignes particuliers faits devant peu de gens obſcurs, & dont tout le reſte des hommes ne ſaura jamais rien que par ouï-dire ? Par tous les Pays du monde, ſi l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le Peuple & les ſimples diſent avoir vus, chaque ſecte ſeroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels ; & le plus grand de tous les miracles ſeroit que, là où il y a des fanatiques perſécutés, il n'y eût point de miracles. C'eſt l'ordre inaltérable de la Nature qui montre le mieux l'Etre ſuprême : s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne ſaurois plus qu'en penſer ; & pour moi, je crois trop en Dieu pour croire à tant de miracles ſi peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce la volonté du très-Haut ; reconnoiſſez à ma voix celui m'envoie. J'ordonne au Soleil de ir ſa courſe, aux étoiles de former re arrangement, aux montagnes de nir, aux flots de s'élever, à la terre endre un autre aſpect : à ſes merveilne reconnoîtra pas à l'inſtant le

Maître de la Nature ? Elle n'obéit point aux imposteurs ; leurs miracles se font dans des carrefours, dans des déserts, dans des chambres ; & c'est-là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de spectateurs déjà disposés à tout croire. Qui est-ce qui m'osera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi ? Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes besoin d'être prouvés, de quoi servent-ils ? Autant valoit n'en point faire.

Reste enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée ? car puisque ceux qui disent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux attestés nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant ; & puisque les Magiciens de Pharaon osoient, en présence même de Moyse, faire les mêmes signes qu'il faisoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans son absence n'eussent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité ? Ainsi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine *, de peur de prendre l'œuvre de

* Cela est formel en mille endroits de l'Ecriture, & entre autres dans le Deuteronome, Chapitre XIII. où il est dit que, si un Prophète annonçant des Dieux étrangers

du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce dialele ?

Cette Doctrine venant de Dieu, doit porter le sacré caractere de la Divinité ; non-seulement elle doit nous éclaircir les idées confuses que le raisonnement en trace dans notre esprit ; mais elle doit aussi nous proposer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par lesquels seuls nous concevons son essence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choses absurdes & sans raison, si elle ne nous inspiroit que des sentiments d'aversion pour

---

gers confirme ses discours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive; loin d'y avoir aucun égard, on doit mettre ce Prophete à mort. Quand donc les Païens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur mission par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de solide, qu'ils ne pussent à l'instant retorquer contre nous. Or que faire en pareil cas? Une seule chose: revenir au raisonnement, & laisser-là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'est-là du bon sens le plus simple, qu'on n'obscurcit qu'à force de distinctions tout au moins très-subtiles. Des subtilités dans le Christianisme! Mais Jesus-Christ a donc eu tort de promettre le Royaume des Cieux aux simples? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ses discours par féliciter les pauvres d'esprit, s'il faut tant d'esprit pour entendre sa Doctrine, & pour apprendre à croire en lui? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me soumettre, tout ira fort bien: mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée, mesurez vos raisonnements à la capacité d'un pauvre esprit ? ou je ne reconnois plus en vous le vrai disciple de votre Maître ; & ce n'est pas la Doctrine que vous m'annoncez.

nos semblables & de frayeur pour nous-mêmes, si elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourments, de peines, & se vantant de punir même les innocents, mon cœur ne seroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la Religion naturelle pour embrasser celle-là ; car vous voyez bien qu'il faudroit nécessairement opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirai-je à ses sectateurs. Celui qui commence par se choisir un seul Peuple, & proscrire le reste du Genre-humain, n'est pas le pere commun des hommes ; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément & bon que ma raison m'a montré.

A l'égard des dogmes; elle me dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappants par leur évidence. Si la Religion naturelle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes vérités qu'elle nous enseigne : c'est à la révélation de nous enseigner ces vérités d'une maniere sensible à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croie. La foi s'assure & s'affermit par l'entendement ; la meilleure de toutes les Religions est infailliblement la plus claire :

celui qui charge de myſteres, de contradictions le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'eſt point un Dieu de ténebres; il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'uſage; me dire de ſoumettre ma raiſon, c'eſt outrager ſon auteur. Le Miniſtre de la vérité ne tyranniſe point ma raiſon, il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, & ſans elle je ne ſaurois voir comment un homme en peut convaincre un autre, en lui prêchant une doctrine déraiſonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux priſes, & cherchons ce qu'ils pourront ſe dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inſpiré.

» La raiſon vous apprend que le tout » eſt plus grand que ſa partie? mais moi, » je vous apprends de la part de Dieu, » que c'eſt la partie qui eſt plus grande que » le tout.

Le Raiſonneur.

» Et qui êtes-vous, pour m'oſer dire » que Dieu ſe contredit; & à qui croirai-» je par préférence, de lui qui m'apprend » par la raiſon les vérités éternelles, ou de » vous qui m'annoncez de ſa part une ab-» ſurdité?

L'Inſpiré.

» A moi; car mon inſtruction eſt plus

» positive, & je vais vous prouver invinci-
» blement que c'eſt lui qui m'envoie.

Le Raiſonneur.

» Comment ! vous me prouverez que
» c'eſt Dieu qui vous envoie dépoſer con-
» tre lui ? Et de quel genre ſeront vos preu-
» ves pour me convaincre qu'il eſt plus
» certain que Dieu me parle par votre
» bouche, que par l'entendement qu'il m'a
» donné ?

L'Inſpiré.

» L'entendement qu'il vous a donné !
» Homme petit & vain ! comme ſi vous
» étiez le premier impie qui s'égare dans
» ſa raiſon corrompue par le péché !

Le Raiſonneur.

» Homme de Dieu, vous ne ſeriez pas,
» non plus, le premier fourbe qui donne
» ſon arrogance pour preuve de ſa miſſion.

L'Inſpiré.

» Quoi ! les Philoſophes diſent auſſi des
» injures !

Le Raiſonneur.

» Quelquefois, quand les Saints leur en
» donnent l'exemple.

L'Inſpiré.

» Oh ! moi j'ai le droit d'en dire : je
» parle de la part de Dieu.

Le Raiſonneur.

» Il ſeroit bon de montrer vos titres avant
» d'uſer de vos privileges.

L'Inspiré.

» Mes titres sont authentiques. La terre » & les cieux déposeront pour moi. Suivez » bien mes raisonnements, je vous prie.

Le Raisonneur.

» Vos raisonnements! vous n'y pensez » pas. M'apprendre que ma raison me trom- » pe, n'est-ce pas réfuter ce qu'elle m'aura » dit pour vous? Quiconque veut récuser » la raison, doit convaincre sans se servir » d'elle. Car, supposons qu'en raisonnant » vous m'ayiez convaincu; comment sau- » rai-je si ce n'est point ma raison corrom- » pue par le péché qui me fait acquiescer » à ce que vous me dites? D'ailleurs, quelle » preuve, quelle démonstration pourrez- » vous jamais employer, plus évidente que » l'axiome qu'elle doit détruire? Il est tout » aussi croyable qu'un bon syllogisme est » un mensonge, qu'il l'est que la partie est » plus grande que le tout.

L'Inspiré.

» Quelle différence! mes preuves sont » sans replique, elles sont d'un ordre sur- » naturel.

Le Raisonneur.

» Surnaturel! Que signifie ce mot? Je ne » l'entends pas.

L'Inspiré.

» Des changements dans l'ordre de la » Nature, des prophéties, des miracles, » des prodiges de toute espece.

Le Raisonneur.

» Des prodiges, des miracles ! je n'ai jamais » rien vu de tout cela.

L'Inspiré.

» D'autres l'ont vu pour vous. Des nuées » de témoins.... le témoignage des Peu- » ples....

Le Raisonneur.

» Le témoignage des Peuples est-il d'un » ordre surnaturel ?

L'Inspiré.

» Non ; mais quand il est unanime, il » est inconteſtable.

Le Raisonneur.

» Il n'y a rien de plus inconteſtable que » les principes de la raiſon, & l'on ne peut » autoriſer une abſurdité ſur le témoignage » des hommes. Encore une fois, voyons » des preuves ſurnaturelles ; car l'atteſta- » tion du Genre-humain n'en eſt pas une.

L'Inspiré.

» O cœur endurci ! la grace ne vous » parle point.

Le Raisonneur.

» Ce n'eſt pas ma faute ; car, ſelon vous, » il faut avoir déja reçu la grace pour ſavoir » la demander. Commencez donc à me » parler au lieu d'elle.

L'Inspiré.

» Ah, c'eſt ce que je fais, & vous ne » m'écoutez pas : mais que dites-vous des » prophéties ?

Le Raisonneur.

» Je dis premierement que je n'ai pas » plus entendu de prophéties, que je n'ai » vu de miracles. Je dis de plus, qu'aucune prophétie ne sauroit faire autorité » pour moi.

L'Inspiré.

» Satellite du Démon ! & pourquoi les » prophéties ne font-elles pas autorité pour » vous ?

Le Raisonneur.

» Parce que, pour qu'elles la fissent, il » faudroit trois choses dont le concours est » impossible ; savoir que j'eusse été témoin » de la prophétie, que je fusse témoin » de l'événement, & qu'il me fût démontré » que cet événement n'a pu quadrer fortuitement avec la prophétie : car fût-elle » plus précise, plus claire, plus lumineuse » qu'un axiome de Géométrie, puisque la » clarté d'une prédiction faite au hazard » n'en rend pas l'accomplissement impossible, cet accomplissement, quand il a lieu, » ne prouve rien à la rigueur pour celui » qui l'a prédit.

» Voyez donc à quoi se réduisent vos prétendues preuves surnaturelles, vos miracles, vos prophéties. A croire tout cela sur » la foi d'autrui, & à soumettre à l'autorité » des hommes l'autorité de Dieu parlant à » ma raison. Si les vérités éternelles que mon » esprit conçoit, pouvoient souffrir quel-

» qu'atteinte, il n'y auroit plus pour moi » nulle espece de certitude ; & loin d'être » sûr que vous me parlez de la part de Dieu, » je ne serois pas même assuré qu'il existe.

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce n'est pas tout. Parmi tant de Religions diverses qui se proscrivent & s'excluent mutuellement, une seule est la bonne, si tant est qu'une le soit. Pour la reconnoître, il ne suffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes, & dans quelque matiere que ce soit, on ne doit point condamner sans entendre * : il faut comparer les objections aux preuves ; il faut savoir ce que chacun oppose aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un sentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher sur quoi tant d'hommes se fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien simple pour croire qu'il suffit d'entendre les Docteurs de son parti pour s'instruire des raisons du parti con-

* Plutarque rapporte que les Stoïciens, entr'autres bizarres paradoxes, soutenoient que dans un jugement contradictoire il étoit inutile d'entendre les deux parties : car, disoient ils, ou le premier a prouvé son dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout est dit, & la partie adverse doit être condamnée ; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation exclusive, ressemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Si-tôt que chacun prétend avoir seul raison, pour choisir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on est injuste.

traire. Où ſont les Théologiens qui ſe piquent de bonne foi? où ſont ceux qui, pour réfuter les raiſons de leurs adverſaires, ne commencent pas par les affoiblir? Chacun brille dans ſon parti; mais tel au milieu des ſiens eſt fier de ſes preuves, qui feroit un fort ſot perſonnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous inſtruire dans les livres? quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de Bibliotheques il faut feuilleter, quelle immenſe lecture il faut faire! Qui me guidera dans le choix? Difficilement trouvera-t-on dans un Pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raiſon ceux de tous les partis: quand on les trouveroit, ils ſeroient bientôt réfutés. L'abſent à toujours tort, & de mauvaiſes raiſons dites avec aſſurance effacent aiſément les bonnes expoſées avec mépris. D'ailleurs, ſouvent rien n'eſt plus trompeur que les livres, & ne rend moins fidelement les ſentiments de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi Catholique ſur le Livre de Boſſuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la Doctrine avec laquelle on répond aux Proteſtants n'eſt point celle qu'on enſeigne au Peuple, & que le Livre de Boſſuet ne reſſemble gueres aux inſtructions du Prône. Pour bien juger d'une Reli-

gion, il ne faut pas étudier dans les Livres de ſes Sectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux; cela eſt fort différent. Chacun a ſes traditions, ſon ſens, ſes coutumes, ſes préjugés, qui ſont l'eſprit de ſa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands Peuples n'impriment point de Livres, & ne liſent pas les nôtres! Comment jugeront-ils de nos opinions? comment jugerons-nous des leurs? Nous les raillons, ils nous mépriſent; & ſi nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel Pays n'y a-t il pas des gens ſenſés, des gens de bonne foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la profeſſer, ne cherchent qu'à la connoître? Cependant chacun la voit dans ſon culte, & trouve abſurdes les cultes des autres Nations; donc ces cultes étrangers ne ſont pas ſi extravagants qu'ils nous ſemblent, ou la raiſon que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales Religions en Europe. L'une admet une ſeule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteſte, maudit les deux autres, les accuſe d'aveuglement, d'endurciſſement, d'opiniâtreté, de menſonge. Quel homme impartial oſera juger entr'elles, s'il n'a premierement bien peſé leurs preuves, bien écouté leurs raiſons? Celle

qui n'admet qu'une révélation eſt la plus ancienne, & paroit la plus ſûre : celle qui en admet trois, eſt la plus moderne, & paroit la plus conſéquente : celle qui en admet deux, & rejette la troiſieme, peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contr'elle ; l'inconſéquence ſaute aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres ſacrés ſont écrits en des Langues inconnues aux Peuples qui les ſuivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Perſans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes eux-mêmes ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien ſimple d'inſtruire les hommes, de leur parler toujours une Langue qu'ils n'entendent point ? On traduit ces livres, dira-t-on ; belle réponſe ! Qui m'aſſurera que ces Livres ſont fidélement traduits, qu'il eſt même poſſible qu'il le ſoient ; & quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait beſoin d'Interprete ?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme eſt obligé de ſavoir ſoit, enfermé dans des livres, & que celui qui n'eſt à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, ſoit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres ! Quelle manie ! Parce que l'Europe eſt pleine de

livres, les Européens les regardent comme indiſpenſables, ſans ſonger que ſur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes? Comment donc l'homme en auroit-il beſoin pour connoître ſes devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fuſſent faits? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il eſt diſpenſé de les ſavoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un auſſi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres ſectes pour établir directement leur doctrine? L'Egliſe décide que l'Egliſe a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de là, vous rentrez dans toutes nos diſcuſſions.

Connoiſſez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec ſoin ce que le Judaïſme allegue contr'eux? Si quelques-uns en ont vu quelque choſe, c'eſt dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'inſtruire des raiſons de leurs adverſaires! Mais commment faire? Si quelqu'un oſoit publier parmi nous des livres où l'on favoriſeroit ouvertement le Judaïſme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire *. Cette Police eſt commode &

* Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas

ſure pour avoir toujours raiſon. Il y a plaiſir à refuter des gens qui n'oſent parler.

Ceux d'entre nous qui ſont à portée de converſer avec des Juifs, ne ſont guere plus avancés. Les malheureux ſe ſentent à notre diſcrétion; la tyrannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs; ils ſavent combien peu l'injuſtice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne: qu'oſeront-ils dire ſans s'expoſer à nous faire crier au blaſphême? L'avidité nous donne du zele, & ils ſont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus ſavants, les plus éclairés ſont toujours les plus circonſpects. Vous convertirez quelque miſérable payé pour calomnier ſa ſecte; vous ferez parler quelques vils frippiers, qui céderont pour vous flatter; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs ſouriront en ſilence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils ſe ſentiroient en ſûreté, l'on eût auſſi bon marché d'eux? En Sorbonne, il eſt clair comme le jour que les prédictions du Meſſie

---

beſoin de commentaire. Dans le ſeizieme ſiecle, les Théologiens Catholiques ayant condamné au feu tous les Livres des Juifs, ſans diſtinction, l'illuſtre & ſavant Reuchlin, conſulté ſur cette affaire, s'en attira de terribles, qui faillirent le perdre, pour avoir ſeulement été d'avis qu'on pouvoit conſerver ceux de ces Livres qui ne faiſoient rien contre le Chriſtianiſme, & qui traitoient de matieres indifférentes à la Religion.

ſe rapportent à Jeſus-Chriſt. Chez les Rabbins d'Amſterdam, il eſt tout auſſi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raiſons des Juifs, qu'ils n'aient un Etat libre, des Ecoles, des Univerſités, où ils puiſſent parler & diſputer ſans riſque. Alors, ſeulement, nous pourrons ſavoir ce qu'ils ont à dire.

A Conſtantinople, les Turcs diſent leurs raiſons, mais nous n'oſons dire les nôtres; là, c'eſt notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même reſpect que nous exigeons, pour Jeſus-Chriſt, des Juifs qui n'y croient pas davantage: les Turcs ont-ils tort, avons-nous raiſon? Sur quel principe équitable réſoudrons-nous cette queſtion?

Les deux tiers du genre humain ne ſont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens; & combien de millions d'hommes n'ont jamais ouï parler de Moïſe, de Jeſus-Chriſt, ni de Mahomet? On le nie; on ſoutient que nos Miſſionnaires vont par-tout. Cela eſt bientôt dit: mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré juſqu'à préſent: Vont-ils dans la Tartarie méditerrannée ſuivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais Etranger n'approche, & qui, loin d'avoir ouï parler du Pape, connoiſſent à peine le

grand Lama ? Vont-ils dans les Continents immenſes de l'Amérique, où des Nations entieres ne ſavent pas encore que des Peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur ? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chaſſer pour jamais, & où leurs prédéceſſeurs ne ſont connus des générations qui naiſſent, que comme des intrigants ruſés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire ? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Aſie, annoncer l'Evangile a des milliers de pauvres eſclaves. Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde, pour qu'aucun Miſſionnaire ne puiſſe leur prêcher la Foi ? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été récluſes.

Quand il ſeroit vrai que l'Evangile eſt annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on ? La veille du jour que le premier Miſſionnaire eſt arrivé dans un Pays, il y eſt ſûrement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un-là ? N'y eût-il dans tout l'Univers qu'un ſeul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jeſus-Chriſt, l'objection ſeroit auſſi forte pour ce ſeul homme, que pour le quart du genre-humain.

Quand les Miniſtres de l'Evangile ſe ſont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raiſonnablement admettre ſur leur parole, & qui ne demandât

pas la plus exacte vérification ? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrémité du monde, dans je ne ſais quelle petite Ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce myſtere ſeront damnés. Voilà des choſes bien étranges pour les croire ſi vîte ſur la ſeule autorité d'un homme que je ne connois point ! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver ſi loin de moi les événements dont il vouloit m'obliger d'être inſtruit ? Eſt-ce un crime d'ignorer ce qui ſe paſſe aux Antipodes ? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémiſphere un Peuple Hébreu & une ville de Jéruſalem ? Autant vaudroit m'obliger de ſavoir ce qui ſe fait dans la lune. Vous venez, dites-vous me l'apprendre ; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere, ou pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en n'avoir jamais rien ſu ? Doit-il être éternellement puni de votre pareſſe, lui qui étoit ſi bon, ſi bienfaiſant, & qui ne cherchoit que la vérité ? Soyez de bonne foi, puis mettez-vous à ma place : voyez ſi je dois, ſur votre ſeul témoignage, croire toutes les choſes incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injuſtices avec le Dieu juſte que vous m'annoncez. Laiſſez-moi, de grace, aller voir ce Pays lointain, où s'opérerent tant de merveilles inouies dans celui-ci ; que j'aille ſavoir pourquoi

quoi les habitans de cette Jérusalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu? Que ferai je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, dispersés, opprimés, asservis; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même Ville. Assurément ils ont bien mérité tout cela: mais les Habitans d'aujourd'hui, que disent-ils du déicide de leurs Prédécesseurs? Ils le nient, ils ne reconnoissent pas non-plus Dieu pour Dieu: autant valoit donc laisser les enfants des autres.

Quoi! dans cette même Ville où Dieu est mort, les Anciens ni les nouveaux Habitants ne l'ont point reconnu; & vous voulez que je le reconnoisse, moi qui suis né deux mille ans après à deux mille lieues de là! Ne voyez vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce Livre que vous appellez sacré, & auquel je ne comprends rien, je dois sçavoir par d'autres que vous, quand & par qui il a été fait, comment il s'est conservé, comment il vous est parvenu, ce que disent dans le Pays, pour leurs raisons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils sachent aussi-bien que vous tout ce que vous m'apprenez? Vous sentez bien qu'il faut nécessairement que j'aille en Europe, en Asie, en Palestine, examiner tout par moi-même; il faudroit que je fusse fou pour vous écouter ayant ce temps-là.

Non-seulement ce discours me paroît raisonnable, mais je soutiens que tout homme sensé doit, en pareil cas, parler ainsi, & renvoyer bien loin le Missionnaire qui, avant la vérification des preuves, veut se dépêcher de l'instruire & de le baptiser. Or je soutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections n'aient autant & plus de force que contre le Christianisme. D'où il suit que s'il n'y a qu'une Religion véritable, & que tout homme soit obligé de la suivre sous peine de damnation, il faut passer sa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les Pays où elles sont établies : nul n'est exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de se fier au jugement d'autrui. L'Artisan qui ne vit que de son travail, le Laboureur qui ne sait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine sortir de son lit, tous, sans exception, doivent étudier, méditer, disputer, voyager, parcourir le monde : il n'y aura plus de Peuple fixe & stable ; la terre entiere ne sera couverte que de Pélerins allant, à grands frais & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y suit. Alors, adieu les Métiers, les Arts, les Sciences humaines, & toutes les occupations civiles ; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de Religion : à

grand'peine celui qui aura joui de la santé la plus robuste, le mieux employé son temps, le mieux usé de sa raison, vécu le plus d'années, saura-t-il dans sa vieillesse à quoi s'en tenir; & ce sera beaucoup s'il apprend avant sa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre prise à l'autorité des hommes? A l'instant vous lui rendez tout: & si le fils d'un Chrétien fait bien de suivre, sans un examen profond & impartial, la Religion de son pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de suivre de même la Religion du sien? Je défie tous les Intolérants du monde de répondre à cela rien qui contente un homme sensé.

Pressés par ces raisons, les uns aiment mieux faire Dieu injuste, & punir les innocents du péché de leur Pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres se tirent d'affaire, en envoyant obligeamment un Ange instruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet Ange! Non contents de nous asservir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la nécessité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle absurdité menent l'orgueil & l'intolérance, quand chacun veut abonder dans son sens, & croire avoir raison exclusivement au reste du Genre-humain. Je prends à témoin ce Dieu de

paix que j'adore & que je vous annonce ; que toutes mes recherches ont été sinceres ; mais voyant qu'elles étoient, qu'elles seroient toujours sans succès, & que je m'abymois dans un océan sans rives, je suis revenu sur mes pas, & j'ai resserré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pu croire que Dieu m'ordonnât, sous peine de l'enfer, d'être si savant. J'ai donc refermé tous les Livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la Nature. C'est dans ce grand & sublime Livre que j'apprends à servir & adorer son divin Auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une Langue intelligible à tous les esprits. Quand je serois né dans une Isle déserte, quand je n'aurois point vu d'autres hommes que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'est fait anciennement dans un coin du monde ; si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus ?

A l'égard de la révélation, si j'étois meilleur raisonneur, ou mieux instruit, peut-être sentirois-je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître ;

mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contr'elle des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour & contre, que ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette ; je rejette seulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue est incompatible avec la justice de Dieu, & que, loin de lever par-là les obstacles au salut, il les eût multipliés, il les eût rendus insurmontables pour la plus grande partie du Genre-humain. A cela près, je reste sur ce point dans un doute respectueux. Je n'ai pas la présomption de me croire infaillible : d'autres hommes ont pu décider ce qui me semble indécis ; je raisonne pour moi, & non pas pour eux ; je ne les blâme ni ne les imite : leur jugement peut être meilleur que le mien ; mais il n'y a pas de ma faute si ce n'est pas le mien.

Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs !

quelle grace touchante dans ſes inſtructions ! quelle élévation dans ſes maximes ! quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours ! quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans ſes réponſes ! quel empire ſur ſes paſſions ! Où eſt l'homme, où eſt le Sage qui ſait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation ? Quand Platon peint ſon juſte imaginaire * couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jeſus-Chriſt : la reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les Peres l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oſer comparer le fils de Sophroniſque au fils de Marie ! Quelle diſtance de l'un à l'autre ! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage ; & ſi cette facile mort n'eût honoré ſa vie, on douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit, fut autre choſe qu'un ſophiſte. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient miſe en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice ; Léonidas étoit mort pour ſon pays avant que Socrate eût fait un de-

* De Rep. Dial. 2.

voit d'aimer la partie ; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété : avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple * ? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les Peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jesus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un Peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente & qui pleure ; Jesus au milieu d'un supplice affreux prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort de Socate sont d'un sage, la vie & la mort de Jesus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, & les faits de Socate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jesus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire, il seroit plus inconcevable

* Voyez dans le discours sur la Montagne, le stile qu'il fait lui-même de la morale de Moïse à la sienne. *Matth. ch. 5, v. 22, & ſuiv.*

que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale, & l'Evangile a des caracteres de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Etre toujours modeste & circonspect, mon enfant; respecter en silence ce qu'on ne sçauroit ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui seul sait la vérité.

Voilà le scepticisme involontaire où je suis resté; mais ce scepticisme ne m'est nullement pénible, parce qu'il ne s'étend pas aux points essentiels à la pratique, & que je suis bien décidé sur les principes de tous mes devoirs. Je sers Dieu dans la simplicité de mon cœur. Je ne cherche à savoir que ce qui importe à ma conduite; quant aux dogmes qui n'influent ni sur les actions, ni sur la morale, & dont tant de gens se tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les Religions particulieres, comme autant d'institutions salutaires qui prescrivent dans chaque Pays une maniere uniforme d'honnorer

Dieu

Dieu par un culte public, & qui peuvent toutes avoir leurs raisons dans le climat, dans le Gouvernement, dans le génie du Peuple, ou dans quelqu'autre cause locale qui rend l'une préférable à l'autre, selon les temps & les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y sert Dieu convenablement; le culte essentiel est celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il est sincere, sous quelque forme qu'il lui soit offert. Appellé dans celle que je professe au service de l'Eglise, j'y remplis avec toute l'exactitude possible les soins qui me sont prescrits, & ma conscience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous savez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permission de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je disois la Messe avec la légéreté qu'on met à la longue aux choses les plus graves quand on les fait trop souvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célebre avec plus de vénération : je me pénetre de la Majesté de l'Etre suprême, de sa présence, de l'insuffisance de l'esprit humain, qui conçoit si peu ce qui se rapporte à son Auteur. En songeant que je lui porte les vœux du Peuple sous une forme prescrite, je suis avec soin tous les Rites; je récite attentivement; je m'applique à n'omettre jamais, ni le moindre mot, ni la

moindre cérémonie : quand j'approche du moment de la consécration, je me recueille pour la faire avec toutes les dispositions qu'exige l'Eglise & la grandeur du Sacrement ; je tâche d'anéantir ma raison devant la suprême intelligence ; je me dis, qui es-tu, pour mesurer la Puissance infinie ? Je prononce avec respect les mots Sacramentaux, & je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoi qu'il en soit de ce Mystere inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du ministere sacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les sublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire ; &, tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la Religion aimable ; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout homme est obligé de croire : mais à Dieu ne plaise que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolérance ; que jamais je les porte à détester leur prochain ; à dire à d'autres hommes, vous serez damnés ! * Si j'étois dans un rang

* Le devoir de suivre & d'aimer la Religion de son pays ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à la

plus remarquable, cette réserve pourroit m'attirer des affaires ; mais je suis trop petit pour avoir beaucoup à craindre, & je ne puis guere tomber plus bas que je ne suis. Quoi qu'il arrive, je ne blasphêmerai pas contre la Justice Divine, & ne mentirai point contre le Saint-Esprit.

J'ai long-temps ambitionné l'honneur d'être Curé ; je l'ambitionne encore, mais je ne l'espere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de si beau que d'être Curé. Un bon Curé est un Ministre de bonté, comme un bon Magistrat est un Ministre de justice. Un Curé n'a jamais de mal à faire ; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il est toujours à sa place quand il le sollicite, & souvent il l'obtient quand il sait se faire respecter. O si jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à desservir, je serois heureux ; car il me semble que je ferois le bonheur de mes Paroissiens ! Je ne les rendrois pas riches, mais je partagerois leur pauvreté ; j'en ôterois la flétris-

bonne morale, tels que celui de l'intolérance. C'est ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du Genre-humain. La distinction entre la tolérance civile & la tolérance théologique, est puérile & vaine. Ces deux tolérances sont inséparables, & l'on ne peut admettre l'une sans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

ſure & le mépris, plus inſupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité, qui chaſſent ſouvent la miſere, & la font toujours ſupporter. Quand ils verroient que je ne ſerois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à ſe conſoler de leur ſort, & à vivre contents comme moi. Dans mes inſtructions, je m'attacherois moins à l'eſprit de l'Egliſe, qu'à l'eſprit de l'Evangile, où le dogme eſt ſimple & la morale ſublime, où l'on voit peu de pratiques religieuſes, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enſeigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils viſſent bien que tout ce que je leur dis, je le penſe. Si j'avois des Proteſtants dans mon voiſinage ou dans ma Paroiſſe, je ne les diſtinguerois point de mes vrais Paroiſſiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à ſe regarder comme freres, à reſpecter toutes les Religions, & à vivre en paix chacun dans la ſienne. Je penſe que ſolliciter quelqu'un de quitter celle où il eſt né, c'eſt le ſolliciter de mal faire, & par conſéquent faire mal ſoi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public: dans tout pays reſpectons les Loix, ne troublons point le culte qu'elles preſcrivent, ne portons point les Citoyens à la déſobéiſſance; car nous ne ſa-

vons point certainement si c'est un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous savons très-certainement que c'est un mal de désobéir aux Loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous réciter de bouche ma profession de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur : vous êtes le premier à qui je l'ai faite ; vous êtes le seul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reste quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paisibles, ni alarmer la foi des simples par des difficultés qu'ils ne peuvent résoudre, & qui les inquiétent sans les éclairer. Mais quand une fois tout est ébranlé, on doit conserver le tronc aux dépens des branches : les consciences agitées, incertaines, presqu'éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont besoin d'être affermies & réveillées ; &, pour les rétablir sur la base des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottants, auxquelles elles pensent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'esprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit sa forme & son caractere, & où l'on se détermine pour toute la vie, soit en bien, soit en mal. Plus tard la substance est durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus sûr de moi-même,

j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & déciſif ; mais je ſuis homme, ignorant, ſujet à l'erreur : que pouvois-je faire ? Je vous ai ouvert mon cœur ſans réſerve ; ce que je tiens pour ſûr, je vous l'ai donné pour tel ; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions ; je vous ai dit mes raiſons de douter & de croire. Maintenant c'eſt à vous de juger : vous avez pris du temps ; cette précaution eſt ſage, & me fait bien penſer de vous. Commencez par mettre votre conſcience en état de vouloir être éclairée. Soyez ſincere avec vous-même. Appropriez-vous de mes ſentiments ce qui vous aura perſuadé, rejettez le reſte. Vous n'êtes pas encore aſſez dépravé par le vice, pour riſquer de mal choiſir. Je vous propoſerois d'en conférer entre nous ; mais ſi-tôt qu'on diſpute, on s'échauffe : la vanité, l'obſtination s'en mêlent, la bonne foi n'y eſt plus. Mon ami, ne diſputez jamais ; car on n'éclaire par la diſpute ni ſoi, ni les autres. Pour moi ce n'eſt qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti ; je m'y tiens, ma conſcience eſt tranquille, mon cœur eſt content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes ſentiments, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon eſprit déjà moins actif ſeroit moins en état de la connoître. Je reſterai comme je ſuis, de

peur qu'insensiblement le goût de la contemplation, devenant une passion oiseuse, ne m'attiédît sur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber dans mon premier pyrrhonisme, sans retrouver la force d'en sortir. Plus de la moitié de ma vie est écoulée: je n'ai plus que le temps qu'il me faut pour en mettre à profit le reste, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'est malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur, sait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuissance de m'en tirer par mes propres lumieres, le seul moyen qui me reste pour en sortir est une bonne vie; & si des pierres mêmes Dieu peut susciter des enfants à Abraham, tout homme a droit d'espérer d'être éclairé lorsqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penser comme je pense, que mes sentiments soient les vôtres, & que nous ayions la même profession de foi, voici le conseil que je vous donne. N'exposez plus votre vie aux tentations de la misere & du désespoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des étrangers, & cessez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la Religion de vos peres, suivez-la dans la sincérité de votre cœur, & ne la quittez plus: elle est très-simple & très-sainte; je la crois, de toutes les Religions qui sont sur la terre, celle dont la morale est

la plus pure, & dont la raiſon ſe contente le mieux. Quant aux frais du voyage, n'en ſoyez point en peine, on y pourvoira. Ne craignez pas non plus la mauvaiſe honte d'un retour humiliant; il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout ſe pardonne, mais où l'on ne peche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre conſcience, mille vains obſtacles diſparoîtront à ſa voix. Vous ſentirez que, dans l'incertitude où nous ſommes, c'eſt une inexcuſable préſomption de profeſſer une autre Religion que celle où l'on eſt né, & une fauſſeté de ne pas pratiquer ſincérement celle qu'on profeſſe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuſe au tribunal du Souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on ofa choiſir ſoi-même?

Mon fils, tenez votre ame en état de déſirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au ſurplus, quelque parti que vous puiſſiez prendre, ſongez que les vrais devoirs de la Religion ſont indépendants des inſtitutions des hommes; qu'un cœur juſte eſt le vrai temple de la Divinité; qu'en tout pays & dans toute ſecte, aimer Dieu par-deſſus tout, & ſon prochain comme ſoi-même, eſt le ſommaire de la loi; qu'il n'y a point de Religion qui diſpenſe des devoirs de la morale; qu'il n'y

à de vraiment essentiels que ceux-là; que le culte intérieur est le premier de ces devoirs, & que sans la foi nulle véritable n'existe.

Fuyez ceux qui, sans prétexte d'expliquer la nature, sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la derniere consolation de leur misere, aux puissants & aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes: je le crois comme eux, & c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité *.

* Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de sophismes, que ce seroit une entreprise immense & téméraire de vouloir les relever tous; c'est déja beaucoup d'en noter quelques-uns à mesure

Bon jeune homme, soyez sincere & vrai sans orgueil ; sachez être ignorant, vous ne tromperez ni vous, ni les autres. Si ja-

---

qu'ils se présentent. Un des plus familiers au parti philosophiste, est d'opposer un Peuple supposé de bons Philosophes, à un Peuple de mauvais Chrétiens; comme si un Peuple de vrais Philosophes étoit plus facile à faire qu'un Peuple de vrais Chrétiens ! Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre ; mais je sais bien que, dès qu'il est question de Peuples, il en faut supposer qui abuseront de la Philosophie sans Religion, comme les nôtres abusent de la Religion sans Philosophie, & cela me paroît changer beaucoup l'état de la question.

Bayle a très-bien prouvé que le Fanatisme est plus pernicieux que l'Athéïsme, & cela est incontestable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'est pas moins vrai, c'est que le Fanatisme, quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que l'irréligion, & en général l'esprit raisonneur & philosophique, attache à la vie, efféminé, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & frappe ainsi à petit bruit les vrais fondements de toute Société : car ce que les intérêts particuliers ont de commun, est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

Si l'Athéïsme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien ; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes: mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espece, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la po-

mais vos talents cultivés vous mettent en état de parler aux hommes, ne leur parlez jamais que selon votre conscience, sans

---

pulation qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort ; elle est plus destructive que la guerre même.

Ainsi le Fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres : mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la Doctrine, si elles en découlent nécessairement ; & c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. Reste à savoir encore si la Philosophie à son aise & sur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, & si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la Philosophie ne peut faire aucun bien, que la Religion ne le fasse encore mieux ; & la Religion en fait beaucoup que la Philosophie ne sauroit faire.

Par la pratique, c'est autre chose ; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa Religion quand il en a une, cela est vrai : la plupart n'en ont guère & ne suivent point du tout celle qu'ils ont ; cela est encore vrai : mais enfin quelques uns en ont une, la suivent du moins en partie ; & il est indubitable que des motifs de Religion les empêchent souvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt ; que s'en suit-il, sinon qu'un tel Moine lui avoit confié ? Si Pascal en eût nié un, cela prouveroit que Pascal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine !... Les gens qui font trafic de la Religion sont-ils donc ceux qui en ont ? Tous les crimes qui se font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la Religion soit inutile ; mais que très-peu de gens ont de la Religion.

vous embarraſſer s'ils vous applaudiront. L'abus du ſavoir produit l'incrédulité. Tout Savant dédaigne le ſentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe

---

Nos Gouvernements modernes doivent inconteſtablement au Chriſtianiſme leur plus ſolide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins ſanguinaires: cela ſe prouve par le fait; en les comparant aux Gouvernements anciens. La Religion mieux connue, écartant le fanatiſme, a donné plus de douceur aux mœurs Chrétiennes. Ce changement n'eſt point l'ouvrage des lettres; car par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus reſpectée: les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miſéricorde ſont l'ouvrage de l'Evangile! que de reſtitutions, de réparations la Confeſſion ne fait-elle point faire chez les Catholiques? Chez nous combien les approches des temps de communion n'operent-elles point de réconciliations & d'aumônes? Combien le Jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les uſurpateurs moins avides? Que de miſere ne prévenoit-il pas? La fraternité légale uniſſoit toute la Nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux, on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuſes ſont innombrables. Ils ſont, par principe de Religion, hoſpitaliers même envers les ennemis de leur culte.

» Les Mahométans diſent, ſelon Chardin, qu'après » l'examen qui ſuivra la réſurrection univerſelle, » tous les corps iront paſſer un pont appellé *Pont-Serrho*, qui eſt jetté ſur le feu éternel, pont qu'on » peut appeller, diſent-ils, le troiſieme & dernier » examen & le vrai jugement final, parce que c'eſt-» là où ſe fera la ſéparation des bons d'avec les mé-» chants.... &c.

» Les Perſans, pourſuit Chardin, ſont fort infatués » de ce pont; & lorſque quelqu'un ſouffre une injure » dont, par aucune voie, ni dans aucun temps, il » ne peut avoir raiſon, ſa derniere conſolation eſt de » dire: *Eh bien, par le Dieu vivant, tu me le paieras*

Philosophie mene à l'esprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatisme. Evitez ces extrêmités; restez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous paroîtra l'être dans la simplicité de votre cœur, sans jamais vous en détourner par

» *au double au dernier jour; tu ne passeras point le Poul-*
» *Serrho, que tu me me satisfasses auparavant, je m'attache-*
» *rai au bord de ta veste, & me jetterai à tes jambes.* J'ai vu
» beaucoup de gens éminents, & de toutes sortes de
» professions, qui, appréhendant qu'on ne criât ainsi
» *Hare* sur eux au passage de ce pont redoutable,
» sollicitoient ceux qui se plaignoient d'eux de leur
» pardonner: cela m'est arrivé cent fois à moi-mê-
» me. Des gens de qualité qui m'avoient fait faire,
» par importunité, des démarches autrement que je
» n'eusse voulu, m'abordoient au bout de quelque
» temps, qu'ils pensoient que le chagrin en étoit pas-
» sé, & me disoient, *je te prie, halal becom antchisra*,
» c'est-à-dire, *rends moi cette affaire licite ou juste.* Quel-
» ques-uns même m'ont fait des présens & rendu
» des services, afin que je leur pardonnasse en décla-
» rant que je le faisois de bon cœur; de quoi la cau-
» se n'est autre que cette créance qu'on ne passera
» point le pont de l'Enfer qu'on n'ait rendu le der-
» nier quatrin à ceux qu'on a oppressés. *T. 7 in-12,*
» *p.* 50. »

Croirai-je que l'idée de ce pont, qui répare tant d'iniquités, n'en prévient jamais? Que si l'on ôtoit aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leur tyrans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aise, & les délivreroit du soin d'appaiser ces malheureux? Il est donc faux que cette Doctrine ne fut pas nuisible; elle ne seroit donc pas la vérité

Philosophe, tes loix morales sont fort belles, mais, montre m'en, de grâce, la sanction. Cesse, un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho*.

vanité ni par foibleſſe. Oſez confeſſer Dieu chez les Philoſophes; oſez prêcher l'humanité aux intolérants. Vous ſerez ſeul de votre parti, peut-être; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous diſpenſera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïſſent, qu'ils liſent ou mépriſent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui eſt vrai, faites ce qui eſt bien; ce qui importe à l'homme eſt de remplir ſes devoirs ſur la terre, & c'eſt en s'oubliant qu'on travaille pour ſoi. Mon enfant, l'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'eſpoir du Juſte qui ne trompe point.

J'Ai tranſcrit cet Ecrit, non comme une regle des ſentiments qu'on doit ſuivre en matiere de Religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raiſonner avec ſon Eleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du Pays où l'on eſt né, les ſeules lumieres de la raiſon ne peuvent dans l'inſtitution de la Nature nous mener plus loin que la Religion naturelle, & c'eſt à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être ſon guide; c'eſt à lui ſeul de la choiſir.

Nous travaillons de concert avec la Nature, &, tandis qu'elle forme l'homme physique, nous tâchons de former l'homme moral ; mais nos progrès ne sont pas les mêmes. Le corps est déjà robuste & fort, que l'ame est encore languissante & foible ; & quoi que l'art humain puisse faire, le tempéramment précede toujours la raison. C'est à retenir l'un, & à exciter l'autre, que nous avons jusqu'ici donné tous nos soins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit possible. En développant le naturel, nous avons donné le change à sa sensibilité naissante ; nous l'avons réglée en cultivant la raison. Les objets intellectuels modéroient l'impression des objets sensibles. En remontant au principe des choses, nous l'avons soustrait à l'empire des sens ; il étoit simple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de son Auteur.

Quand nous en sommes venus-là, quelles nouvelles prises nous nous sommes données sur notre Eleve ! que de nouveaux moyens nous avons de parler à son cœur ! C'est alors seulement qu'il trouve son véritable intérêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes, & sans y être forcé par les Loix, à être juste entre Dieu & lui, à remplir son devoir, même aux dépens de sa vie, & à porter dans son cœur la vertu, non-seulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfére toujours

l'amour de soi, mais pour l'amour de l'Auteur de son être, amour qui se confond avec ce même amour de soi ; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conscience & la contemplation de cet Être suprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien usé de celle-ci. Sortez de là, je ne vois plus qu'injustice, hypocrisie & mensonge parmi les hommes ; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte nécessairement sur toutes choses, apprend à chacun d'eux à parer le vice du masque de la vertu. Que tous les autres hommes fassent mon bien aux dépens du leur, que tout se rapporte à moi seul, que tout le Genre-humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la misere, pour m'épargner un moment de douleur ou de faim ; tel est le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma vie ; quiconque a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'est qu'un menteur, ou un insensé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je sens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile sous les mêmes traits ; vous vous le figurerez toujours semblable à vos jeunes gens ; toujours étourdi, pétulent, volage ; errant de fête en fête, d'amusement en amusement, sans jamais pouvoir se fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif,

platif, un Philoſophe, un vrai Théologien, d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux, dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz : ce rêveur pourſuit toujours ſa chimere ; en nous donnant un Eleve de ſa façon, il ne le forme pas ſeulement ; il le crée, il le tire de ſon cerveau ; & croyant toujours ſuivre la Nature, il s'en écarte à chaque inſtant. Moi, comparant mon Eleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri ſi différemment, c'eſt preſque un miracle s'il leur reſſemble en quelque choſe. Comme il a paſſé ſon enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeuneſſe, il commence à prendre dans ſa jeuneſſe la regle à laquelle on les a ſoumis enfants ; cette regle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voient que la longue tyrannie des maîtres ; ils croient ne ſortir de l'enfance qu'en ſecouant toute eſpece de joug * ; ils ſe dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus, comme un priſonnier délivré des fers, étend, agite & fléchit ſes membres.

Emile, au contraire, s'honore de ſe faire homme, & de s'aſſujettir au joug de la rai-

* Il n'y a perſonne qui voie l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en ſortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs ſoient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'eſt pas grande, & où chacun craint toujours d'être confondu avec ſon inférieur.

ſon naiſſante ; ſon corps déjà formé n'a plus beſoin des mêmes mouvements, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que ſon eſprit à moitié développé cherche à ſon tour à prendre l'eſſor. Ainſi l'âge de raiſon n'eſt pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raiſonnement.

Voulez-vous ſavoir leſquels d'eux ou de lui ſont mieux en cela dans l'ordre de la Nature? conſidérez les différences dans ceux qui en ſont plus ou moins éloignés : obſervez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils ſont auſſi pétulants que les vôtres. *Durant l'enfance des Sauvages*, dit le Sr. le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à différents jeux qui leur agitent le corps ; mais à peine ont-ils atteint l'âge de l'adoleſcence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs : ils ne s'appliquent plus guere qu'à des jeux ſérieux ou de hazard* *. Emile, ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes payſans & des jeunes ſauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandiſſant. Toute la différence eſt qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour ſe nourrir, il a dans ſes travaux & dans ſes jeux appris à penſer. Parvenu donc à ce terme par cette route, il ſe trouve tout diſpoſé pour celle où je l'introduis ; les ſujets de

* Aventures du Sieur C. le Beau, Avocat en Parlement, T. II. P. 70.

réflexions que je lui préſente irritent ſa curioſité, parce qu'ils ſont beaux par eux-mêmes, qu'ils ſont tout nouveaux pour lui, & qu'il eſt en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchiſmes, comment vos jeunes gens ne ſe refuſeroient-ils pas à l'application d'eſprit qu'on leur a rendu triſte, aux lourds préceptes dont on n'a ceſſé de les accabler, aux méditations ſur l'Auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaiſirs ? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'averſion, dégoût ; la contrainte les en a rebutés : le moyen déſormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à diſpoſer d'eux ? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfants. C'eſt la même choſe pour mon Eleve : quand il devient homme, je lui parle comme à un homme, & ne lui dis que des choſes nouvelles ; c'eſt préciſément parce qu'elles ennuient les autres, qu'il doit les trouver de ſon goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du temps, en retardant au profit de la raiſon le progrès de la Nature ; mais ai-je en effet retardé ce progrès ? Non : je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer ; j'ai balancé par des leçons d'une autre eſpece les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le

torrent de nos institutions l'entraîne, l'attire en sens contraire par d'autres institutions, ce n'est pas l'ôter de sa place, c'est l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin; il faut qu'il arrive. Puisqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il se reproduise, afin que l'espece dure & que l'ordre du monde soit conservé. Quand, par les signes dont j'ai parlé, vous pressentirez le moment critique, à l'instant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'est votre Disciple encore, mais ce n'est plus votre Eleve. C'est votre ami, c'est un homme; traitez-le désormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité lorsqu'elle m'est le plus nécessaire? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il sait le moins se conduire, & qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en use? Vos droits! Qui vous dit d'y renoncer? Ce n'est qu'à présent qu'ils commencent pour lui. Jusqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruse; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues; il falloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné son cœur. La raison, l'amitié, la reconnoissance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître.

Le vice ne l'a point encore rendu ſourd à leur voix. Il n'eſt ſenſible encore qu'aux paſſions de la Nature. La premiere de toutes, qui eſt l'amour de ſoi, le livre à vous; l'habitude vous le livre encore. Si le tranſport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'inſtant; le ſentiment qui l'attache à vous, eſt le ſeul permanent; tous les autres paſſent & s'effacent mutuellement. Ne le laiſſez point corrompre, il ſera toujours docile; il ne commence d'être rebelle que quand il eſt déjà perverti.

J'avoue bien que, ſi heurtant de front ſes deſirs naiſſants, vous alliez ſottement traiter de crimes les nouveaux beſoins qui ſe font ſentir à lui, vous ne ſeriez pas long-temps écouté; mais ſi-tôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le Miniſtre de la Nature; vous n'en ſerez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriſer ſes penchants, ou de les combattre; d'être ſon tyran, ou ſon complaiſant: & tous deux ont de ſi dangereuſes conſéquences, qu'il n'y a que trop à balancer ſur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour réſoudre cette difficulté, eſt de le marier bien vîte: c'eſt inconteſtablement l'expédient le plus ſûr & le plus naturel; je doute pourtant que ce ſoit le meilleur.

si le plus utile : je dirai ci-après mes raisons. En attendant je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile : mais cet âge vient pour eux avant le temps ; c'est nous qui l'avons rendu précoce ; on doit le prolonger jusqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchants, & suivre les indications, cela seroit bientôt fait ; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la Nature, & nos Loix sociales, que, pour les concilier, il faut gauchir & tergiverser sans cesse : il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raisons ci-devant exposées, j'estime que par les moyens que j'ai donnés, & d'autres semblables, on peut au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des desirs, & la pureté des sens ; cela est si vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit sa virginité avant cet âge, en restoit diffamé ; & les Auteurs attribuent, avec raison, à la continence de ces Peuples durant leur jeunesse, la vigueur de leur constitution, & la multitude de leurs enfants.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de siecles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le pere de Montaigne, homme non moins

scrupuleux & vrai, que fort & bien constitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir servi long-tems dans les guerres d'Italie ; & l'on peut voir dans les Ecrits du fils quelle vigueur & quelle gaieté conservoit le pere à plus de soixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoissance de l'espece en général.

Je puis donc laisser à part l'exemple de notre jeunesse, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Considérant que la Nature n'a point là dessus de terme fixe qu'on ne puisse avancer ou retarder, je crois pouvoir, sans sortir de la loi, supposer Emile resté jusques-là par mes soins dans sa primitive innocence, & je vois cette heureuse époque prête à finir. Entouré de périls toujours croissants, il va m'échapper quoi que je fasse. A la premiere occasion, (& cette occasion ne tardera pas à naître,) il va suivre l'aveugle instinct des sens ; il y a mille à parier contre un qu'il va se perdre. J'ai trop réfléchi sur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment sur le reste de sa vie. Si je dissimule & feins de ne rien voir, il se prévaut de ma foiblesse, croyant me tromper, il me méprise, & je suis le complice de sa perte. Si j'essaie de le ramener, il n'est plus temps, il ne m'écoute plus ; je lui deviens

incommode, odieux, insupportable ; il ne tardera guere à se débarrasser de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raisonnable à prendre ; c'est de le rendre comptable de ses actions à lui-même ; de le garantir au moins des surprises de l'erreur, & de lui montrer à découvert les périls dont il est environné. Jusqu'ici je l'arrêtois par son ignorance ; c'est maintenant par ses lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles instructions sont importantes, & il convient de reprendre les choses de plus haut. Voici l'instant de lui rendre, pour ainsi dire, mes comptes ; de lui montrer l'emploi de son temps & du mien ; de lui déclarer ce qu'il est & ce que je suis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ses relations morales, tous les engagements qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il est parvenu dans le progrès de ses facultés, quel chemin lui reste à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui seul peut désormais s'aider, enfin le point critique où il se trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les solides raisons qui doivent l'engager à veiller attentivement sur lui-même avant d'écouter ses desirs naissants.

Songez que pour conduire un adulte ;

il

il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'inſtruire de ces dangereux myſteres que vous lui avez cachés ſi long-temps avec tant de ſoin. Puiſqu'il faut enfin qu'il les ſache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous ſeul : puiſque le voilà déſormais forcé de combattre, il faut, de peur de ſurpriſe, qu'il connoiſſe ſon ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve ſavants ſur ces matieres, ſans ſavoir comment ils le ſont devenus, ne le ſont devenus impunément. Cette indiſcrete inſtruction, ne pouvant avoir un objet honnête, ſouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les diſpoſe aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'eſt pas tout ; des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font enviſager ſon Gouverneur comme un perſonnage triſte & fâcheux ; & l'un des ſujets favoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'Eleve en eſt-là, le Maître peut ſe retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidents particuliers ? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi ſe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher ? Pourquoi s'en plaindroit-

il, s'il n'avoit nul ſujet de s'en plaindre ? Naturellement ils ſont ſes premiers confidents ; on voit, à l'empreſſement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penſe, qu'il croit ne l'avoir penſé qu'à moitié juſqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que ſi l'enfant ne craint de votre part, ni ſermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'oſera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on ſera bien ſûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter ſur ma méthode, c'eſt qu'en ſuivant ſes effets le plus exactement qu'il m'eſt poſſible, je ne vois pas une ſituation dans la vie de mon Eleve, qui ne me laiſſe de lui quelqu'image agréable. Au moment même où les fureurs du tempérament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il ſe débat & commence à m'échapper dans ſes agitations, dans ſes emportements, je retrouve encore ſa premiere ſimplicité ; ſon cœur auſſi pur que ſon corps ne connoît pas plus le déguiſement que le vice ; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche ; jamais la vile crainte ne lui apprit à ſe déguiſer : il a toute l'indiſcrétion de l'innocence, il eſt naïf ſans ſcrupule, il ne ſait encore à quoi ſert de tromper. Il ne ſe paſſe pas un mouvement dans ſon ame, que ſa bouche ou ſes yeux ne le diſent ; & ſouvent les ſentiments qu'il éprou-

me ſont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainſi librement ſon ame, & de me dire avec plaiſir ce qu'il ſent, je n'ai rien à craindre : mais s'il devient plus timide, plus réſervé, que j'apperçoive dans ſes entretiens le premier embarras de la honte, déja l'inſtinct ſe développe, il n'y a plus un moment à perdre ; & ſi je ne me hâte de l'inſtruire, il ſera bientôt inſtruit malgré moi.

Plus d'un Lecteur, même en adoptant mes idées, penſera qu'il ne s'agit ici que d'une converſation priſe au hazard, & que tout eſt fait. Oh ! que ce n'eſt pas ainſi que le cœur humain ſe gouverne ! ce qu'on dit ne ſignifie rien, ſi l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de ſemer, il faut labourer la terre : la ſemence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choſes qui rendent les prédications les plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi différents d'eſprits, d'humeurs, d'âges, de ſexes, d'états & d'opinions ? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable ; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance, qu'il n'y a peut-être pas deux moments dans la vie de chaque homme,

où le même discours fit sur lui la même impression. Jugez si, quand les sens enflammés alienent l'entendement, & tyrannisent la volonté, c'est le temps d'écouter les graves leçons de la sagesse. Ne parlez donc jamais raison aux jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayiez premierement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des Maîtres que par celle des Disciples. Le pédant & l'instituteur disent à peu près les mêmes choses : mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sur de leur effet.

Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout-à-coup ; ainsi mon Emile, dans le sommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point : si je l'éveille en sursaut, il est perdu. Tâchons premierement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la solitude, l'oisiveté, la vie molle & sédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens ; voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, & qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens ; c'est en traçant un autre cours aux esprits, que je les détourne de

celui qu'ils commençoient à prendre ; c'eſt en exerçant ſon corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraine. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination ſe repoſe ; quand le corps eſt bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile eſt de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des Villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'eſt pas aſſez ; dans quel déſert, dans quel ſauvage aſyle échappera-t-il aux images qui le pourſuivent ? Ce n'eſt rien d'éloigner les objets dangereux, ſi je n'en éloigne auſſi le ſouvenir, ſi je ne trouve l'art de le détacher de tout, ſi je ne le diſtrais de lui-même ; autant valoit le laiſſer où il étoit.

Emile fait un métier, mais ce métier n'eſt pas ici notre reſſource ; il aime & entend l'Agriculture, mais l'Agriculture ne nous ſuffit pas ; les occupations qu'il connoît deviennent une routine, en s'y livrant il eſt comme ne faiſant rien ; il penſe à toute autre choſe, la tête & les bras agiſſent ſéparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéreſſe par ſa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaiſe, qui l'applique, qui l'exerce ; une occupation dont il ſe paſſionne, & à laquelle il ſoit tout entier. Or la ſeule qui me paroît réunir toutes ces conditions, eſt la chaſſe. Si la

chaſſe eſt jamais un plaiſir innocent, ſi jamais elle eſt convenable à l'homme, c'eſt à préſent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réuſſir ; il eſt robuſte, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice ; il y mettra toute l'ardeur de ſon âge ; il y perdra, du moins pour un temps, les dangereux penchants qui naiſſent de la molleſſe. La chaſſe endurcit le cœur auſſi bien que le corps, elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte : les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les ſentiments tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chaſſeur ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du premier ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes : où l'on n'entend que roſſignols, que ramages, l'autre ſe figure les cors, & les cris des chiens : l'un n'imagine que Driades & Nymphes ; l'autre, que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux ſortes d'hommes ; à la différence de leur langage vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aſpect ſemblable, & que le tour de leurs idées eſt auſſi divers que le choix de leurs plaiſirs.

Je comprends comment ces goûts ſe réuniſſent, & comment on trouve enfin du temps pour tout. Mais les paſſions de la jeuneſſe ne ſe partagent pas ainſi : donnez-lui une ſeule occupation qu'elle aime, & tout le reſte ſera bientôt oublié. La variété des deſirs vient de celles des connoiſſances, & les premiers plaiſirs qu'on connoît ſont long-temps les ſeuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeuneſſe d'Emile ſe paſſe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même juſtifier en tout cette féroce paſſion ; il me ſuffit qu'elle ſerve aſſez à ſuſpendre une paſſion plus dangereuſe pour me faire écouter de ſang froid parlant d'elle, & me donner le temps de la peindre ſans l'exciter.

Il eſt des époques dans la vie humaine, qui ſont faites pour n'être jamais oubliées. Telle eſt, pour Emile, celle de l'inſtruction dont je parle, elle doit influer ſur le reſte de ſes jours. Tâchons donc de la graver dans ſa mémoire, enſorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, eſt d'employer la raiſon trop nue, comme ſi les hommes n'étoient qu'eſprit. En négligeant la langue des ſignes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impreſſion de la parole eſt toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raiſon-

nement, nous avons réduits en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active : elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage ; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

J'observe que dans les siecles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres, que par la force & par l'intérêt ; au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magistrats du Genre-humain ; c'est par devant eux que les particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promesses ; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierres consacrés par ces actes, & rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre ouvert sans cesse à tous les yeux. Le puits du serment, le puits du vivant & voyant, le vieux chêne démembré, le monceau du témoin, voilà quels étoient les monuments grossiers, mais augustes, de la

sainteté des contrats : nul n'eût osé d'une main sacrilege attenter à ces monuments ; & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le Gouvernement l'auguste appareil de la Puissance royale en imposoit aux Sujets. Des marques de dignités, un Trône, un Sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné ; sans soldats, sans menaces, si-tôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes, * qu'arrive-t-il de ce mépris ? Que la Majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes ; & que le respect des Sujets n'est que dans

* Le Clergé Romain les a très-habilement conservés, & à son exemple, quelques Républiques, entr'autres celle de Venise. Aussi le Gouvernement Vénitien, malgré la chûte de l'Etat, jouit-il encore, sous l'appareil de son antique Majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple, & après le Pape, orné de sa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde auſſi respecté que le Doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous sa corne ducale d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tyrannique Gouvernement.

la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leur dignité; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les Anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi-bien rendu les mêmes idées? Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq fléches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet

homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes; plus elle sera menaçante, & moins elle effraiera: ce ne sera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eut fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des signes! Des vêtements divers selon les âges, selon les conditions; des toges, des sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, & tout faisoit impression sur les cœurs des Citoyens. Il importoit à l'Etat que le Peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole; qu'il fût ou qu'il ne fût pas tourné du côté du Sénat; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos Orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'Art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre: Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela; il fait

apporter le corps. Quelle rhétorique !

Mais cette digreſſion m'entraine inſenſiblement loin de mon ſujet, ainſi que font beaucoup d'autres, & mes écarts ſont trop fréquents pour pouvoir être longs & tolérables : je reviens donc.

Ne raiſonnez jamais ſéchement avec la Jeuneſſe. Revêtez la raiſon d'un corps, ſi vous voulez la lui rendre ſenſible. Faites paſſer par le cœur le langage de l'eſprit, afin qu'il ſe faſſe entendre. Je le répete, les arguments froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions, ils nous font croire & non pas agir ; on démontre ce qu'il faut penſer, & non ce qu'il faut faire. Si cela eſt vrai pour tous les hommes, à plus forte raiſon l'eſt-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs ſens, & qui ne penſent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long diſcours ſur le ſujet dont je veux l'inſtruire. Je commencerai par émouvoir ſon imagination ; je choiſirai le temps, le lieu, les objets les plus favorables à l'impreſſion que je veux faire : j'appellerai, pour ainſi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens ; j'atteſterai l'Etre éternel, dont elle eſt l'ouvrage, de la vérité de mes diſcours ; je le prendrai pour juge entre Emile &

moi ; je marquerai la place où nous ſommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monuments de ſes engagements & des miens ; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geſte, l'enthouſiaſme & l'ardeur que je lui veux inſpirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il ſera ému. En me pénétrant de la ſainteté de mes devoirs, je lui rendrai les ſiens plus reſpectables ; j'animerai la force du raiſonnement d'images & de figures ; je ne ſerai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en ſentiments qui débordent ; ma raiſon ſera grave & ſentencieuſe, mais mon cœur n'aura jamais aſſez dit. C'eſt alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même : il verra dans ma tendre affection la raiſon de tous mes ſoins. Quelle ſurpriſe, quelle agitation je vais lui donner, en changeant tout-à-coup de langage ! au lieu de lui retrécir l'ame en lui parlant toujours de ſon intérêt, c'eſt du mien ſeul que je lui parlerai déſormais, & je le toucherai davantage ; j'enflammerai ſon jeune cœur de tous les ſentiments d'amitié, de généroſité, de reconnoiſſance que j'ai déja fait naître, & qui ſont ſi doux à nourrir. Je le preſſerai contre mon ſein, en verſant ſur lui des larmes d'attendriſſement ; je lui dirai : tu es mon bien, mon

enfant, mon ouvrage; c'eſt de ton bonheur que j'attends le mien; ſi tu fruſtres mes eſpérances, tu me voles vingt ans de ma vie; & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'eſt ainſi qu'on ſe fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de ſon cœur le ſouvenir de ce qu'on lui dit.

Juſqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la maniere dont un Gouverneur doit inſtruire ſon Diſciple dans les occaſions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci; mais après bien des eſſais j'y renonce, convaincu que la Langue Françoiſe eſt trop précieuſe pour ſupporter jamais dans un livre la naïveté des premieres inſtructions ſur certains ſujets.

La Langue Françoiſe eſt, dit-on, la plus chaſte des Langues: je la crois, moi, la plus obſcene: car il me ſemble que la chaſteté d'une Langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours deshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y penſe; & il n'y a point de Langue où il ſoit plus difficile de parler purement en tout ſens, que la Françoiſe. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des ſens obſcenes que l'auteur à les écarter, ſe ſcandaliſe & s'effarouche de tout. Comment ce qui paſſe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur ſouillure? Au contraire, un Peuple de bonnes mœurs a

des termes propres pour toutes choſes ; & ces termes ſont toujours honnêtes, parce qu'ils ſont toujours employés honnêtement. il eſt impoſſible d'imaginer un langage plus modeſte que celui de la Bible, préciſément, parce que tout y eſt dit avec naïveté. Pour rendre immodeſtes les mêmes choſes, il ſuffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Emile n'aura rien que d'honnête & de chaſte à ſon oreille ; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur auſſi pur que le ſien.

Je penſerois même que des réflexions ſur la véritable pureté du diſcours, & ſur la fauſſe délicateſſe du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce ſujet nous conduit ; car en apprenant le langage de l'honnêteté, il doit apprendre auſſi celui de la décence, & il faut bien qu'il ſache pourquoi ces deux langages ſont ſi différents. Quoi qu'il en ſoit, je ſoutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le temps les oreilles de la Jeuneſſe, & dont elle ſe moque à l'âge où ils ſeroient de ſaiſon ; ſi l'on attend, ſi l'on prépare le moment de ſe faire entendre, qu'alors on lui expoſe les loix de la Nature dans toute leur vérité ; qu'on lui montre la ſanction de ces mêmes loix dans les maux phyſiques & moraux qu'attire leur infraction ſur les coupables ;

qu'en lui parlant de cet inconcevable myſtere de la génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement excluſif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, & qui redoublent ſon charme en rempliſſant ſon objet; qu'en lui peignant le mariage, non-ſeulement comme la plus douce des ſociétés, mais comme le plus inviolable & le plus ſaint de tous les contrats, on lui diſe avec force toutes les raiſons qui rendent un nœud ſi ſacré, reſpectable à tous les hommes, & qui couvrent de haine & de malédiction quiconque oſe en ſouiller la pureté; qu'on lui faſſe un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de ſon ſtupide abrutiſſement, de la pente inſenſible par laquelle un premier deſordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre à ſa perte: ſi, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chaſteté, tiennent la ſanté, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme, je ſoutiens qu'alors on lui rendra cette même chaſteté deſirable & chere, & qu'on trouvera ſon eſprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conſerver: car tant qu'on la conſerve, on la reſpecte; on ne la mépriſe qu'après l'avoir perdue.

Il n'eſt point vrai que le penchant au mal

mal ſoit indomptable, & qu'on ne ſoit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y ſuccomber. Aurelius Victor dit que pluſieurs hommes tranſportés d'amour achetèrent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, & ce ſacrifice n'eſt pas impoſſible à l'ivreſſe de la paſſion. Mais ſuppoſons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ſes ſens, voit l'appareil du ſupplice, ſûr d'y périr dans les tourments un quart-d'heure après; non-ſeulement cet homme, dès cet inſtant, deviendroit ſupérieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur réſiſter: bientôt l'image affreuſe dont elles ſeroient accompagnées le diſtrairoit d'elles; & toujours rebutées, elles ſe laſſeroient de revenir. C'eſt la ſeule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foibleſſe, & l'on eſt toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement: *Volenti nihil difficile.* Oh, ſi nous déteſtions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abſtiendrions auſſi aiſément d'un crime agréable, que d'un poiſon mortel dans un mêts délicieux!

Comment ne voit-on pas que ſi toutes les leçons qu'on donne ſur ce point à un jeune homme ſont ſans ſuccès, c'eſt qu'elles ſont ſans raiſon pour ſon âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raiſon de formes qui la faſſent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que

vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ses desirs avec sécheresse, n'étouffez pas son imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monstres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaisirs; faites qu'on trouve dans vos conversations un charme qui flatte son jeune cœur; n'épargnez rien pour devenir son confident, ce n'est qu'à ce titre que vous serez vraiment son maître: alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuient, il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un instant que si sur ces maximes j'ai su prendre toutes les précautions nécessaires, & tenir à mon Emile les discours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne se mette avec empressement sous ma sauve-garde, & qu'il ne me dise avec toute la chaleur de son âge, frappé des dangers dont il se voit environné: O mon ami, mon protecteur, mon maître! reprenez l'autorité que vous voulez déposer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reste; vous ne l'aviez jusqu'ici que par ma foiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en sera plus sacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'assiegent, & sur-tout de ceux que je porte avec moi, & qui me tra-

hiſſent ; veillez ſur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'eſt ma volonté conſtante ; ſi jamais je vous déſobéis, ce ſera malgré moi ; rendez-moi libre, en me protégeant contre mes paſſions qui me font violence ; empêchez-moi d'être leur eſclave, & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéiſſant point à mes ſens, mais à ma raiſon.

Quand vous aurez amené votre Eleve à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce ſera votre faute ;) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot, de peur que ſi jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne ſe croie en droit de s'y ſouſtraire en vous accuſant de l'avoir ſurpris. C'eſt en ce moment que la réſerve & la gravité ſont à leur place ; & ce ton lui en impoſera d'autant plus, que ce ſera la premiere fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc : jeune homme, vous prenez, légérement des engagemens pénibles ; il faudroit les connoître, pour être en droit de les former ; vous ne ſavez pas avec quelle fureur les ſens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices ſous l'attrait du plaiſir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le ſais bien ; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois peut-être vous vous repentirez de l'avoir donnée ! Combien de fois vous mau-

direz celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il se verra forcé de vous déchirer le cœur ! Tel qu'Ulysse, ému du chant des Sirenes, crioit à ses conducteurs de le déchaîner ; séduit par l'attrait des plaisirs, vous voudrez briser les liens qui vous gênent : vous m'importunerez de vos plaintes ; vous me reprocherez ma tyrannie, quand je serai le plus tendrement occupé de vous ; en ne songeant qu'à vous rendre heureux, je m'attirerai votre haine. O mon Emile ! je ne supporterai jamais la douleur de t'être odieux, ton bonheur même est trop cher à ce prix. Bon jeune homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre incessamment vos desirs & les miens ? Vous m'imposez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, consultons nos forces ; prenez du temps, donnez-m'en pour y penser, & sachez que le plus lent à promettre est toujours le plus fidele à tenir.

Sachez aussi vous-même que plus vous vous rendez difficile sur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme sente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment sera venu, & qu'il

aura pour ainſi dire, ſigné le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire, que vous avez annoncé de ſévérité. Vous lui direz : mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait enſorte que la raiſon ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir partout les motifs de ma conduite ; il ne faut pour cela qu'attendre que vous ſoyez de ſang-froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je ſerai prêt à vous en rendre raiſon ſi-tôt que vous ſerez en état de m'entendre ; & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'uſer de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promeſſe le ſort dont vous avez joui juſqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait paſſé une vie auſſi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établiſſement de mon autorité, mon premier ſoin ſera d'écarter la néceſſité d'en faire uſage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans ſa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de ſon cœur, & l'arbitre de ſes plaiſirs. Loin de combattre les penchants de ſon âge, je les conſulterai pour en être le maître, j'entrerai dans ſes vûes pour les

diriger ; je ne lui chercherai point, aux dépens du préſent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il ſoit heureux une fois, mais toujours, s'il eſt poſſible.

Ceux qui veulent conduire ſagement la jeuneſſe pour la garantir des pieges des ſens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y ſonger à ſon âge, comme ſi l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuſes que le cœur dément ne perſuadent point. Le jeune homme conduit par un inſtinct plus ſûr, rit en ſecret des triſtes maximes auxquelles il feint d'acquieſcer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela eſt contre la Nature. En ſuivant une route oppoſée, j'arriverai plus ſûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide ; je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie, parce qu'il l'eſt en effet ; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoute à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai ſage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les deſirs naiſſants d'un jeune homme qu'un obſtacle aux leçons de la raiſon ! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a priſe ſur les paſſions, que par les paſſions ; c'eſt par leur

empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'eſt toujours de la nature elle-même qu'il faut tirer les inſtruments propres à la régler.

Emile n'eſt pas fait pour reſter toujours ſolitaire; membre de la Société, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général; il lui reſte à connoître les individus. Il ſait ce qu'on fait dans le monde; il lui reſte à voir comment on y vit. Il eſt temps de lui montrer l'extérieur de cette grande ſcène dont il connoît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration ſtupide d'un jeune étourdi, mais le diſcernement d'un eſprit droit & juſte. Ses paſſions pourront l'abuſer, ſans doute; quand eſt-ce qu'elles n'abuſent pas ceux qui s'y livrent? Mais au-moins il ne ſera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du Sage, ſans être entraîné par leurs exemples, ni ſéduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des ſciences, il y en a un pour bien ſaiſir l'uſage du monde. Quiconque apprend cet uſage trop jeune, le ſuit toute ſa vie, ſans choix, ſans réflexion, &, quoiqu'avec ſuffiſance, ſans jamais bien ſçavoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raiſons, le ſuit avec plus de diſcernement, & par conſéquent avec plus de

juſteſſe & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans qui ne ſçache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre auſſi ſavant que celui que vous avez inſtruit dès le premier âge, avec la différence, que le ſavoir du votre ne ſera que dans ſa mémoire, & que celui du mien ſera dans ſon jugement. De même, introduiſez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli, que celui qu'on y aura nourri dès ſon enfance: car le premier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au ſexe, qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus, au lieu que l'autre n'ayant que ſa routine pour toute regle, eſt embarraſſé ſi-tôt qu'on l'en ſort.

Les jeunes Demoiſelles Françoiſes ſont toutes élevées dans des Couvents juſqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manieres qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes qui, ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule par l'effort de s'en délivrer. Chaque ſorte d'inſtruction a ſon temps propre qu'il faut connoître, & ſes dangers qu'il faut éviter. C'eſt ſur-tout pour celle-ci qu'ils ſe réuniſſent, mais je n'y expoſe pas non plus mon Eleve ſans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, & qu'en parant un inconvénient elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle eſt bonne, & que je ſuis dans le vrai. C'eſt ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me ſuggere ici. Si je veux être auſtere & ſec avec mon Diſciple, je perdrai ſa confiance, & bientôt il ſe cachera de moi. Si je veux être complaiſant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui ſert d'être ſous ma garde? Je ne fais qu'autoriſer ſon déſordre, & ſoulager ſa conſcience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le ſeul projet de l'inſtruire, il s'inſtruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné juſqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi? Tout peut-être, hors l'art le plus néceſſaire

Sophie eſt un nom de bon augure; ſi ceſſe que vous choiſirez ne le porte pas, elle ſera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, ſi, ſans affirmer, ſans nier, on s'échappe par des défaites, ſes ſoupçons ſe changeront en certitude; il croira qu'on lui fait myſtere de l'épouſe qu'on lui deſtine, & qu'il la verra quand il ſera temps. S'il en eſt une fois-là, & qu'on ait bien choiſi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reſte eſt facile; on peut l'expoſer dans le monde preſque ſans riſque; défendez-le ſeulement de ſes ſens, ſon cœur eſt en ſûreté.

Mais, ſoit qu'il perſonnifie ou non le modele que j'aurai ſu lui rendre aimable; ce modele, s'il eſt bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui reſſemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui reſſemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préſerver ſon cœur des dangers auxquels ſa perſonne doit être expoſée, pour réprimer ſes ſens par ſon imagination, pour l'arracher ſur-tout à ces donneuſes d'éducation, qui la font payer ſi cher, & ne forment un jeune homme à la politeſſe qu'en lui ôtant toute honnêteté! Sophie eſt ſi modeſte! de quel œil verra-t-il leurs avances? Sophie a tant de ſimplicité! comment aimera-t-il leurs airs? Il y a trop loin de

ſes idées à ſes obſervations, pour que celles-ci lui ſoient jamais dangereuſes.

Tous ceux qui parlent du Gouvernement des enfants, ſuivent les mêmes préjugés, & les mêmes maximes, parce qu'ils obſervent mal & réfléchiſſent plus mal encore. Ce n'eſt ni par le tempérament, ni par les ſens, que commence l'égarement de la jeuneſſe; c'eſt par l'opinion. S'il étoit ici queſtion des garçons qu'on éleve dans les Colleges, & des filles qu'on éleve dans les Couvents, je ferois voir que cela eſt vrai, même à leur égard: car les premieres leçons que prennent les unes & les autres, les ſeules qui fructifient, ſont celles du vice; & ce n'eſt pas la Nature qui les corrompt, c'eſt l'exemple. Mais abandonnons les penſionnaires des Colleges & des Couvents à leurs mauvaiſes mœurs, elles ſeront toujours ſans remede. Je ne parle que de l'éducation domeſtique. Prenez un jeune homme élevé ſagement dans la maiſon de ſon pere en Province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez penſant bien ſur les choſes honnêtes, & ayant la volonté même auſſi ſaine que la raiſon. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom ſeul d'une proſtituée, vous verrez dans ſes yeux le ſcandale de l'innocence. Je ſoutiens qu'il n'y en a pas

un qui pût ſe réſoudre à entrer ſeul dans les triſtes demeures de ces malheureuſes, quand même il en ſauroit l'uſage, & qu'il en ſentiroit le beſoin.

A ſix mois de là, conſidérez de nouveau le même jeune homme ; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, ſi ſes plaiſanteries ſur ſa premiere ſimplicité, ſa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il eſt le même, & qu'il en rougit. O combien il s'eſt formé dans peu de temps ! D'où vient un changement ſi grand & ſi bruſque ? Du progrès du tempérament ? Son tempérament n'eût-il pas fait le même progrès dans la maiſon paternelle, & ſurement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes ? Des premiers plaiſirs des ſens ? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on eſt craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés ſont toujours myſtérieuſes ; la pudeur les aſſaiſonne & les cache : la premiere maîtreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un état ſi nouveau pour lui, le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux ni tendre : tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penſer ont pro-

duit ſeules ces différences. Son cœur eſt encore le même ; mais ſes opinions ont changé. Ses ſentiments, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, & c'eſt alors ſeulement qu'il ſera véritablement corrompu. A peine eſt-il entré dans le monde, qu'il y prend une ſeconde éducation toute oppoſée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriſer ce qu'il eſtimoit, & à eſtimer ce qu'il mépriſoit : on lui fait regarder les leçons de ſes parents & de ſes maitres, comme un jargon pédanteſque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une Morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il ſe croit obligé par honneur à changer de conduite ; il devient entreprenant ſans deſirs, & fat par mauvaiſe honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaiſes, & ſe pique de débauche ſans ſavoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suiſſes, qui s'ennuyoit beaucoup des plaiſirs bruyants de ſes camarades, & n'oſoit s'y réfuſer de peur d'être moqué d'eux. « Je » m'exerce à cela, diſoit-il, comme à pren» dre du tabac malgré ma répugnance : le » goût viendra par l'habitude ; il ne faut » pas toujours être enfant. »

Ainſi donc c'eſt bien moins de la ſenſualité, que de la vanité, qu'il faut préſerver un jeune homme entrant dans le monde ;

il cede plus aux penchants d'autrui qu'aux siens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela posé, je demande s'il en est un sur la terre entiere mieux armé que le mien contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs, ses sentiments, ses principes? s'il en est un plus en état de résister au torrent? Car, contre quelle séduction n'est-il pas en défense? Si ses desirs l'entraînent vers le sexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & son cœur préoccupé le retient. Si ses sens l'agitent & le pressent, où trouvera-t-il à les contenter? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne également des filles publiques, & des femmes mariées, & c'est toujours par l'un de ces deux états que commencent les désordres de la Jeunesse. Une fille à marier peut être coquette, mais elle ne sera pas effrontée; elle n'ira pas se jetter à la tête d'un jeune homme qui veut l'épouser, s'il la croit sage: d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la surveiller. Emile de son côté ne sera pas tout-à-fait livré à lui-même: tous deux auront au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inséparables des premiers desirs; ils ne passeront point tout d'un coup aux dernieres familiarités, & n'auront pas le temps d'y venir par dégrés sans obstacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déja pris leçon de ses camarades, qu'il ait appris

d'eux à ſe moquer de ſa retenue, à devenir inſolent à leur imitation. Mais quel homme au monde eſt moins imitateur qu'Emile ? Quel homme ſe mene moins par le ton plaiſant que celui qui n'a point de préjugés, & ne ſçait rien donner à ceux des autres ? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe ; car le ridicule n'eſt à ſes yeux que la raiſon des ſots, & rien ne rend plus inſenſible à la raillerie que d'être au deſſus de l'opinion. Au lieu de plaiſanteries, il lui faut des raiſons ; & tant qu'il en ſera-là, je n'ai pas peur que de jeunes fous me l'enlevent : j'ai pour moi la conſcience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans eſt auſſi quelque choſe : on ne lui fera jamais croire que je l'aie ennuyé de vaines leçons ; &, dans un cœur droit & ſenſible, la voix d'un ami fidele & vrai ſaura bien effacer les cris de vingt ſéducteurs. Comme il n'eſt alors queſtion que de lui montrer qu'ils le trompent, & qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant : j'affecterai d'être toujours ſimple, mais grave & clair dans mes raiſonnements, afin qu'il ſente que c'eſt moi qui le traite en homme. Je lui dirai : « vous » voyez que votre ſeul intérêt, qui eſt le » mien, dicte mes diſcours, je n'en peux » avoir aucun autre ; mais pourquoi ces

» jeunes gens veulent-ils vous perſuader ?
» C'eſt qu'ils veulent vous ſéduire : il ne
» vous aiment point, ils ne prennent au-
» cun intérêt à vous ; ils ont, pour tout
» motif, un dépit ſecret de voir que vous
» valez mieux qu'eux ; ils veulent vous ra-
» baiſſer à leur petite meſure, & ne vous
» reprochent de vous laiſſer gouverner
» qu'afin de vous gouverner eux-mêmes.
» Pouvez-vous croire qu'il y eût à gagner
» pour vous dans ce changement ? leur ſa-
» geſſe eſt-elle donc ſi ſupérieure, & leur
» attachement d'un jour eſt-il plus fort que
» le mien ? Pour donner quelque poids à
» leur raillerie, il faudroit en pouvoir don-
» ner à leur autorité ; & quelle expérience
» ont-ils pour élever leurs maximes au deſ-
» ſus des nôtres ? ils n'ont fait qu'imiter
» d'autres étourdis, comme ils veulent être
» imités à leur tour. Pour ſe mettre au
» deſſus des prétendus préjugés de leurs
» peres, ils s'aſſervifſent à ceux de leurs
» camarades. Je ne vois point ce qu'ils ga-
» gnent à cela, mais je vois qu'ils y per-
» dent ſûrement deux grands avantages ;
» celui de l'affection paternelle, dont les
» conſeils ſont tendres & ſinceres, & celui
» de l'expérience, qui fait juger de ce qu'on
» connoît : car les peres ont été enfants,
» & les enfants n'ont pas été peres.

» Mais les croyez-vous ſinceres au moins
» dans leurs folles maximes ? Pas même

» cela, cher Emile; ils ſe trompent pour
» vous tromper, ils ne ſont point d'accord
» avec eux-mêmes. Leur cœur les dément
» ſans ceſſe, & ſouvent leur bouche les
» contredit. Tel d'entr'eux tourne en dé-
» riſion tout ce qui eſt honnête, qui ſe-
» roit au déſeſpoir que ſa femme penſât
» comme lui. Tel autre pouſſera cette in-
» différence de mœurs, juſqu'à celles de
» la femme qu'il n'a point encore, ou,
» pour comble d'infamie, à celles de la
» femme qu'il a déjà; mais allez plus loin,
» parlez-lui de ſa mere, & voyez s'il paſ-
» ſera volontiers pour être un enfant d'a-
» dultere, & le fils d'une femme de mau-
» vaiſe vie, pour prendre à faux le nom
» d'une famille, pour en voler le patri-
» moine à l'héritier naturel, enfin s'il ſe
» laiſſera patiemment traiter de bâtard?
» Qui d'entr'eux voudra qu'on rende à ſa
» fille le deshonneur dont il couvre celle
» d'autrui? il n'y en a pas un qui n'at-
» tentât même à votre vie, ſi vous adop-
» tiez avec lui, dans la pratique, tous les
» principes qu'il s'efforce de vous donner.
» C'eſt ainſi qu'ils décelent enfin leur in-
» conſéquence, & qu'on ſent qu'aucun
» d'eux ne croit ce qu'il dit. Voilà des
» raiſons, cher Emile; peſez les leurs, s'ils
» en ont, & comparez. Si je voulois uſer
» comme eux de mépris & de raillerie,
» vous les verriez prêter le flanc au ridi-

» cule, autant peut-être & plus que moi. » Mais je n'ai pas peur d'un examen sé- » rieux. Le triomphe des moqueurs est de » courte durée, la vérité demeure, & leur » rire insensé s'évanouit.

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile ? Que nous pensons différemment ! moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix ; car quelle prise avois-je sur lui à cet âge. Il m'a fallu quinze ans de soins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé ; il est maintenant assez pour être docile, il reconnoît la voix de l'amitié, & il sçait obéir à la raison. Je lui laisse, il est vrai, l'apparence de l'indépendance ; mais jamais il ne me fut mieux assujetti, car il l'est parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de sa volonté, je le suis demeuré de sa personne ; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laisse quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embrasse, & je lui dis d'un air assuré : Emile, je te confie à mon ami, je te livre à son cœur honnête ; c'est lui qui me répondra de toi.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections saines qui n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raison. Si quel-

que changement s'y fait pendant mon abſence, elle ne ſera jamais aſſez longue ; il ne ſçaura jamais aſſez bien ſe cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne ſois pas à temps d'y porter reméde. Comme on ne ſe déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à diſſimuler ; & ſi jamais homme eſt mal-adroit en cet Art, c'eſt Emile, qui n'eut de ſa vie une ſeule occaſion d'en uſer.

Par ces ſoins, & d'autres ſemblables, je le crois ſi bien garanti des objets étrangers, & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaiſe Société de Paris, que ſeul dans ſa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de ſon âge. On a beau faire ; de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le ſeul qu'on ne peut écarter, c'eſt lui-même : cet ennemi pourtant n'eſt dangereux que par notre faute ; car, comme je l'ai dit mille fois, c'eſt par la ſeule imagination que s'éveillent les ſens. Leur beſoin proprement n'eſt point un beſoin phyſique ; il n'eſt pas vrai que ce ſoit un vrai beſoin. Si jamais objet laſcif n'eût frappé nos yeux, ſi jamais idée deshonnête ne fût entrée dans notre eſprit, jamais peut-être ce prétendu beſoin ne ſe fût fait ſentir à nous, & nous ſerions demeurés chaſtes ſans tentations, ſans

efforts & ſans mérite. On ne ſçait pas quelles fermentations ſourdes certaines ſituations & certains ſpectacles excitent dans le ſang de la Jeuneſſe, ſans qu'elle ſçache démêler elle-même la cauſe de cette premiere inquiétude, qui n'eſt pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante criſe, & à ſes cauſes prochaines ou éloignées, plus je me perſuade qu'un Solitaire élevé dans un déſert ſans livres, ſans inſtructions & ſans femmes, y mourroit vierge à quelqu'âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'eſt pas ici queſtion d'un ſauvage de cette eſpece. En élevant un homme parmi ſes ſemblables, & pour la ſociété, il eſt impoſſible, il n'eſt pas même à propos de le nourrir toujours dans cette ſalutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la ſageſſe, eſt d'être ſçavant à demi. Le ſouvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquiſes, nous ſuivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus ſéduiſantes que les objets mêmes, & rendent la ſolitude auſſi funeſte à celui qui les y porte, qu'elle eſt utile à celui qui s'y maintient toujours ſeul.

Veillez donc avec ſoin ſur le jeune homme; il pourra ſe garantir de tout le reſte, mais c'eſt à vous de le garantir de lui. Ne le laiſſez ſeul ni jour ni nuit; couchez tout au moins dans ſa chambre. Défiez-vous

de l'inſtinct, ſi-tôt que vous ne vous y bornez plus : il eſt bon tant qu'il agit ſeul, il eſt ſuſpect dès qu'il ſe mêle aux inſtitutions des hommes ; il ne faut pas le détruire, il faut le régler, & cela peut être eſt plus difficile que de l'anéantir. Il ſeroit très-dangereux qu'il apprit à votre Eleve à donner le change à ſes ſens, & à ſuppléer aux occaſions de les ſatisfaire ; s'il connoit une fois ce dangereux ſupplément, il eſt perdu. Dès-lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il portera juſqu'au tombeau les triſtes effets de cette habitude, la plus funeſte à laquelle un jeune homme puiſſe être aſſujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore..... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains ; mais je ne balancerai pas un moment, je ne ſouffrirai point que la fin de la Nature ſoit éludée. S'il faut qu'un tyran te ſubjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer ; quoiqu'il arrive, je t'arracherai plus aiſément aux femmes qu'à toi.

Juſqu'à vingt ans le corps croît, il a beſoin de toute ſa ſubſtance ; la continence eſt alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque gueres qu'aux dépens de ſa conſtitution. Depuis vingt ans la continence eſt un devoir de morale : elle importe pour apprendre à régner ſur ſoi-même, à reſter le maître de ſes appétits ; mais les devoirs

moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs regles. Quand la foibleſſe humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préférons le moindre ; en tout état de cauſe il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'eſt plus de mon Eleve que je parle ici, c'eſt du vôtre. Ses paſſions que vous avez laiſſées fermenter vous ſubjuguent ; cédez-leur donc ouvertement, & ſans déguiſer ſa victoire. Si vous ſçavez la lui montrer dans ſon jour, il en ſera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant ſon égarement, pour lui faire au moins éviter les précipices. Il importe que le Diſciple ne faſſe rien que le Maître ne le ſache & ne le veuille, pas même ce qui eſt mal ; & il vaut cent fois mieux que le Gouverneur approuve une faute & ſe trompe, que s'il étoit trompé par ſon Eleve, & que la faute ſe fit ſans qu'il en ſçut rien. Qui croit devoir fermer les yeux ſur quelque choſe, ſe voit bientôt forcé de les fermer ſur tout ; le premier abus toléré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renverſement de tout ordre, & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne ſortira jamais des petits eſprits, c'eſt d'affecter toujours la dignité magiſtrale, & de vouloir paſſer pour un homme

homme parfait dans l'esprit de son Disciple. Cette méthode est à contre-sens. Comment ne voient-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité, ils la détruisent ; que pour faire écouter ce qu'on dit, il faut se mettre à la place de ceux à qui l'on s'adresse ; & qu'il faut être homme pour savoir parler au cœur humain ? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne persuadent ; on se dit toujours qu'il leur est bien aisé de combattre des passions qu'ils ne sentent pas. Montrez vos foiblesses à votre Eleve, si vous voulez le guérir des siennes ; qu'il voie en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à se vaincre à votre exemple, & qu'il ne dise pas, comme les autres : ces vieillards dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards ; & parce que tous leurs desirs sont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montaigne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey, combien de fois dans ses négociations d'Allemagne il s'étoit enivré pour le service du Roi. Je demanderois volontiers au Gouverneur de certain jeune homme, combien de fois il est entré dans un mauvais lieu pour le service de son Eleve. Combien de fois ? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le desir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verse dans votre sein des torrents de larmes, quittez-

le à l'instant ; il n'est qu'un monstre, ou vous n'êtes qu'un imbécille ; vous ne lui servirez jamais à rien. Mais laissons ces expédients extrêmes aussi tristes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'exposer au scandale des mœurs du siecle ! Ces précautions sont pénibles, mais elles sont indispensables : c'est la négligence en ce point, qui perd toute la Jeunesse ; c'est par le désordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps usés ont été corrompus de bon heure ; à peine leur reste-t-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe ; ils ne savent rien sentir de grand & de noble, ils n'ont ni simplicité, ni vigueur. Abjects en toutes choses, & bassement méchants, ils ne sont que vains, frippons, faux ; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélérats. Tels sont les mépriſables hommes que forme la crapule de la Jeunesse, s'il s'en trouvoit un seul qui sût être tempérant & sobre, qui sût, au milieu d'eux, préserver son cœur, son sang, ses mœurs, de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraseroit tous

ces insectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à rester le sien.

Pour peu que la naissance ou la fortune eût fait pour Emile, il seroit cet homme s'il vouloit l'être : mais il les mépriseroit trop pour daigner les asservir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple & sans éclat ; à Dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller ! les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connoître. Sa maniere de se présenter n'est ni modeste ni vaine, elle est naturelle & vraie ; il ne connoît ni gêne, ni déguisement, & il est au milieu d'un cercle ce qu'il est seul & sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne ? Tout au contraire ; si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien, vivant avec eux ? Il ne les préfere point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les

préfere pas à lui dans ſon cœur; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifférence qu'il eſt bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politeſſe, il a les ſoins de l'humanité. Il n'aime à voir ſouffrir perſonne, il n'offrira pas ſa place à un autre par ſimagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, ſi, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie; car il en coûtera moins à mon jeune homme de reſter debout volontairement, que de voir l'autre y reſter par force.

Quoiqu'en général Emile n'eſtime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit ſur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laiſſe les biens de l'opinion dont ils ſe contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendit plus malheureux qu'auparavant. Il n'eſt donc point diſputeur, ni contrediſant; il n'eſt pas, non plus, complaiſant & flatteur; il dit ſon avis ſans combattre celui de perſonne, parce qu'il aime la liberté par deſſus toute choſe, & que la franchiſe en eſt un des plus beaux droits.

Il parle peu, parce qu'il ne ſe ſoucie gueres qu'on s'occupe de lui, par la même raiſon, il ne dit que des choſes utiles : autrement, qu'eſt-ce qui l'engageroit à parler ? Emile eſt trop inſtruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient néceſſairement, ou

de la prétention à l'esprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup; & les gens qui savent beaucoup, parlent peu. Il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, & le dise à tout le monde; mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire: il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui; il se tait.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme assez volontiers; non, pour paroître instruit des usages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais, au contraire, de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être apperçu; & jamais il n'est plus à son aise que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore absolument les manieres: il n'est pas pour cela timide & craintif; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir il faut n'être pas vu: car ce qu'on pense de lui ne l'inquiete guere, & le ridicule ne lui fait pas la moin-

dre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de sang-froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait ; & toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit les usages avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas cependant sur sa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme & non suffisant ; ses manieres sont libres & non dédaigneuses : l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son maintien : cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Je lis dans un livre qu'un Etranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel Pays il étoit. *Je suis Anglois*, répond l'Etranger. *Vous, Anglois ?* replique le danseur ; *vous seriez de cette Isle où les Citoyens ont part à l'administration publique, & font une portion de la puissance souveraine !* *

* Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fussent pas Membres de la Cité, & qui n'eussent pas, comme

Non, Monsieur ; ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un Electeur.

Je ne sais si ce jugement montre une grande connoissance du vrai rapport qui est entre le caractere d'un homme & son extérieur. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danser, j'aurois pensé tout le contraire. J'aurois dit : *cet Anglois n'est pas Courtisan : je n'ai jamais ouï dire que les Courtisans eussent le front baissé & la démarche incertaine : un homme timide chez un danseur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.* Assurément ce M. Marcel-là doit prendre ses Compatriotes pour autant de Romains!

Quand on aime, on veut être aimé ; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raison il veut plaire aux femmes. Son âge, ses mœurs, son projet, tout concourt à nourrir en lui ce desir. Je dis ses mœurs, car elles y sont beaucoup ; les hommes qui en ont, sont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme

---

tels, part à l'autorité souveraine! Mais les François ayant jugé à propos d'usurper ce respectable nom de Citoyens, dû jadis aux Membres des Cités Gauloises, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtises contre la nouvelle Héloïse, a orné sa signature du titre de *Citoyen de Paimbeuf*, & a cru me faire une excellente plaisanterie.

les autres, je ne sais quel jargon moqueur de galanterie ; mais ils ont un empressement plus vrai, plus tendre, & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raisons d'y résister ! Pour auprès d'elles, je crois qu'il sera quelquefois timide & embarrassé ; mais sûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop souvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reste, son empressement changera sensiblement de forme selon les états. Il sera plus modeste & plus respectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ses recherches, & c'est toujours à ce qui les lui rappelle qu'il marque le plus d'attention.

Personne ne sera plus exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la Nature, & même sur le bon ordre de la Société ; mais les premiers seront toujours préférés aux autres, & il respectera davantage un Particulier plus vieux que lui, qu'un Magistrat de son âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des Sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble,

humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir-vivre d'un jeune fat qui, pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les Sages, & coupe la parole aux Anciens : il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit, de ſon ſiecle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai paſſé ma jeuneſſe à reſpecter les vieillards, & il faut que je paſſe ma vieilleſſe à reſpecter les enfants.*

Ayant une ame tendre & ſenſible, mais n'appréciant rien ſur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il ſe ſouciera peu d'en être conſidéré. D'où il ſuit qu'il ſera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faſte, & qu'il ſera plus touché d'une careſſe que de mille éloges. Par les mêmes raiſons, il ne négligera ni ſes manieres, ni ſon maintien ; il pourra même avoir quelque recherche dans ſa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre ſa figure plus agréable ; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enſeigne de la richeſſe ne ſouillera ſon ajuſtement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'eſt qu'un effet de ſa premiere éducation. On nous fait un grand myſtere de l'uſage du monde, comme ſi, dans l'âge où l'on prend

cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premieres loix. La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes : elle se montre sans peine quand on en a ; c'est pour celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête-homme & le Citoyen, nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis, ni corrompus ; ils n'en seront que reconnoissants, & en deviendront meilleurs. *

Il me semble que si quelqu'éducation

---

* Considérations sur les mœurs de ce siecle, par M. Duclos, p. 64.

doit produire l'espece de politesse qu'exige ici M. Duclos, c'est celle dont j'ai tracé le plan jusqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes si différentes, Emile ne sera point comme tout le monde ; & Dieu le préserve de l'être jamais ! mais en ce qu'il sera différent des autres, il ne sera ni fâcheux, ni ridicule, la différence sera sensible, sans être incommode. Emile sera, si l'on veut, un aimable Etranger. D'abord on lui pardonnera ses singularités, en disant : *il se formera.* Dans la suite on sera tout accoutumé à ses manieres, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en disant : *il est fait ainsi.*

Il ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi ; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit ; le sien sera net & borné, il aura le sens droit, & le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires & vraiment utiles aux hommes ont été les premieres connues, qu'elles sont de tout temps les seuls vrais liens de la société, & qu'il ne reste aux esprits transcendants qu'à se distinguer par des idées pernicieuses & funestes au Genre-humain. Cette maniere de se faire admirer ne le touche guere, il

fait où il doit trouver le bonheur de ſa vie ; & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La ſphere de ſes connoiſſances ne s'étend pas plus loin que ce qui eſt profitable. Sa route eſt étroite & bien marquée, n'étant pas tenté d'en ſortir, il reſte confondu avec ceux qui la ſuivent, il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile eſt un homme de bon ſens, & ne veut pas être autre choſe : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le deſir de plaire ne le laiſſe plus abſolument indifférent ſur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui ſe rapporte immédiatement à ſa perſonne, ſans ſe ſoucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la courſe, il voudra être le plus léger ; à la lutte, le plus fort ; au travail, le plus habile ; aux jeux d'adreſſe, le plus adroit : mais il recherchera peu les avantages qui ne ſont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont beſoin d'être conſtatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'eſprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus ſavant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la perſonne, comme d'être d'une plus grande naiſſance, d'être eſtimé plus

riche, plus en crédit, plus considéré, d'en imposer par un plus grand faste.

Aimant les hommes, parce qu'ils sont ses semblables, il aimera sur-tout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon; & jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas préciſément, je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde, comme il les étudioit ci-devant par leurs passions dans l'Histoire, il aura souvent lieu de réfléchir sur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philosophant sur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare: le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplait au plus grand nombre. Sortez delà, vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne s'ensuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres: car, bien que la pluralité juge sainement de chaque objet,

il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tous ; &, bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût, de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous est utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que sur les choses indifférentes, ou d'un intérêt d'amusement, tout au plus, & non sur celles qui tiennent à nos besoins ; pour juger de celles-ci le goût n'est pas nécessaire, le seul appétit suffit. Voilà ce qui rend si difficiles, & ce semble si arbitraires, les pures décisions du goût ; car hors l'instinct qui le détermine, on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses loix dans les choses morales, & ses loix dans les choses physiques. Dans celles-ci, les principes du goût semblent absolument inexplicables ; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation * : ainsi l'on explique des beautés qui paroissent physiques, & qui ne le sont réellement point. J'ajouterai que

* Cela est prouvé dans un essai sur le *Principe de la Mélodie*, qu'on trouvera dans le recueil de mes Ecrits.

le goût a des regles locales, qui le rendent en mille choſes dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choſes d'inſtitution; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au ſexe, au caractere, & que c'eſt en ce ſens qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Le goût eſt naturel à tous les hommes; mais ils ne l'ont pas tous en même meſure, il ne ſe développe dans tous au même degré, & dans tous il eſt ſujet à s'altérer par diverſes cauſes. La meſure du goût qu'on peut avoir, dépend de la ſenſibilité qu'on a reçue, ſa culture & ſa forme dépendent des ſociétés où l'on a vécu. Premierement, il faut vivre dans des ſociétés nombreuſes pour faire beaucoup de comparaiſons: ſecondement, il faut des ſociétés d'amuſement & d'oiſiveté; car dans celles d'affaires on a pour regle, non le plaiſir, mais l'intérêt: en troiſieme lieu, il faut des ſociétés où l'inégalité ne ſoit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion ſoit modérée, & où regne la volupté plus que la vanité: car dans le cas contraire la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui diſtingue.

Dans ce dernier cas, il n'eſt plus vrai que le bon goût eſt celui du plus grand nombre. Pourquoi cela? parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après

ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve, non ce qui eſt bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les temps, faites que chaque homme ait ſon propre ſentiment ; & ce qui eſt le plus agréable en ſoi, aura toujours la pluralité des ſuffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût ſont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux ſont défigurés. C'eſt alors des objets que nous aimons, que nous tirons nos modeles ; & le beau de fantaiſie, ſujet au caprice & à l'autorité, n'eſt plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident ſont les artiſtes, les grands, les riches ; & ce qui les guide eux-mêmes, eſt leur intérêt ou leur vanité : ceux-ci pour étaler leur richeſſe, & les autres pour en profiter, cherchent, à l'envi de nouveaux moyens de dépenſe. Par-là le grand luxe établit ſon empire, & fait aimer ce qui eſt difficile & coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'eſt tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût ſont inſéparables. Par-tout où le goût eſt diſpendieux, il eſt faux.

C'eſt ſur-tout dans le commerce des deux ſexes que le goût, bon ou mauvais, prend ſa forme ; ſa culture eſt un effet né-

ceſſaire de l'objet de cette Société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le deſir de plaire, le goût doit dégénérer; & c'eſt-là, ce me ſemble, une autre raiſon des plus ſenſibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Conſultez le goût des femmes dans les choſes phyſiques, & qui tiennent au jugement des ſens; celui des hommes dans les choſes morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes ſeront ce qu'elles doivent être, elles ſe borneront aux choſes de leur compétence, & jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles ſe ſont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles ſe ſont miſes à juger les livres, & à en faire à toute force, elles ne ſe connoiſſent plus à rien. Les Auteurs qui conſultent les Sçavantes ſur leurs ouvrages, ſont toujours ſûrs d'être mal conſeillés: les galans qui les conſultent ſur leur parure, ſont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occaſion de parler des vrais talens de ce ſexe, de la maniere de les cultiver, & des choſes ſur leſquelles ſes déciſions doivent alors être écoutées.

Voilà les conſidérations élémentaires que je poſerai pour principes en raiſonnant avec mon Emile ſur une matiere qui ne lui eſt rien moins qu'indifférente dans la circonſtance où il ſe trouve, & dans la recherche dont il eſt occupé; & à qui doit-elle être indif-

lui conserver un goût pur & sain. Dans le tumulte de la dissipation je saurai me ménager avec lui des entretiens utiles ; & les dirigeant toujours sur des objets qui lui plaisent, j'aurai soin de les lui rendre aussi amusants qu'instructifs. Voici le temps de la lecture & des Livres agréables : voici le temps de lui apprendre à faire l'analyse du discours, de le rendre sensible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'est peu de chose d'apprendre les Langues pour elles-mêmes, leur usage n'est pas si important qu'on croit ; mais l'étude des Langues mene à celle de la Grammaire générale. Il faut apprendre le Latin, pour savoir le François ; il faut étudier & comparer l'un & l'autre pour entendre les régles de l'Art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine simplicité de goût qui va au cœur, & qui ne se trouve que dans les Ecrits des Anciens. Dans l'Eloquence, dans la Poésie, dans toute espece de Littérature, il les retrouvera comme dans l'Histoire, abondants en choses, & sobres à juger. Nos Auteurs au contraire disent peu, & prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monuments, & jusques sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges : sur ceux des Anciens, on lisoit des faits.

Sta, viator, Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne : car rien n'est si commun que des Héros parmi nous, mais chez les Anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale ;

J'ai bâti Tarse & Anchiale en un jour, & maintenant je suis mort.

Laquelle dit plus à votre avis ? Notre style lapidaire, avec son enflure, n'est bon qu'à souffler des nains. Les Anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon, honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille ; *ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre & dans l'amitié.* Voilà tout ; mais considérez dans cet éloge si court & si simple, de quoi l'Auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant !

On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles :

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes Loix.

On voit bien que ce n'est pas l'Acadé-

mie des Inſcriptions qui a compoſé celle-là.

Je ſuis trompé ſi mon Eleve, qui donne ſi peu de prix aux paroles, ne porte ſa premiere attention ſur ces différences, & ſi elles n'influent ſur le choix de ſes lectures. Entrainé par la mâle éloquence de Démoſthene, il dira : c'eſt un Orateur ; mais en liſant Ciceron, il dira : c'eſt un Avocat.

En général Emile prendra plus de goût pour les Livres des Anciens que pour les nôtres, par cela ſeul qu'étant les premiers, les Anciens ſont les plus près de la Nature, & que leur génie eſt plus à eux. Quoi qu'en aient pu dire la Motte & l'Abbé Terraſſon, il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre ; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le temps qu'on emploie à ſavoir ce que d'autres ont penſé, étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumieres acquiſes, & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont, comme nos bras, exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle diſoit que toute cette diſpute ſur les Anciens & les Modernes, ſe réduiſoit à ſavoir ſi les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'Agriculture avoit changé, cette queſtion ne ſeroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainſi fait remonter aux ſources de la pure Littérature, je lui en montre auſſi les égoûts dans les réſervoirs des modernes Compilateurs, Journaux, Traductions, Dictionnaires; il jette un coup d'œil ſur tout cela, puis le laiſſe pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des Académies; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les compoſent, vaut toujours mieux ſeul qu'avec le Corps : là-deſſus il tirera de lui-même la conſéquence de l'utilité de tous ces beaux établiſſements.

Je le mene aux Spectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût ; car c'eſt-là ſur-tout qu'il ſe montre à ceux qui ſavent réfléchir. Laiſſez les Préceptes & la Morale, lui dirois-je ; ce n'eſt pas ici qu'il faut les apprendre. Le théatre n'eſt pas fait pour la vérité, il eſt fait pour flatter, pour amuſer les hommes ; il n'y a point d'école où l'on apprenne ſi bien l'art de leur plaire, & d'intéreſſer le cœur humain. L'étude du Théatre mene à celle de la Poéſie ; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle ; avec quel plaiſir il cultivera les Langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien ! Ces études ſeront pour lui des amuſements ſans contrainte, & n'en profiteront que mieux ; elles lui ſeront délicieuſes dans un âge & des circonſtances où le cœur s'intéreſſe avec tant de charmes à tous les

genres de beautés faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, & de l'autre un poliſſon de College, liſant le quatrieme Livre de l'Eneïde, ou Tibulle, ou le banquet de Platon ; quelle différence ! Combien le cœur de l'un eſt remué de ce qui n'affecte pas même l'autre. O bon jeune homme ! arrête, ſuſpends ta lecture, je te vois trop ému : je veux bien que le langage de l'amour te plaiſe, mais non pas qu'il t'égare ; ſois homme ſenſible, mais ſois homme ſage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reſte, qu'il réuſſiſſe ou non dans les Langues-mortes, dans les Belles-Lettres, dans la Poéſie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins s'il ne ſait rien de tout cela, & ce n'eſt pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans ſon éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à ſentir & aimer le beau dans tous les genres, eſt de fixer ſes affections & ſes goûts, d'empêcher que ſes appétits naturels ne s'altèrent, & qu'il ne cherche un jour dans ſa richeſſe les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs que le goût n'étoit que l'art de ſe connoître en petites choſes, & cela eſt très-vrai : mais puiſque c'eſt d'un tiſſu de petites choſes que dépend l'agrément de la vie, de tels ſoins ne ſont rien moins qu'indifférents ; c'eſt par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée,

dans

dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne disposition de l'ame, mais seulement ce qui est de sensualité, de volupté réelle, mais à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laisser un moment Emile, dont le cœur pur & sain ne peut plus servir de regle à personne, & de chercher en moi-même un exemple plus sensible & plus rapproché des mœurs du Lecteur.

Il y a des états qui semblent changer la Nature, & refondre, soit en mieux, soit en pis, les hommes qui les rempliſſent. Un poltron devient brave, en entrant dans le Régiment de Navarre. Ce n'est pas seulement dans le Militaire que l'on prend l'esprit du corps, & ce n'est pas toujours en bien que ses effets se font sentir. J'ai pensé cent fois avec effroi que si j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je pense en certain Pays, demain je serois presque inévitablement tyran, concussionnaire, destructeur du Peuple, nuisible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute espece de vertu.

De même, si j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je serois donc insolent & bas, sensible & délicat

pour moi seul, impitoyable & dur pour tout le monde, spectateur dédaigneux des miseres de la canaille ; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigents, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur classe. Enfin je ferois de ma fortune l'instrument de mes plaisirs dont je ferois uniquement occupé ; & jusques-là, je ferois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup, c'est que je serois sensuel & voluptueux plutôt qu'orgueilleux & vain, & que je me livrerois au luxe de mollesse, bien plus qu'au luxe d'ostentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richesse, & je croirois toujours voir l'envieux que j'écraserois de mon faste, dire à ses voisins à l'oreille ; *voilà un frippon qui a grand peur de n'être pas connu pour tel !*

De cette immense profusion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'est le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier : pour cela, le premier usage de ma richesse, seroit d'en acheter du loisir & la liberté, à quoi j'ajouterois la santé, si elle étoit à prix ; mais comme elle ne s'achete qu'avec la tempérance, & qu'il n'y a point, sans la santé, de vrai plaisir dans la vie, je serois tempérant par sensualité.

Je resterois toujours aussi près de la Na-

ture qu'il ſeroit poſſible, pour flatter les ſens que j'ai reçus d'elle; bien ſûr que plus elle mettroit du ſien dans mes jouiſſances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modele; dans mes appétits, je lui donnerois la préférence; dans mes goûts, je la conſulterois toujours; dans les mêts, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, & qui paſſent par le moins de mains pour parvenir ſur nos tables. Je préviendrois les falſifications de la fraude, j'irois au devant du plaiſir. Ma ſotte & groſſiere gourmandiſe n'enrichiroit point un Maître-d'Hôtel; il ne me vendroit point au poids de l'or du poiſon pour du poiſſon; ma table ne ſeroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines; je prodiguerois ma propre peine pour ſatisfaire ma ſenſualité, puiſqu'alors cette peine eſt un plaiſir elle-même, & qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mêts du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir: car les mêts les plus exquis manquent toujours d'un aſſaiſonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & aucun Cuiſinier ne leur donne l'air du climat qui les a produits.

Par la même raiſon, je n'imiterois pas ceux qui ne ſe trouvant bien qu'où ils ne

ſont point, mettent toujours les ſaiſons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les ſaiſons; qui, cherchant l'Eté en Hiver, & l'Hiver en Eté, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord; ſans ſonger qu'en croyant fuir la rigueur des ſaiſons, ils la trouvent dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je reſterois en place, ou je prendrois tout le contre-pied : je voudrois tirer d'une ſaiſon tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diverſité de plaiſirs & d'habitudes, qui ne ſe reſſembleroient point, & qui ſeroient toujours dans la Nature! j'irois paſſer l'Eté à Naples, & l'Hiver à Petersbourg; tantôt reſpirant un doux zéphyr à demi-couché dans les fraîches grottes de Tarente; tantôt dans l'illumination d'un Palais de glace, hors d'haleine & fatigué des plaiſirs du bal.

Je voudrois dans le ſervice de ma table, dans la parure de mon logement, imiter, par des ornements très ſimples, la variété des ſaiſons, & tirer de chacune toutes ſes délices, ſans anticiper ſur celles qui la ſuivront. Il y a de la peine & non du goût à troubler ainſi l'ordre de la Nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret dans ſa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni ſaveur, ne peuvent ni nourrir l'eſtomac, ni flatter le pa-

lais. Rien n'eſt plus inſipide que les primeurs ; ce n'eſt qu'à grands frais que tel riche de Paris avec ſes fourneaux & ſes ſerres chaudes vient à bout de n'avoir ſur ſa table toute l'année que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des ceriſes quand il gêle, & des melons ambrés au cœur de l'Hiver, avec quel plaiſir les goûterois-je, quand mon palais n'a beſoin d'être humecté ni rafraîchi ? Dans les ardeurs de la canicule le lourd marron me ſeroit-il fort agréable ? le préférerois-je ſortant de la poële, à la groſeille, à la fraiſe, & aux fruits déſaltérants qui me ſont offerts ſur la terre ſans tant de ſoins ? Couvrir ſa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & ſans odeur, c'eſt moins parer l'Hiver que déparer le Printemps ; c'eſt s'ôter le plaiſir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le pemier bourgeon, & s'écrier dans un ſaiſiſſement de joie : mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la Nature vit encore !

Pour être bien ſervi j'aurois peu de domeſtiques ; cela a déja été dit, & cela eſt bon à redire encore. Un Bourgeois tire plus de vrai ſervice de ſon ſeul laquais, qu'un Duc des dix Meſſieurs qui l'entourent. J'ai penſé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'inſtant qu'il me plaît ; au lieu que ſi j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix

répétaſſent à boire avant que je puſſe étancher ma ſoif. Tout ce qu'on fait par autrui ſe fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitaſſent pas avec eux avant moi, pour choiſir plus ſûrement, & payer moins chérement; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui ſe fait hors de chez moi; cela récrée, & quelquefois cela inſtruit: enfin j'irois pour aller; c'eſt toujours quelque choſe: l'ennui commence par la vie trop ſédentaire; quand on va beaucoup, on s'ennuie peu. Ce ſont de mauvais interprêtes qu'un portier & des laquais; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reſte du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carroſſe, comme ſi j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui ſe ſert de ſes jambes ſont toujours prêts: s'il ſont fatigués ou malades, il le ſait avant tout autre; & il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis ſous ce prétexte, quand ſon cocher veut ſe donner du bon temps: en chemin, mille embarras ne le font point fécher d'impatience, ni reſter en place au moment qu'il voudroit voler. Enfin, ſi nul ne nous ſert jamais ſi bien que nous-mêmes, fût-on plus puiſſant qu'Alexandre, & plus riche que Créſus, on ne doit recevoir des autres que les ſervices qu'on ne peut tirer de ſoi.

Je ne voudrois point avoir un Palais pour demeure ; car dans ce Palais je n'habiterois qu'une chambre : toute piece commune n'eſt à perſonne, & la chambre de chacun de mes gens me feroit auſſi étrangere que celle de mon voiſin. Les Orientaux, bien que très-volupteux, ſont tous logés & meublés ſimplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maiſon comme un cabaret. Cette raiſon prend peu ſur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours ; mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me ſembleroit que m'établir avec tant d'appareil dans un lieu, feroit me bannir de tous les autres, & m'empriſonner, pour ainſi dire, dans mon Palais. C'eſt un aſſez beau Palais que le monde ; tout n'eſt-il pas au riche quand il veut jouir ? *Ubi benè, ibi Patria* ; c'eſt-là ſa deviſe : ſes Lares ſont les lieux où l'argent peut tout ; ſon Pays eſt par-tout où peut paſſer ſon coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoir entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonſcrire par des murs & par des portes comme pour n'en ſortir jamais ? Une épidémie, une guerre, une révolte me chaſſe-t-elle d'un lieu ? je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le ſoin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi

par tout l'univers ? Pourquoi, ſi preſſé de vivre, m'apprêter de ſi loin des jouiſſances que je puis trouver dès aujourd'hui ? L'on ne ſauroit ſe faire un ſort agréable en ſe mettant ſans ceſſe en contradiction avec ſoi. C'eſt ainſi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entaſſer les plaiſirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs que me ſert un logement ſi vaſte, ayant ſi peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir ? Mes meubles ſeroient ſimples comme mes goûts ; je n'aurois ni galerie, ni bibliotheque, ſur-tout ſi j'aimois la lecture, & que je me connuſſe en tableaux. Je ſaurois alors que de telles collections ne ſont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la miſere ; il n'y a pas un faiſeur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît on n'en doit point faire : on n'a guere un cabinet à montrer aux autres, quand on fait s'en ſervir pour ſoi.

Le jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche, il eſt la reſſource d'un déſœuvré ; & mes plaiſirs me donneroient trop d'affaires pour me laiſſer bien du temps à ſi mal remplir. Je ne joue point du tout étant ſolitaire & pauvre, ſi ce n'eſt quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'étois riche je jouerois moins encore, & ſeulement

lement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontents, ni l'être. L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais se changer en fureur que dans un esprit mal fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui sont toujours moins sensibles que les pertes; & comme la forme des jeux modérés, qui en use le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raisonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amusement où les risques de toute espece sont contre soi. Celui qui nourrit sa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquants; & ces préférences ne se marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un esprit & dans un cœur vuides; & il me semble que j'aurois assez de sentiment & de connoissances pour me passer d'un tel supplément. On voit rarement les penseurs se plaire beaucoup au jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons; aussi l'un des biens, & peut-être le seul qu'ait produit le goût des sciences, est d'amortir un peu cette passion sordide: on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu, que de s'y livrer. Moi je le combattrois parmi les joueurs, & j'aurois plus de plaisir à me mo-

quer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je ferois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît par tout de l'aisance, & ne fit jamais sentir d'inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je voudrois être mis de maniere, que dans tous les rangs je parusse à ma place, & qu'on ne me distinguât dans aucun; que sans affectation, sans changement sur ma personne, je fusse peuple à la guinguette, & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là, plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaisirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées, & ne reçoivent personne qu'en dentelle; j'irois donc passer ma journée ailleurs: mais si ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y passer la nuit tout au plus.

Le seul lien de mes sociétés seroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caracteres; je m'y livrerois comme homme & non comme riche, je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laissé quelqu'humanité, j'étendrois au loin mes services & mes bienfaits: mais

je voudrois avoir autour de moi une société, & non une Cour, des amis, & non des protégés; je ne ferois point le patron de mes convives, je ferois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveillance, & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaisir & l'amitié feroient seuls la loi.

On n'achete, ni son ami, ni sa maîtresse. Il est aisé d'avoir des femmes avec de l'argent; mais c'est le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paie, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paie, ne peut être long-temps aimé. Bientôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidelle & misérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous les deux. Il seroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, si cela ne faisoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de satisfaire ce penchant avec sa maîtresse sans empoisonner l'amour; c'est de tout donner, & d'être ensuite nourri par elle. Reste à savoir où est la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui disoit : je possede Laïs sans qu'elle me possede, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien : c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste? Rien n'est si facile à trouver. Un Muletier est là-dessus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Oh, si l'on pouvoit développer assez les inconséquences du vice, combien, lorsqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de son compte! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miseres dont il ne sortira qu'à la mort? Brutalité, vanité, sottise, erreur, & rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la Nature, il est de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient au mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, & veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui seroient plus excusables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des sentiments, on craint peu l'expérience de sa maîtresse;

dans une juſte confiance, on lui dit : tu connois les plaiſirs, n'importe ; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux ſatyre uſé de débauche, ſans agrémennt, ſans ménagement, ſans égard, ſans aucune eſpece d'honnêteté, incapable, indigne de plaire à toute femme qui ſe connoît en gens aimables, croit ſuppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîteſſe ſur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des ſens. Son dernier eſpoir eſt de plaire à la faveur de la nouveauté ; c'eſt inconteſtablement-là le motif ſecret de cette fantaiſie : mais il ſe trompe ; l'horreur qu'il fait n'eſt pas moins de la Nature, que n'en ſont les deſirs qu'il voudroit exciter : il ſe trompe auſſi dans ſa folle atteſte ; cette même Nature a ſoin de revendiquer ſes droits : toute fille qui ſe vend, s'eſt déja donnée, & s'étant donnée à ſon choix, elle a fait la comparaiſon qu'il craint. Il achete donc un plaiſir imaginaire, & n'en eſt pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche ; il eſt un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reſte ni mœurs, ni vertus, il me reſtera du moins quelque goût, quelque ſens, quelque délicateſſe, & cela me garantira d'uſer ma fortune en dupe à courir après des chimeres, d'épuiſer ma bourſe & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfants. Si j'étois jeune, je

chercherois les plaisirs de la jeunesse, & les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je restois tel que je suis, ce seroit autre chose : je me bornerois prudemment aux plaisirs de mon âge ; je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon supplice. Je n'irois point offrir ma barbe grise aux dédains railleurs de jeunes filles ; je ne supporterois point de voir mes dégoûtantes caresses leur faire soulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les plus vilains plaisirs du vieux singe, de maniere à se venger de les avoir endurés. Que si des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens desirs en besoins, j'y satisferois peut-être, mais avec honte, mais en rougissant de moi. J'ôterois la passion du besoin, je m'assortirois le mieux qu'il me seroit possible, & m'en tiendrois-là ; je ne me ferois plus une occupation de ma foiblesse, & je voudrois sur-tout n'en avoir qu'un seul témoin. La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux-là lui manquent ; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les saisons : il faut etre soi dans tous les temps, & ne point lutter contre la Nature ; ces vains efforts

uſent la vie, & nous empêchent d'en uſer.

Le Peuple ne s'ennuie guere, ſa vie eſt active; ſi ſes amuſements ne ſont pas variés, ils ſont rares; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loiſirs tient lieu d'aſſaiſonnement aux plaiſirs de ſon état. Pour les riches, leur grand fléau, c'eſt l'ennui: au ſein de tant d'amuſements raſſemblés à grands frais, au milieu de tant de gens concourants à leur plaire, l'ennui les conſume & les tue; ils paſſent leur vie à le fuir & à en être atteints, ils ſont accablés de ſon poids inſupportable: les femmes ſur-tout qui ne ſavent plus s'occuper, ni s'amuſer, en ſont dévorées ſous le nom de vapeurs; il ſe transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raiſon, & enfin la vie. Pour moi je ne connois point de ſort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle, qui, changé de même en femme oiſive, s'éloigne ainſi doublement de ſon état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes fait ſupporter la longueur des plus triſtes jours qu'ait jamais paſſés créature humaine.

Les bienſéances, les modes, les uſages qui dérivent du luxe & du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus mauſſade uniformité. Le plaiſir qu'on veut avoir

aux yeux des autres, eſt perdu pour tout le monde ; on ne l'a, ni pour eux, ni pour ſoi *. Le ridicule que l'opinion redoute ſur toute choſe, eſt toujours à côté d'elle pour la tyranniſer & pour la punir. On n'eſt jamais ridicule que par des formes déterminées : celui qui ſait varier ſes ſituations & ſes plaiſirs, efface aujourd'hui l'impreſſion d'hier ; il eſt comme nul dans l'eſprit des hommes, mais il jouit ; car il eſt tout entier à chaque heure & à chaque choſe. Ma ſeule forme conſtante ſeroit celle-là ; dans chaque ſituation je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille & du lendemain. Comme je ſerois peuple avec le peuple, je ſerois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'Agriculture, le payſan ne ſe moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une Ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelqu'agréable col-

* Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuſer beaucoup, ſe font une loi de ne jamais ſe coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'Hiver leurs gens paſſent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarraſſés à s'y garantir d'être gelés. On entre un ſoir, ou pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux perſonnes ſi amuſées laiſſoient couler les heures ſans les compter : on les trouve exactement ſeules, dormant chacune dans ſon fauteuil.

line bien ombragée, j'aurois une petite maiſon ruſtique, une maiſon blanche avec des contrevents verds ; & quoiqu'une couverture de chaume ſoit en toute ſaiſon la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triſte ardoiſe, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maiſons dans mon Pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux temps de ma jeuneſſe. J'aurois pour cour une baſſe-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour parc, un joli verger, ſemblable à celui dont il ſera parlé ci-après. Les fruits, à la diſcrétion des promeneurs, ne ſeroient ni comptés, ni cueillis par mon Jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des eſpaliers ſuperbes, auxquels à peine on oſât toucher. Or, cette petite prodigalité ſeroit peu coûteuſe, parce que j'aurois choiſi mon aſyle dans quelque Province éloignée, où l'on voit peu d'argent & beaucoup de denrées, & où regnent l'abondance & la pauvreté.

Là, je raſſemblerois une ſociété plus choiſie que nombreuſe, d'amis aimant le plaiſir, & s'y connoiſſant, de femmes qui puſſent ſortir de leur fauteuil, & ſe prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la li-

gne, les glaux, le rateau des faneuſes, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la Ville ſeroient oubliés, & devenus Villageois au Village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amuſements divers, qui ne nous donneroient chaque ſoir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous feroient un nouvel eſtomac & de nouveaux goûts. Tous nos repas ſeroient des feſtins où l'abondance plairoit plus que la délicateſſe. La gaieté, les travaux ruſtiques, les folâtres jeux ſont les premiers cuiſiniers du monde, & les ragoûts fins ſont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du Soleil. Le ſervice n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance, la ſalle à manger ſeroit par-tout, dans le jardin, dans un bateau, ſous un arbre; quelquefois au loin, près d'une ſource vive, ſur l'herbe verdoyante & fraîche, ſous des touffes d'aulnes & de coudriers; une longue proceſſion de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du feſtin; on auroit le gazon pour table & pour chaiſe, les bords de la fontaine ſerviroient de buffet, & le deſſert pendroit aux arbres. Les mêts ſeroient ſervis ſans ordre, l'appétit diſpenſeroit des façons; chacun ſe préférant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre ſe préférât de même à lui: de cette familiarité cordiale & modérée, naîtroit ſans groſſié-

teté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, & plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tous bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, & murmurant d'un trop long dîné. Nous serions nos valets pour être nos maîtres, chacun seroit servi par tous, le temps passeroit sans le compter, le repas seroit le repos, & dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il passoit près de nous quelque Payſan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, & par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiement sa misere; & moi j'aurois le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en secret: je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassembloit les Habitans du lieu, j'y ferois des premiers avec ma troupe; si quelques mariages, plus benis du Ciel que ceux des Villes, se faisoient à mon voisinage, on sauroit que j'aime la joie, & j'y serois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueroient à la fête, & j'y trouverois en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise & le vrai plaisir. Je souperois gaiement au

bout de leur longue table ; j'y ferois chorus au refrein d'une vieille chanson ruſtique, & je danſerois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Juſqu'ici tout eſt à merveille, me dira-t-on : mais la chaſſe, eſt-ce être en campagne que de n'y pas chaſſer ? J'entends : je ne voulois qu'une métairie, & j'avois tort. Je me ſuppoſe riche, il me faut donc des plaiſirs excluſifs, des plaiſirs deſtructifs ; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs ſeigneuriaux, ſur-tout de l'encens & de l'eau-benite.

Fort bien ; mais cette terre aura des voiſins jaloux de leurs droits, & deſireux d'uſurper ceux des autres : nos gardes ſe chamailleront, & peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins ; cela n'eſt déjà pas fort agréable. Mes vaſſaux ne verront point avec plaiſir labourer leurs bleds par mes lievres, & leurs feves par mes ſangliers ; chacun n'oſant tuer l'ennemi qui détruit ſon travail, voudra du moins le chaſſer de ſon champ : après avoir paſſé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils paſſent la nuit à les garder ; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des ſonnettes : avec tout ce tintamarre ils troubleront mon ſommeil ; je ſongerai malgré moi à la miſere de ces pauvres gens, & ne

pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit guere ; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'eſt pas tout : l'abondance du gibier tentera les chaſſeurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir ; il me faudra des priſons, des géoliers, des archers, des galeres, tout cela me paroît aſſez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront aſſiéger ma porte, & m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chaſſe, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fourragé la récolte, viendront ſe plaindre de leur côté ; les uns ſeront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné : quelle triſte alternative ! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de miſere, je n'entendrai que gémiſſements ; cela doit troubler beaucoup, ce me ſemble, le plaiſir de maſſacrer à ſon aiſe des foules de perdrix & de lievres preſque ſous ſes pieds.

Voulez-vous dégager les plaiſirs de leurs peines ? Ôtez-en l'excluſion ; plus vous les laiſſerez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire ; mais ſans changer de goûts, je ſuivrai celui que je me ſuppoſe, à moindres frais. J'établirai mon ſéjour champêtre dans un Pays

où la chaſſe ſoit libre à tout le monde, & où j'en puiſſe avoir l'amuſement ſans embarras. Le gibier ſera plus rare ; mais il y aura plus d'adreſſe à le chercher, & de plaiſir à l'atteindre. Je me ſouviendrai des battements de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des tranſports de joie avec leſquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je ſoutiens que ſeul avec ſon chien, chargé de ſon fuſil, de ſon carnier, de ſon fourniment, de ſa petite proie, il revenoit le ſoir, rendu de fatigue, & déchiré des ronces, plus content de ſa journée, que tous vos chaſſeurs de ruelle, qui, ſur un bon cheval, ſuivis de vingt fuſils chargés, ne font qu'en changer, tirer, & tuer autour d'eux, ſans art, ſans gloire, & preſque ſans exercice. Le plaiſir n'eſt donc pas moindre, & l'inconvénient eſt ôté, quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni miſérable à tourmenter. Voilà donc une ſolide raiſon de préférence. Quoi qu'on faſſe, on ne tourmente point ſans fin les hommes, qu'on n'en reçoive auſſi quelque mal-aiſe ; & les longues malédictions du Peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaiſirs excluſifs ſont la mort du plaiſir. Les vrais amuſements ſont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à ſoi ſeul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de

mon parc m'en font une triſte clôture, je n'ai fait à grands frais que m'ôter le plaiſir de la promenade ; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être par-tout le maître, & ne ſe trouve bien qu'où il ne l'eſt pas ; il eſt forcé de ſe fuir toujours. Pour moi, je ferai là-deſſus, dans ma richeſſe, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres, que je ne ſerai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voiſinage ; il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'uſurpe ſur les Princes mêmes ; je m'accommode ſans diſtinction de tous les terreins ouverts qui me plaiſent ; je leur donne des noms, je fais de l'un, mon parc, de l'autre, ma terraſſe, & m'en voilà le maître ; dès-lors je m'y promene impunément : j'y reviens ſouvent pour maintenir la poſſeſſion ; j'uſe autant que je veux le ſol à force d'y marcher ; & l'on ne me perſuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'uſage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de ſon terrein. Que ſi l'on vient à me vexer par des foſſés, par des haies, peu m'importe ; je prends mon parc ſur mes épaules, & je vais le poſer ailleurs ; les emplacements ne manquent pas aux environs, & j'aurai long temps à piller mes voiſins avant de manquer d'aſyle.

Voilà quelqu'essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables ; voilà dans quel esprit on jouit : tout le reste n'est qu'illusion, chimere, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera sans doute que de tels amusements sont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas besoin d'être riche pour les goûter. C'est précisément à quoi j'en voulois venir. On a du plaisir quand on en veut avoir : c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous ; & il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richesse ; il lui suffit d'être libre & maître de lui. Quiconque jouit de la santé, & ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche : c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres forts, cherchez donc quelqu'autre emploi de votre opulence ; car pour le plaisir, elle n'est bonne à rien. Emile ne saura pas tout cela mieux que moi ; mais ayant le cœur plus pur & plus sain, il le sentira mieux encore, & toutes ses observations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En passant ainsi le temps, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point.

point. Il importoit qu'elle ne se trouvât pas si vîte, & nous l'avons cherchée où j'étois bien sûr qu'elle n'étoit pas. *

Enfin le moment presse ; il est temps de la chercher tout de bon, de peur qu'il ne s'en fasse une qu'il prenne pour elle, & qu'il ne connoisse trop tard son erreur. Adieu donc Paris, Ville célebre, Ville de bruit, de fumée & de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris : nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence ; nous ne serons jamais assez loin de toi.

---

* *Mulierem fortem quis inveniet ? Procul, & de ultimis finibus pretium ejus.* Prov. xxxj. 10.

Fin du Tome troisieme.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce troiſieme Tome.

n. déſigne les notes.

Académies, *page* 207
Agrigentins, grands bâtiſſeurs, 216
Adoleſcents, doivent être traités en hommes, 140
Et inſtruits de ce qu'on leur a caché, 147
Mais avec quelles préparations, *ibid.* 156
Moyen de les expoſer dans le monde, preſque ſans riſque, 170 *& ſuiv.*
Plus dociles que dans leur enfance, 180
Alexandre, 154
Amatus Luſitanus, 38 *n.*
Ame del'homme, ſon immatérialité prouvée, 55. Sa deſtruction ne peut ſe concevoir, 57
Anciens, ſource de la pure littérature, 206
Antoine, 155
Ariſtide, 118
Argent, tue l'amour, 219
Apicius, 211
Athéiſme, 129 *& ſuiv. n.*
Atomes, 34, 46 *& ſuiv. n.*
Aurelius Victor, cité, 161
Auteurs, leur converſation plus profitable que leurs livres, 203

Bayle, 130
Beau, (le Sr *le*) ce qu'il dit des Sauvages, 138
Bible, modeſtie de ſon langage, 159
Braconniers, 229
Buteutaure, 153

Catilina, 68
Caton, 67
Céſar, *ibid.*
Charron, cité, 90, *n.*
Chaſſe, ſon utilité relativement à l'éducation, 149
Ses inconvéniens où elle n'eſt pas libre, 219
Ciceron, comparé à Démoſthene, 206
Citoyens, les Français en ont dénaturé l'idée, 191
Clarke, 21
Cléopâtre, 161
Collections, de tableaux & de livres, toujours incomplettes, 216
Compilateurs, modernes, 207
Condamine, (M. de la) trait qu'il rapporte, 25
Confiance, moyen de gagner celle des perſonnes qu'on veut ramener au bien, 6
Conſcience, le meilleur des Caſuiſtes, 64 *& ſuiv.*
Autres notions, 71, 75
Pourquoi ſi peu écoutée, 75

Darius, en Scythie, 154
Quel préſent lui envoie le Roi des Scythes, *ib.*
Effet qu'il produit, 155
Démoſthene, comparé à Ciceron, 206
Deſcartes, 27, 31, *& ſuiv.*
Deuteronome, 96, *n.*
Diane, 150
Dieu, incompréhenſible, 41, 61, 63
Puiſſant, bon, juſte, 54, 62
Immatériel, 61
Eternel, *ibid.*
Intelligent, & comment, 62
Diogene, 154
Domeſtiques, en avoir peu pour être bien ſervi, 213

Duclos, (M) ses maximes d'éducation relatives à la politesse, 194

Ecritures, (les) leur Majesté, 117, 118
Education, doit être pour un adulte toute opposée à celle d'un enfant, 144, 145
Emile, parvenu à l'âge de l'adolescence, 140
Son entrée dans le monde, 186 *& suiv.*
Ses manieres auprès du sexe, 191, 192.
Quels avantages il recherche ou mépriſe, 196.
Empedocle, ſes reproches aux Agrigentins, 216
Epitaphe d'un Héros moderne, comparée à celle de Sardanapale, 205
Etats de la vie, confondent ſouvent ceux qui les rempliſſent, 209
Evangile, (l') ſa ſainteté, 117
Eviſte, (l') premiere vérité connue, 23
Exiſtence, (l') des objets de nos ſenſations, ſeconde vérité connue, *ibid.*

Fanatiſme, 129 *& ſuiv.*
Femmes, ſûreté de leur goût dans les choſes Phyſiques, 201
Flogiſtique, 29, *n.*
Fontenelle, ce qu'il diſoit de la diſpute ſur les Anciens & les Modernes, 206

Germains, leur continence, & ſes effets, 142
Goût, conſidérations ſur le goût, 197 *& ſuiv.*
Différence du goût des Anciens à celui des Modernes, 204 *& ſuiv.*
Où doit être étudié, 207

Homme, ſon rang dans l'ordre des choſes, 42
Compoſé de deux ſubſtances, 45, 46, 56
Le moyen de leur union eſt incompréhenſible, 33, 79
Sa dignité, 43

Homme, est pour lui un motif de reconnoissance, 44
Auteur du mal, 55

Idéalistes & Matérialistes, chimeres de leurs distinctions, 24
Idées, comparatives & numériques, ne sont pas des sensations, 25
Abstraites, sources des plus grandes erreurs, 34, *& suiv.*
De justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes, 70
Acquises distinguées des sentimens naturels, 73
Imitation, source du beau dans les travaux des hommes, 200
Instinct, 65, 66, *n.*
Jeu, ressource d'un désœuvré, 216, *& suiv.*
Juger, differe de sentir, & en quoi, 24
Appartient à l'être actif ou intelligent, *ibid.*
Julius Camillus, 38, *n.*

Langue Françoise, 158
Leonidas, 118
Liberté, en quoi elle consiste, 50
Son principe immatériel, *ibid.*
Pourquoi nous a été donnée, 51
Effets de son bon ou mauvais usage, 79
Locke, 46
Lucrece, 70

Magiciens de Pharaon, 96
Marcel, Maître à danser, 190
Mariage, premiere institution de la nature, 15
Le plus saint de tous les contracts, 160
Matérialisme, son absurdité, 33, 46, *& suiv. n.*
Matérialistes, 24
Leur raisonnement comparé à celui d'un sourd, 47, *& suiv.*

Matiere, ſon état naturel, 28, 29
ne peut penſer; 46, *ibid. & ſuiv. n.*
Miſſionnaires, 110
Montaigne, 71, 185
Continence de ſon pere, 142, 143
Moralité de nos actions, en quoi conſiſte, 66, 74
Motte, (la) cité, & ſur quoi, 206
Mouvement, n'eſt pas de l'eſſence de la matiere, 28, *ibid. n.* 34
De deux ſortes, 29
Quel chez les animaux. *ibid.*
Preuve d'une premiere cauſe; 32, 36

Newton, 31, *& ſuiv.*
Nieuventit, 39

Orientaux, (les) comment regardent la vie 215
Orphée, 84

Paganiſme, ſes Dieux abominables, 70
Palais, leur utilité, 215
Leurs inconvénients, 216
Paracelſe, 38
Paris, ſiege du goût, 203
Eſt celui du vice, 233
Parures, leur incommodité, 218
Peuple, (le) pourquoi ne s'ennuie point, 223
Philippe, 215
Philoſophes, 18
Cauſe de la diverſité de leurs ſentiments, 19
Ne prennent point intérêt à la vérité, 20
Leur unique objet, *ibid.*
Leurs bizarres ſyſtêmes, 21, 40, 72
Philoſophie, ſon pouvoir relativement aux mœurs comparé à celui de la Religion, 130.
Plaiſirs, leur mort, 230
Platon, ſon juſte imaginaire, 11

Plutarque, 55
Politeſſe, en quoi conſiſte la véritable, 194, 195
Paſſages de M. Duclos ſur ce ſujet, 194
Poul-Serrho, ce que c'eſt chez les Mahométans, 132, *& ſuiv. n.*
Primeurs, leur inſipidité, 212, 213
Providence, (la) conſidérée relativement à la liberté de l'homme, 51
Comment juſtifiée, 55
Et par rapport à quoi, 54

Regulus, 72
Religion, ſon pouvoir pour empêcher le mal & procurer le bien, 131, *& ſuiv. n.*
Les trois principales de l'Europe. 106
Remords, 69
Réponſe d'un vieux Gentilhomme à Louis XV. 193
Reuchlin, 109, *n.*
Ridicule, (le) toujours à côté de l'opinion, 214
Riches, ce qu'ils ſont ordinairement, 210, 211
Ce qu'ils devroient faire pour jouir réellement de leurs richeſſes, *ibid. & ſuiv.*
Toujours ennuyés, 223, *& ſuiv.*
Quel eſt le vrai riche, 232
Romains, leur attention à la langue des ſignes, 158

Saiſons, ne point anticiper ſur elles pour le ſervice de la table, 212
Sardanapale, ſon Epitaphe, 205
Sauvages, leur enfance, 138
Leur adoleſcence, *ibid.*
Sceptiques, leur malheur, 17
Senſations, différentes de leur cauſe ou de leur objet, 23
Comment diſtinguées par l'être ſenſitif, 25
Sens, dans leur uſage nous ne ſommes pas purement paſſifs, 27

Sentiment du moi, doute sur sa nature, 23
Sentiment intérieur, relativement à l'ordre sensible de l'Univers, 37, 63 *& suiv.*
Difficile à rappeller, 85
Sentiments naturels, de deux sortes, 73, 74
Antérieurs à notre intelligence, 73
Sentir, en quoi diffère de juger, 24, 25
Signes, énergie de leur langage, 152, 155 *& suiv.*
Relativement à l'éducation, 166, 167
Spontanéité, 30
Stoïciens, l'un de leurs bizarres paradoxes, 104. *n.*
Sociétés, leur vrai lieu, 218
Socrate, 72, 118, *& suiv.*

Tarquin, 154
Terrasson, (l'Abbé) combattu, 206
Théâtre, (le) ce qu'on y apprend, 207
Thermopyles, inscription qu'on y lisoit, 205
Trasibule, 154

Ulisse, ému du chant des syrennes, 164
Univers, son harmonie démontre une intelligence suprême, 37, *& suiv.*
Venise, pourquoi son Gouvernement adoré du Peuple, 153, *n.*
Vertu, (la) comparée au Prothée de la Fable, 77, 78
Vice, ses inconséquences, 120, *& suiv.*
Village, moyen d'y mener une vie agréable, 226

Xenocrate, 90
Xenophon, cité, 205

Zenon, 254

Fin de la Table du Tome troisieme.

73740622